



... le soleil s'est couché lorsque j'avais 8 ans

Perronne-Benoist

Avant-propos

5 septembre 1916,

trois heures du matin, dans la tranchée d'Estrées un obus frappe en pleine poitrine Henri PERRONNE Capitaine du 147^{ème} Régiment d'Infanterie. Il ne reprend pas connaissance et succombe peu de temps après.

Depuis le début de la guerre, le Capitaine PERRONNE écrit régulièrement à sa femme Madeleine, et ce récit retranscrit dans son intégralité nous montre le quotidien des premières lignes.

Regard d'un mari, d'un père, d'un militaire amoureux de la France, d'un homme de foi. Regard sur l'ennemi, sur le destin ...

Ce recueil accompagné de récits historiques, a été réalisé grâce à ceux que Madeleine nous a transmis. Il est agrémenté de photos, documents divers permettant de reconstituer le parcours d'Henri PERRONNE et de son unité.

Depuis le début de notre enfance, ses enfants Gaston-Bernard, Michel et Nicole nous ont raconté « Grand-père » avec émotion, voire tristesse de ne pas l'avoir connu, ou si peu connu.

*« ... le soleil s'est couché lorsque j'avais 8 ans ... »,
« ... il y eut un soir, il y eut un matin ... »,
« ... ce père que je n'ai pas connu. »*

Tels sont les mots qui résument la vie de nos parents marqués par ce tournant de leur existence. Ils s'adressent également à toute cette génération qui a souffert des horreurs de cette guerre.

Sans la contribution de Marie-Dominique, Annick, et la volonté de tous de garder une trace de cette période, nous n'aurions pu réaliser ce document. Aussi, merci à vous tous, et ... bonne lecture,

François Perronne



... après Saint-Cyr

Marie Charles Eugène Henri PERRONNE

« ... le canon tonne au loin, c'est le réveil qui sonne dans l'Argonne »

1^{ère} Partie

Proposition pour Commandant

----- en date du 17 février 1916 -----

Marie Charles Eugène Henri PERRONNE

Officier de toute première valeur, instruit et remarquablement intelligent, soldat dans l'âme. D'une bravoure ardente : adoré de ses hommes. Ascendant magnifique sur la troupe. Est actuellement adjoint au chef de corps, montre dans ses fonctions un zèle et une facilité de travail des plus rares. En résumé nature d'élite. A pousser le plus activement possible. Décoré pour motif de guerre.

Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un officier.

Pour mes fils



(Illustration de Christiane Perronne)

Henri PERRONNE (*Ri*) et Madeleine PERRONNE née CHAGOT (*Line*)
leurs enfants :

Gaston Bernard (*Pap*) Jacques Renaud (*Trott*) Michel (*Mo*) Nicole (*Nic*)

Ordonnance : Chevallier Cheval : Sultane

Le 31 juillet 1914, à 18h45, le 147^{ème} Régiment d'Infanterie qui faisait partie du 2^{ème} corps d'armée, 4^{ème} division, 7^{ème} brigade, reçoit le télégramme de couverture. Le 1^{er} août, le régiment, sous le commandement du Colonel REMOND, embarque et se rend à Marville.

Les encadrés « historique du 147^{ème} d'Infanterie » proviennent du livret de Berger-Levrault

Dimanche 2 août 1914

Troupes mobilisées (Lettre avec un timbre de Montmédy - Meuse)

Line chérie, tout va bien, nous nous préparons avec entrain, mais nous pensons bien à vous. Je te confirme mon mot au crayon n°1 reste à Sedan coûte que coûte, à la Croix rouge Halleux en cas de gravité (4 brassards sur mon lit), prends-les pour toi et Louise. Economisez tout, au moins à Sedan tu auras le gîte et un toit quand ce ne serait que celui de la cave. Tous les jours à 8h et à 20h mes pensées iront vers toi. La mienne bien vive avec une prière que vous ne souffriez pas trop. Nous, c'est notre métier, mais le seul souci de nous, est de vous savoir exposés à des misères et à des dangers et privations auxquels vous n'étiez pas faite. Amitiés à tous autour de toi. Vives tendresses, mille bons baisers pour toi et les 3 chéris (Ham, Halleux, Voisine, etc ...) Bonjour à Louise. Chevallier envoie Bonjour.



Madeleine (*Line*)

Dimanche 2 août 1914

Troupes en campagne

Tout va bien, santé, moral, cheval, ordonnance, soldats. Impossible te dire où nous sommes. Range tout, reste à Sedan coûte que coûte et prends les brassards. Tout le monde va bien au 1^{er} bataillon (datée Montmédy)

Lundi 3 août (datée Montmédy) 15h20

Tout va bien. J'espère avoir de tes nouvelles après demain avec ceux qui nous rejoignent de Sedan. Nous allons tous très bien. J'espère que vous ne souffrez pas trop.

Le 4 août, le 2^{ème} échelon représentant les réservistes, vient rejoindre le corps. Le 147^{ème} est ainsi constitué à son effectif de guerre

Mardi 4 août 1914 (datée de Longuyon (*1))

Ca y est, nous sommes prêts tous pour le devoir. « Crève la peau en avant » : cri de guerre de la 4^{ème}, et bien fait pour nous empêcher de trop penser à nous et à nos ennuis, misères et tristesses. Nous avons vu passer une auto avec un chasseur à cheval allemand fait prisonnier par les cavaliers de Sedan. Vu 2 avions français.

Mardi 4 août 1914

Ravi des nouvelles que j'ai eues de toi et des petits. Tout va bien toujours, nous parlons souvent de vous avec le commandant, et de Madame Buire, Mademoiselle Andrée, de Ham, et Halleux.

Reçu les réservistes, cela me fait 230 poilus avec moi. Range bien tout à l'écurie et à la maison en vue d'une occupation.

Mercredi 5 août

Merci du paquet de tabac, lettre reçue par auto. Tout va bien.

Jeudi 6 août 1914 17h50 (timbrée de Montmédy)

Tout va toujours bien. Nous travaillons dur, et sommes aussi prêts que possible.

Pas reçu nouvelles de toi aujourd'hui. As-tu nouvelles de ma famille et des tiens ? Où sont René (*Chagot*), Maxime (*Chagot*), Maurice (*Courtemanche*) ? Donne de mes nouvelles à Bon Papa (*Albert Chagot † 1936*) et Maman (*Pauline Langlois + 1919*), Marcel, (*Perronne, oncle célibataire + 1919*) etc ... Je ne peux écrire qu'à toi. Tu vas toucher mon indemnité d'entrée en campagne 700 Frs environ. Economise bien, et tu pourras t'en tirer, car ne compte pas recevoir d'argent pendant la guerre. Dis-moi tes privations. Spascensky voudrait que quand tu toucheras l'indemnité, tu dises au trésorier Ricard à Sedan, d'envoyer les 590 Frs à sa femme qui a quitté Sedan.

(*1) chef lieu du canton de Meurthe et Moselle entre Belgique et Luxembourg, près de Longwy)

Vendredi 7 août 1914 12h

Tout va toujours bien. Nous écrivons en ce moment dans une tranchée. Il pleut. Nous venons de manger pas mal ma foi. Hier soir à 9h30, vu Langevin qui avait chargé les uhlands et rapporté des trophées, sabre, lance etc ...

Monsieur Louf va prendre ma lettre. Tout le monde te salue : Laval, Dumaine, Brien. J'ai vu un St Cyrien s/Lieutenant Dehaut de Paris, très gentil.

Samedi 8 août 1914 7h

Il fait froid pour la saison.

Ma petite Line chérie. Les allemands ne se décident pas à nous attaquer, alors nous, nous lavons, brossons, nettoiyons, et aujourd'hui nous avons une détente relative. Moi je vais très bien. Chevallier (*ordonnance*) et Sultane (*cheval*) aussi. La Cie aussi, mais toi, comment vas-tu ? Fais-toi aider. – Mets au poivre mes effets qui pourraient se manger. La guerre s'annonce pas mal, mais il ne faut pas s'emballer, et tout prévoir. Méfie-toi de tous les gens que tu ne connais pas. Recommande à tous les amis de tenir leur langue. Nous sommes et vous êtes entourés d'espions. Il y en a même certainement au milieu de nous. Je t'en supplie, fais bien attention, de plus, ne sors jamais le soir seule, les pilleurs ou canailles non mobilisés ont beau jeu. Continue à ranger à la maison, tant que les blessés n'affluent pas à la Croix rouge, mais je ne te le répèterai jamais assez, méfie-toi de tout le monde en dehors des amis confirmés. C'est très pénible, mais c'est indispensable. Ici nous faisons de même. Il faut devenir très dur car nous serons exposés d'ici peu, à de dures fatigues et épreuves Je ne te dis pas cela pour te démoraliser, mais il est indispensable d'ouvrir l'œil.

Les hommes sont épatants et ont bon esprit, mais ils ouvrent l'œil maintenant et tiennent leur langue. Fais donc comme eux.

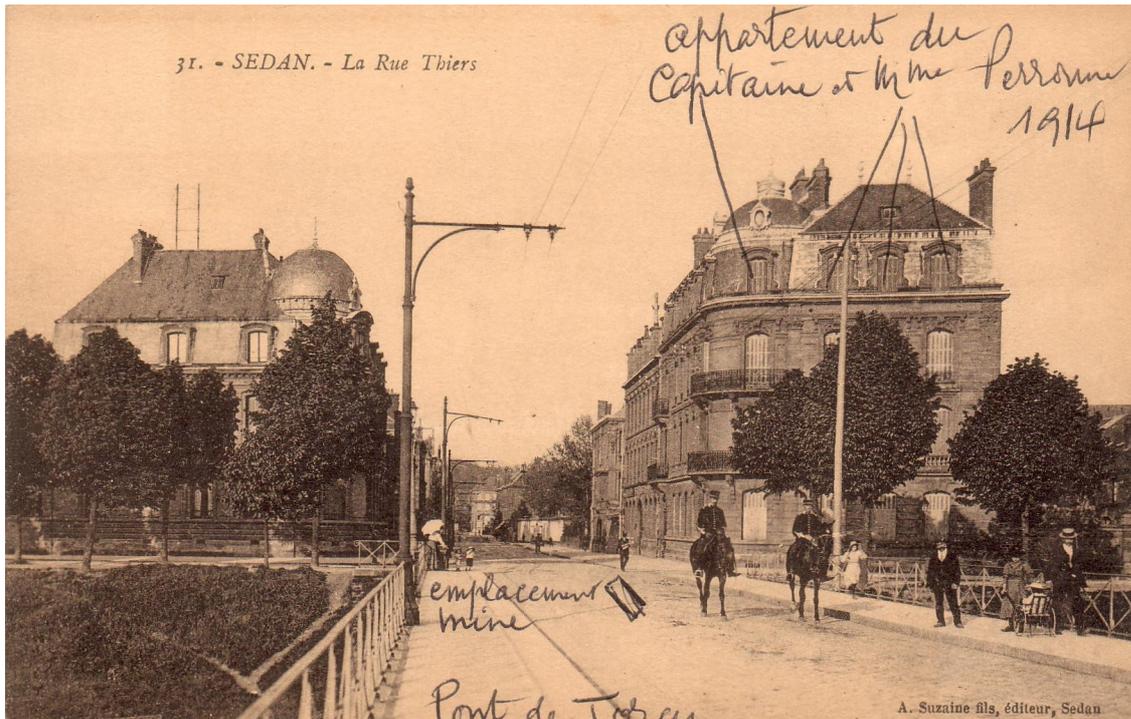
En tout cas, il se passe de grandes choses, et jamais, avant nous, on n'aura vu une pareille guerre, et une semblable mobilisation.

Donne-moi des détails, si tu le sais, sur ce qui se passe en arrière. Pas de détails militaires, mais ce que disent les journaux.

Y-a-t-il des émeutes, des ponts sautés ou sabotages ? On dit que non, tant mieux. Ici tout marche bien et nous sommes jusqu'à présent très bien ravitaillés. Il y a peu de malades, c'est insignifiant. J'ai touché un casque à pointe de chasseurs à cheval du grand Duché de Bade. Langevin est entré dans notre village avec son peloton, aux accents de la Marseillaise à 21h30 par un clair de lune. C'était féérique. Il y avait la lance de l'officier prussien, et son brigadier, le sabre, la jumelle et la lampe électrique. C'est merveilleux comme nos cavaliers marchent. Cela nous donne bon espoir. Mais il ne faut pas s'emballer et conserver calme et sang-froid devant comme derrière. J'ai la conviction que nous serons victorieux, mais il faudra acheter la victoire, et il faut y penser dès maintenant Tous les soirs, je regarde vos photos et je fais une prière et un peu de chapelet. Tous les matins, à 8h et le soir à 20h, une pensée s'envole vers vous. Continue à être courageuse et si je ne revenais pas, eh bien tu dirais aux trois chéris comment leur papa est parti à la guerre, et j'espère bien, comment il est mort avec courage. Nous voulons vaincre et nous vaincrons pour que vous ne soyez pas malheureuses, opprimées ou massacrées, car ces allemands sont des sauvages et des brutes et tout est possible de leur part. Je t'embrasse tendrement. Embrasse bien mes trois chéris. Caresse à Paf (*le chien d'Henri PERRONNE*). Bonjour à Louise. Amitiés à tous les amis. Surtout écris aux miens, chérie. As-tu des nouvelles de maman ?

Samedi 8 août 1914

Je t'ai déjà écrit ce matin. Ce soir il y a un repos relatif, aussi ai-je le cœur à l'envers en pensant à toi et aux chéris. Penser, pour nous, c'est déprimant. Nous serons peut-être en contact demain, nous n'en savons rien. Dans ma lettre de ce matin, je te disais de faire attention aux espions, je te le répète. Dis-le à Louise. Il y a à Sedan des tas de commerçants et domestiques espions. La pensée de vous savoir malheureux, toi et mes chéris, me tracasse. J'ai été dans l'église du village prier pour vous et pour moiEcris-moi longuement pour me reconforter.



Le 10 août, le 147^{ème} couvre le débouché de la 9^{ème} division de cavalerie qui se porte dans la direction de Longuyon. Celle-ci engage un combat avec l'infanterie ennemie, mais est contrainte de se replier sur Charleville, protégée par le 147^{ème}.

Mardi 11 août 1914 13h45 (lettre reçue le 19 août)

Je ne sais pas si tu as reçu mes lettres. Je te le répète méfie-toi, ne dites rien de nous qu'à voix basse et portes closes. Hier bataille devant nous, à 8 kms. Nous avons suivi à la jumelle avec émotion mais sans aucun danger pour nous. Nous n'aurons pas encore eu le baptême du feu. Prie bien pour que nous ayons la victoire décisive et que ton mari soit à la hauteur des circonstances Bien entendu, en cas de défaite, si tu pouvais filer en auto sur Melun, avec les trois petits, n'hésite pas, il ne faut plus penser à la Belgique maintenant, mais nous aurons tous l'espoir de vaincre d'ici peu.

Mardi 11 août 1914

Une lettre est partie par poste, celle-ci va prendre un moyen de locomotion autre. Ne dites rien de nous qu'à voix basse et portes closes, attention aux espions.

A partir d'aujourd'hui les lettres t'arriveront ouvertes (la censure). Je vais bien.

Jeudi 13 août 1914

Tout va bien. Nous n'avons que des reconnaissances insignifiantes.

Vendredi 14 août 1914 Aux avant-postes – 23 heures. (Reçue le 23 août)

Tout va toujours bien. J'ai reçu ta lettre du 13 et les bougies, allumettes, merci aussi pour les chaussettes et mouchoirs. Nous ne manquerons de rien. Le moral de tous est épatant. Remercie bien Mademoiselle Brien de son envoi. Envoie-moi des cartes-lettres et je serai satisfait. D'ailleurs, c'est pour t'écrire souvent. Je pense bien à toi, et aux bons enfants. Fais-les prier pour leur papa, les prières des petits ont des chances d'être exaucées. Chevalier ne va pas mal, Sultane très bien. Et mon Paf ? Vous garde-t-il bien ? As-tu des nouvelles de Bonne Maman, de Maman (*Pauline*)?



*Pauline Perronne née Langlois
(† 27 février 1919)*

Jusqu'au 18 août, le 147^{ème} reste sur les positions qu'il a organisées, faisant bonne garde. Des reconnaissances mettent en fuite des cavaliers ennemis et font des prisonniers. Ces premières escarmouches ne font qu'exciter l'ardeur combative de la troupe. Aussi, est-ce avec une confiance absolue que tous voient s'approcher le jour où leur sera donné le baptême du feu.

Mercredi 19 août 1914 7h30

Pourrais-tu me faire envoyer des lames de rasoir Gillette, et me faire couper à moitié les manches de mon gilet chaud, et me les faire envoyer en même temps. Je ne comprends pas que le Commandant Brien ait pu écrire que j'avais l'air triste. Tous les camarades te diraient

le contraire. Je blague tout le temps. J'ai vu une partie de mon ancien régiment qui nous a remplacés. Cet animal de Maurice fait la réquisition de chevaux aux environs de sa ville. Tant mieux pour ta sœur, vu son état. Le Dr Pottier, oculiste, fait la campagne, et me l'a racontée. Je vais très bien. Je suis très content de te savoir courageuse. Tout le monde s'étonne de mon calme à te savoir restée à Sedan. Ne change rien à mes conventions, et ne va à Melun qu'en cas d'urgence que l'on te signalerait certainement à Sedan. Embrasse bien mes trois chéris pour moi, bonjour à Louise, caresses à Paf. T'a-t-il lâchée ? Tu ne m'en parles pas. Et pour toi, ma chérie, le meilleur de mes tendresses, et sois assurée que je ne suis pas triste. Il n'y aurait que la pensée de te savoir exposée à des sacrifices ou dangers exagérés qui pourraient me rendre triste. Or, tu me dis que tout va bien. Donc c'est parfait.

Dimanche 16 août 1914 13h

Comment vas-tu ? Je vais très bien. Il y a eu deux orages et nous avons eu bien chaud. Merci encore du tabac, bougies, mouchoirs. Envoie-moi cartes-lettres et ce sera tout, car maintenant cela n'aurait plus de chance d'arriver. As-tu des nouvelles de ma famille ?
Ps : Maurice doit être parti pour Chalons ou Verdun.

Jeudi 27 août 1914 *Courrier de Madeleine à Henri*

Mon cher Henri,

J'ai quitté Sedan dans la nuit de lundi à mardi. Nous sommes partis en auto jusqu'à Reims, là nous avons attendu 4 heures dans la gare et nous avons fini par monter dans une vachère avec 18 belges qui étaient évacués des environs de Namur. Nous avons mis 8 heures de Reims à Paris. Nous avons couché à l'hôtel, avons déjeuné chez BP et B Maman, tous deux malades, l'un vessie, l'autre bronchite et sommes arrivés à Melun encore avec une auto hier à 4h1/2. Trott et Michel ont la diarrhée. Moi ça va GB (Gaston Bernard) aussi. Donne-moi des nouvelles ici si possible

Madeleine

*Vu de Lammurien blessé qui a donné nouvelles combat de samedi soir.
J'espère retourner à Sedan seule dans quelques temps.*

Le 28 août, le régiment combat devant le village de Yonck. Tirs intenses de mitrailleuse, par une artillerie allemande supérieure quant au nombre et au calibre.

*Henri PERRONNE est blessé à Yonck le 28 août, d'un éclat d'obus aux reins, soigné à Orléans du 3 septembre à mi-octobre.
Venu au Mans le 30, il rejoint le dépôt du 147^{ème} à St Nazaire le 2 novembre 1914.
Il y reste patraque jusqu'au 1^{er} janvier.
Il prend 8 jours de permission et départ pour le front le 9 janvier 1915, rejoint à la Grurie.*



Après sa blessure ...

Samedi 29 août 1914

Mon cher Henri,

Nous sommes à Melun. Je t'ai écrit hier pour te raconter les péripéties de notre voyage. Je n'ai qu'une envie c'est de revenir à Sedan. J'attends des nouvelles. Michel a toujours la diarrhée. Ecris-moi ici. Je suis tellement inquiète de ne rien savoir ici. J'ai vu BP et B Maman à Paris tous les 2 malades. Ta mère devait être à Dijon avant hier et voulait réintégrer son domicile mais comme la ville devait être évacuée elle ira probablement à Chambéry chez Magdeleine.

Tendresses de nous tous.

Madeleine

Jacques Lelièvre est blessé. Pas de nouvelles de Max depuis le 6. Germain a une fille.

Lundi 31 août 1914

Mon cher Henri,

Ecris-moi ou tâche de me faire parvenir une dépêche Je suis sans nouvelles depuis le dimanche 23. Je sais que tu t'es battu samedi 22 et que tu n'as rien eu. On ne sait rien ici. Je suis très inquiète. Michel a toujours la diarrhée. Moi ça va. Reçu lettre de Max qui a été en Alsace, il va bien. Pas de nouvelles de tous les autres.

J'attends avec impatience un mot. Tendresses

Madeleine

Vendredi 18 septembre 1914

Lettre de Pauline Perronne adressée au Capitaine Perronne Hôtel de la Boule d'Or Orléans

Mon cher petit Henri,

J'ai reçu ta carte adressée dimanche et parvenue hier jeudi.

Je vois que tu vas mieux mais que les forces reviennent lentement et il me semble qu'il faut être plus vaillant pour retourner au feu. Mais le major ou le médecin qui te soigne est meilleur juge que nous.

Tu prends part à nos angoisses et elles sont bien grandes car nous n'avons plus d'espoir pour bien aimé Jean de Malheureusement l'huile brûle goutte à goutte dans la lampe jusqu'à la dernière qui consommera votre sacrifice plus cruel éloignés de nous tous. Mais c'est pour la France et Dieu l'a permis ainsi.... est arrivé avec René et Ginette de ce matin. Elle voulait revoir son grand-père qui a encore par instant quelques lueurs de reconnaissance. Elle a voyagé pendant quelques heures avec un adjudant de la 147^{ème} qui rejoignait le dépôt à Saint Nazaire et lui a raconté l'énergie, la souffrance d'un certain capitaine de ma connaissance que je presse naturellement sur mon cœur fière de lui et d'avoir donné à la France tout ce que j'avais d'enfants.

Dieu les protège et Georges a déjà été sauvé miraculeusement 2 fois en Belgique.

Je te télégraphierai la triste nouvelle si tu es encore à Orléans puisque tu me préviendras

Pauline Perronne

Lundi 21 septembre 1914 Hôtel de la Boucle d'Or Orléans

Lettre reçue 2 impasse Maupertuis chez les Morandière au Mans

Ne m'en veux pas de ne pas t'écrire plus longuement, d'abord les lettres arrivent plus tard que les cartes-lettres, et puis cela me fatigue énormément d'écrire longuement. Ma tête bourdonne

et ma mémoire me fait défaut. Les reins vont mieux, les jambes tout doucement. Bon Papa doit être mort à l'heure qu'il est. Tu peux faire savoir au dépôt du 147^{ème}, que le 16, Rémond, Saget, Lieutenant Colonel, Jeanel, Corret, Spacensky, Rigault allaient bien. Vassen, Dasy aussi. C'est Louf qui est revenu. Le Colonel me donnera le commandement d'un bataillon à mon retour. Je suis navré des deuils Bénard, Portalis. J'ai eu des nouvelles d'Annick M.S. villa Kernaco, le Passage, Plougastel Davelas (Finistère), de Thérèse de Baufframont villa Cambury Concarneau (Finistère), de Mademoiselle de Charan villa Korrigan chemin de l'Onchotte (Nantes). J'ai répondu des cartes postales. Reçu de ma tante de la Rivière, une longue lettre : impossible de lui donner des détails qu'elle demande sur moi et mon combat du 28. Donne-les lui, quand elle viendra au Mans. Je t'envoie la copie de mon rapport au Colonel complétée (brûle la copie de Melun), la copie de ma lettre à ce brave Godin et la copie d'un article du Temps du 24 sur le combat du 28 août. Garde-les précieusement, et ne les prête à personne, et ne lis qu'aux vrais amis.

Dis toute ma sympathie à Mesdames Portalis et Bénard. Ecris à Madame Spacensky directement ou par le dépôt pour lui donner nouvelles de son mari et demande si argent arrive. Demain matin, je vais avec « auto Rémond » à Olivet, service pour fils aîné Général de Courson de Barneri. Tout doucement, cuisse cassée très haut, dangereux. J'ai su enfin ton pénible voyage de Melun à Tours. Ma pauvre chérie, c'est effrayant de penser que tu as souffert comme cela. Ah ! Si je reviens, je serai heureux de voir la déconfiture des Allemands. **Ne va pas à Sedan** avant la fin des hostilités, car même une fois la ville évacuée par les Allemands, il pourrait y avoir un retour offensif et tu serais bloquée loin des petits. Et puis tu pourrais être molestée, que sais-je tout est possible de ces sauvages

Les voies ferrées ne seront pas refaites de suite, et seulement pour l'Armée. Je t'en supplie promet-moi de ne pas faire cette folie. Cela ne changera rien à la situation de notre appartement. Et qu'est-ce que cela fait à côté de la vie, indispensable aux trois chéris surtout si je suis tué.

Réfléchis et dis-moi que ton « Ri » a raison.

Ecris un petit mot à Monsieur et Madame Chabrol 22 rue d'Escures, braves gens qui me logent et sont aux petits soins, pour les remercier, cela leur fera plaisir. Je suis choyé et gâté. J'ai vu les Mailfert très gentils, mais ne se doutent pas de la guerre, comme bien d'autres par ici. Embrasse bien les Morandière et les d'Ainval. A-t-on de bonnes nouvelles d'Albert, récentes ? Venir ici, ma Line, j'en serais ravi, mais c'est 13 heures de voyage, est-ce prudent ? Ton « Ri » va mieux, et après la guerre il y aura un petit français de plus. Je sais que la France en a besoin et que la volonté de Dieu doit diriger tous nos actes. Fais à ton idée, en tous cas, je ne peux pas repartir avant 8 ou 10 jours malgré la meilleure volonté du monde, ayant repris très peu de forces depuis que je remarque comme tout le monde. Soigne bien les petits, ma chérie bien-aimée, je t'adore plus que jamais, car je suis fier de ce que tu as fait, tu as été très chic. Le pauvre Amédée Cagnot a l'œil droit crevé. On le lui a enlevé. C'est son cousin germain qui me soigne ici, le Dr Poirot-Delpech qui a épousé Mademoiselle Hauvette, qui vient de me le dire.

Mardi 22 septembre 1914

Lettre de Pauline Perronne au Capitaine Perronne, Hôtel de la Boule d'Or Orléans

Mon cher petit Henri,

Quel bien m'a fait ta dépêche reçue hier matin et dire que les nouvelles étaient de la veille quand pendant cinq semaines je n'avais pas eu de nouvelles de toi...

*Je reçois à l'instant retour de Chambéry ta carte du 7 qui me parlait de ta blessure et de l'arrivée de Madeleine au Mans. Toi et Gustave êtes les seuls à savoir l'état de mon pauvre petit père qui ne nous laisse plus aucun espoir. Il ne souffre plus autant heureusement mais le sacrifice est dur pour nous et sa mort dans un temps si ... or nous sommes tous dispersés sera encore plus pénible. Prions pour le vaillant et le pieux chrétien qui ne veut jamais donner que de bons exemples. Il aura connu le Pape Pie X au retour de la guerre et verra du haut du ciel le triomphe de nos armées sur la horde de barbares de sauvages etc etc
Bien tristement à toi*

Pauline Perronne

Mardi 24 novembre 1914

Je t'en prie, ne crois pas que je t'en veuille, le moins du monde. Ne regrette pas surtout de ne pas m'avoir gâté en friandises et fruits. Un bon baiser de toi me fait plus de plaisir que toute espèce de douceurs autres. J'étais trop égoïste et pas assez reconnaissant au Bon Dieu du grand bonheur de t'avoir revue, et d'avoir pu embrasser mes bons fils. Je suis encore plus heureux que bien d'autres. Je viens de remonter à cheval pour la 2^{ème} fois. Ce matin j'étais légèrement courbaturé, ce soir un peu plus. J'y vais tout doucement. Je ne repartirai que quand cela ne me fatiguera plus du tout. J'ai couché à Nantes dans notre lit.... J'ai trouvé Madame Péquin levée et elle voulait me retenir à déjeuner, mais j'ai déjeuné avec cette pauvre Mère Martin-Sané qui a été courageuse. J'avais été à dix heures chez le Père de Ducrot qui est venu me voir à la gare à 3h30, gare de la *bruse* près du bateau. A 2h30 j'étais de nouveau chez Madame Péquin, et j'y avalais une tasse de thé, puis en voiture, avec 2 colis pour Paul Péquin, nous partions pour le train. Madame Péquin m'a chargée de mille choses pour toi. J'étais rentré à 5h30 ici, j'y ai trouvé deux lieutenants blessés, passés capitaines Delahaye et Werner. D'après eux, je serais proposé pour quelque chose en revenant au régiment, mais motus (pour toi). J'ai enfin reçu le mot de Chevallier qui avait eu des nouvelles par des hommes partis d'ici, il me dit qu'il va bien, ainsi que la jument, et mes affaires.



Chevallier (à gauche)

Dimanche 30 août 1914 Carte postale de Pauline Perronne pour la correspondance militaire à Sedan

Mon cher petit Henri,

Rentrées de Aime par Pontarlier avant hier nous allons mettre notre appartement en état puis à Chambéry chez Magdeleine. Je n'ai pas eu de tes nouvelles d'aucune façon. Ta chère petite femme en a-t-elle eues je l'ignore. Elle est à Melun depuis le 26 et elle a vu mes parents à Paris où ils sont souffrants tous les 2 des émotions qu'ils éprouvent pour nous tous. Nous, nous sommes très courageuses et pensons à tous nos chers officiers qui se battent si agilement. Je t'envoie par les bons anges, seuls managers rapides, toutes mes bénédictions et prie pour toi constamment.

Guite et ... nous t'embrassons tendrement. Elle a eu ces jours ci des nouvelles de Xavier parti le 6 pour l'est et Gustave parti seulement le 21.

Ayant eu un travail considérable à son bureau et Louis qui est commandant du 10 août et reste au Maroc avec le Général. Au revoir mon cher petit Henri. Que Dieu te garde et que ton cher père te protège de là-haut. Ta mère qui t'aime fort.

Pauline Perronne

5 décembre 1914 11 h du matin

Je sors de mon bain suivi d'une bonne douche chaude. Guy de Pallière barbote dans la cabine voisine. Il a été versé au 291^{ème} à Lescouet, près d'ici, et je suis venu hier soir pour le voir. J'ai été le chercher ce matin à son cantonnement, et nous allons déjeuner ensemble. Je ne pousserai pas jusqu'à Chantenay, ni chez les Martin-Sané, surtout chez cette pauvre femme, ma présence l'émotionnerait trop ; mais je vais aller chez la petite Madame Péquin et y reprendre un colis pour son mari. Je rentre à Saint-Nazaire à 3h27. J'ai couché encore à notre hôtel, amis pas dans notre chambre, dans celle d'en face Madame de Ham. As-tu revu celle-ci ? Sais-tu ce qu'elle est devenue ? Dans son voyage dans le Nord. Te souviens-tu du 5 décembre

Embrasse bien mes fils bien chéris. Couvre-les de caresses pour moi, joues avec eux, occupe-toi d'eux, parle-leur de moi, pour que mon souvenir reste gravé dans leurs petites têtes.

Tâche qu'on les aime bien et qu'on leur pardonne leurs petits défauts. Les pauvres petits ont déjà trop souffert de la guerre, et toi aussi, et malheureusement ils ne sont pas au bout de leurs peines, comme toi aussi. Je suis bien sûre que Maman (*Pauline Langlois*) t'entourera de tendresses et te donnera ce qui pourrait te manquer. Si tu pouvais te racheter un manteau chaud, en drap anglais léger et épais ? A Paris, tu dois trouver facilement.

Mercredi 9 décembre 1914 Saint Nazaire

Je viens de remonter à cheval 20 minutes, mais l'essai n'est pas heureux, et je sens mes jambes très fatiguées. J'ai toujours l'espoir de repasser par Paris, mais comme un renfort va partir incessamment pour le 147^{ème}, il faut que j'attende ce départ, pour partir seul après. Combien de temps vas-tu rester à Paris, car je voudrais bien t'embrasser au passage, ainsi que les enfants. J'avais écrit aux Morandière, en leur envoyant de quoi t'acheter des fleurs pour le 5, et pour les remercier. Mon mandat n'a pas dû arriver à temps, tu étais déjà partie. Tu ne me

reconnâtrais plus. J'ai une culotte bleue par ordre, que Barraud m'a envoyée. Je l'ai payée par mandat-lettre. Je te donnerai ma culotte rouge en souvenir. J'ai eu de nouvelles de Ducrof, de Chevallier, de Lherbier. Mon brave Grenouillon, mon cuisinier, a été tué. Guépin et Louis seraient tués récemment, mais ce n'est pas confirmé encore, et nous espérons une erreur. J'espère m'arrêter une demi-journée à Nantes, et une demi-journée à Paris, quitte à payer mon voyage. Mille tendresses à toute la famille.

Mardi 12 janvier 1915 Ce 12 au matin. Ste Menehould (*1).

J'ai fait bon voyage de Paris à Chalons, de Chalons ici, mais dans un train sans lumière pour ne pas être repérés par les boches. C'était curieux comme impression. Le capitaine de mon wagon est ici aussi. C'est un aviateur très gentil qui connaît Mailfert. Le canon tonne au loin, et me dit le commissaire de gare : « c'est le réveil qui sonne dans l'Argonne ». Je suis fier de reprendre ma place près de mes camarades.

Mardi 12 janvier 1915

Charmant accueil de mon bataillon en réserve à F. Lt Dasy, Spacensky.
Je suis ravi, malheureux Ducrof évacué pour entorse, Prégnon disparu, prisonnier. J'ai retrouvé la Joconde, mon deuxième cuisinier. Nous avons bu du Moët et sommes très bien malgré une boue épaisse. Chevallier va bien. Lherbier évacué, deuxième blessure. J'ai retrouvé ma cantine et tout en bon état. Nous sommes au repos pour quelques jours.

Le 19 janvier, lorsque le régiment fut relevé, ses forces physiques étaient amoindries par une lutte sans répit de jour et de nuit et par les travaux pénibles qu'exigeait journallement l'organisation des attaques et de la défense, mais sa valeur morale était intacte. Durant ces mois de lutte dans l'Argonne, le 147^{ème} a continué à faire preuve de l'héroïsme le plus complet. Après quelques semaines de repos à Charmontois, le régiment se dirige sur Somme-Tourbe et Mesnil-les-Hurlus. Après l'Argonne, si pittoresquement sauvage, c'est la Champagne pouilleuse avec sa nudité et sa triste misère. Le 147^{ème} va s'y illustrer à nouveau.

Vendredi 22 janvier 1915

Je suis très fatigué, un secteur énorme, et quand je rentre le soir à la ferme où je loge, je suis éreinté.

*(*1) Chef lieu d'arrondissement de la Marne sur l'Aisne*

Vendredi 29 janvier 1915

Reçu aujourd'hui ta carte avec le mot de Gaston Bernard. Ne m'écris pas longuement tant que tu es sans bonne ; et ne te fatigue pas trop. Je vais mieux de mon rhume. Je suis remonté à cheval aujourd'hui une heure, et cela ne m'a pas fatigué. J'ai bien chaud dans ma chambre et tout va bien pour le moment. J'attends avec impatience tes petits envois. Ne m'en veux pas de faire le mendiant, je vais encore te demander des forts lacets de chaussures en cuir de 1,80m, 2 paires s.v.p. quand tu pourras. Ma compagnie est reconstituée maintenant, et j'en ai repris la direction. Cela va bien. Je pense souvent à toi chérie, ... prie toujours pour moi et que Dieu te protège, toi aussi et mes trois chéris. Ta lampe électrique est épatante. Merci beaucoup.

Dimanche 31 janvier 1915

Je vais bien. J'espère que tu as trouvé quelqu'un de bien. A demain, une lettre et mille baisers pour vous tous. Voici quelques adresses : Oncle Eugène 57^{ème} secteur 153 – Henri Decaix 4^{ème} chasseurs d'Afrique sect 111 – Tante Agnès Lodine – Madame Saget 25 rue des Bourderinai Versailles – Madame Laval 10 ter rue Neuve Versailles – Madame Larnurien La Riviera St Servan.

Lundi 1^{er} février 1915

Rien de toi hier et aujourd'hui. J'en conclus que tu as dû trotter pour ta nouvelle bonne, pourvu qu'elle soit bien. Donne-lui des ordres. Qu'elle soit déférente, prévenante, et qu'elle dise « Monsieur Bernard, Monsieur JR, etc ... » en parlant des enfants. Donne de suite de bonnes habitudes. Mon rhume va un peu mieux, et pourtant je n'arrête pas du matin au soir, car nous nous reformons avec une activité fiévreuse. J'ai vu hier le Colonel Rémond, aujourd'hui ... devine ... ce brave Léon Boëlle ! Cela a été une joie immense, nous avons passé un quart d'heure charmant. Envoie-lui une photo de Georges et de moi.

Nota Bene : Quand tu écris à autre que militaire, ne mets pas de timbre. Envoie-moi quelques cartes postales. Je n'en ai bientôt plus. J'espère une bonne lettre de toi demain, et vais aller me coucher avec cette douce perspective. Bonsoir ma chérie je

Mardi 2 février 1915

J'ai reçu aujourd'hui passe-montagne, savon et bonbons. Merci mille fois, c'est parfait. Maintenant j'attends avec impatience des cigarettes, car elles se font rares. Donne-moi des détails sur ta nouvelle bonne. La première impression est-elle bonne ? Je voudrais tant te savoir avec quelqu'un qui t'entoure de prévenances. Mille baisers à tous.

Mercredi 3 février 1915

Je vais bien. J'ai été aujourd'hui au village voisin voir le Colonel Brien. Nous nous sommes embrassés et avons blagué une demi-heure ensemble. J'ai été ravi de le voir. Je te raconterai demain une longue histoire qui m'est arrivée aujourd'hui et qui est d'un comique impayable. Au 51^{ème} chez Brien, il y avait un grand match de foot-ball. Tu vois que le moral est bon. Et le canon tonne toute la journée ! Merci à Gaston Bernard, ses bonbons étaient exquis.



Gaston Bernard (*Pap*) Jacques Renaud (*Trott*) Michel (*Mo*)

Jeudi 4 février 1915

J'ai déjeuné avec Brien ce matin. Il m'a reçu d'une façon charmante, et nous avons longuement parlé de sa femme, de sa fille, de toi, de Sedan. Je pars au tir demain matin à 4 heures, aussi je te raconterai demain l'histoire comique annoncée hier. J'ai reçu la tondeuse, mais les cigarettes avaient été chipées en route. Dis à Guite de m'envoyer des paquets cousus.



Tante Jeanne et Tante Guite Perronne

Vendredi 5 février 1915

Nous sommes toujours au repos au même endroit, au repos « ironique » car on n'arrête pas, et l'on est emprisonné par des tas de chefs nouvellement promus et arrivistes, on fournit dix fois plus de papiers qu'en temps de paix, et l'on n'a pas une minute de tranquillité. J'ai reçu aujourd'hui de Maman du papier à cigarettes, et de Guite deux paires de chaussettes et deux boîtes de cigarettes.

L'histoire comique est la suivante : Il est interdit de faire venir sa femme à l'Armée. Messieurs les officiers supérieurs (très) ou Brev E.M. ne s'en privent pas, mais Messieurs les officiers de 1^{ère} ligne doivent s'en passer. Néanmoins au repos, un officier de réserve d'ici, voulant faire venir sa femme de Paris, avait cherché la complicité du boulanger du village voisin, s'appelant Monsieur Pérone, et la dite parisienne s'amena à Menehould avec un laissez-passer à notre nom, cherchant le 147^{ème} ... Le chef de musique, eut pitié d'elle en gare de St Menehould, l'amena au 147^{ème} croyant que c'était toi, lui céda également sa chambre, où son mari vint la rejoindre le soir, et où le Général ému de la silhouette de cette femme, fit demander son laissez-passer et la fit refiler le lendemain. Mais tous croyaient que c'était moi, et admiraient ton sosie, et l'habileté avec laquelle j'avais réussi à me soustraire à tous les regards. Mais le plus chic, c'est que j'ai envoyé mes témoins au chef de musique pour complicité d'adultère, et que j'avais engeulé le jeune lieutenant en question pour s'être permis de faire venir sa femme avec un faux laissez-passer à mon nom porté par un officier du régiment.

Dimanche 7 février 1915

Je t'écris rapidement, aujourd'hui dimanche, grande scala de ma compagnie avec déguisements épatants et une revue improvisée. Tu vois que je ne m'ennuie pas, et mes hommes non plus. Je vais bien toujours, et suis bien ré-entraîné maintenant. Je dors comme un loir, et monte tous les jours à cheval sans fatigue. Au revoir ma chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que les bons fils.

Dimanche 7 février 1915

Nous avons eu aujourd'hui dimanche une journée bien remplie. Lever à 7h. A 8h messe et communion. Je me suis confessé à un soldat. A 9h je suis parti à cheval avec mon s/Lt Plouhinec, nous avons été aiguiser notre haine des boches dans les ruines d'un village incendié complètement par ces vandales. Après nous sommes repassés par le village de Brion que j'ai vu ainsi qu'un ancien Lt d'artillerie, à Besançon (ceci pour Maman). Guyon maintenant a 4 galons, que j'ai reconnu de dos à sa démarche. Il y avait douze ans que je ne l'avais vu (sic). Rentré à midi 30, à 2h30 je faisais une répétition, et à 3h30 à l'issue des vêpres, nous donnions une grande représentation à la scala de la 4^{ème} compagnie. Cela a eu un succès fou, et à la fin une quête pour les blessés de la guerre a produit 61, 55 Frs que nous envoyons de suite à Madame Brion à Chalons. Nos hommes étaient ravis. Des acteurs parisiens ont sérieusement blagué le capitaine « Crève la peau, mort aux boches » et la ca.. « Sidonie ». On recommence dimanche, si nous sommes encore là. Si tu vois Monsieur et Madame Dehaut, remercie-les encore car ils m'ont envoyé des masses de choses pour mes

hommes, seulement, j'avais oublié les mouchoirs et nous en manquons : mes hommes, pas moi. J'ai tout ce qu'il me faut. Je suis bien content que mes bons enfants soient sages. Explique à Madame Protat le caractère de mon Trott, et dis-lui que la douceur donne d'excellents résultats. Bonsoir ma chérie. Cela va-t-il ta nouvelle bonne ? R.s.v.p. déjà demandée.

Lundi 8 février 1915

Je vais bien. Pas de nouvelles de toi depuis deux jours. Je pense que tu vas bien ainsi que mes chéris. Nous sommes en instance de déplacement imminent, mais encore rien de sûr. Après deux jours de pluie torrentielle, voilà le froid revenu, et il en est plus aigu. Dasy est décoré, Claire, Aubrun, Delahaye aussi. J'en suis surtout ravi pour Aubrun et Dasy. Bonsoir ma chérie, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que mes chéris. Priez bien pour moi. Je pense sans cesse à vous. Tendresses à mon Père, à René, à tous. Au revoir je t'embrasse toute, à toi de cœur.

Mercredi 10 février 1915

Je n'ai pas de nouvelles de toi depuis quatre jours, c'est long. Hier seulement, j'ai eu tes deux tubes qui sont excellents, et du papier à lettre avec une bougie. Mais la bougie était à moitié fondue. Une autre fois, enveloppe-la dans du papier de soie. Je vais bien. Nous travaillons dur mais cela devient monotone, et nous serons contents de retourner au feu et de faire de la bonne besogne. Merci de tout ce que tu m'envoies. Je ne demande plus rien maintenant. Embrasse bien mes chéris. J'espère beaucoup une lettre de toi ce soir. Mille bons baisers. Tout à toi.

Jeudi 11 février 1915

J'ai bien reçu un tube de rillettes et un tube de miel. C'est délicieux et je m'en lèche les babines. J'ai reçu aussi le gilet et il est très bien, merci. Tu pourras envoyer un tube de beurre et un de confitures à l'occasion. Merci aussi des renseignements sur ta bonne. Parle-t-elle anglais ? R.s.v.p. comment va Père (*Albert Chagot*) de sa goutte ? Ici rien de neuf, qu'un départ imminent. Heureusement tout est au point maintenant, et je peux aller au feu dans de bonnes conditions avec des hommes qui me connaissent tous. Surtout écris-moi des longues détaillées, car ce sont des rayons de soleil ici. Nous sommes dans la neige depuis ce matin.

Lundi 15 février 1915

Nous avons encore eu manœuvre aujourd'hui et je n'ai pas de temps pour t'écrire longuement. J'ai reçu tout à l'heure tes 20 mouchoirs, ils sont très bien, et mes poilus seront heureux demain, quand je vais les leur distribuer.

Lundi 15 février 1915

Je n'ai pu t'écrire hier dimanche, car j'avais été en reconnaissance en vue d'une manœuvre faite aujourd'hui et que nous continuons demain. Je vais très bien. Aujourd'hui au cours de la manœuvre, nous avons mangé la moitié du tube de rillettes : excellentes ! Informe-toi d'un nouveau service de colis postaux direct (sans passer par le dépôt) Mr Dehaut m'a envoyé dernièrement 2 colis pour la Cie, ils sont arrivés 2 jours avant la lettre qui les annonçait. J'ai reçu une longue lettre de Madame Brion à laquelle j'ai envoyé les 61 Frs de notre quête à l'issue de notre petite fête de dimanche dernier. Hier quête du 75, nous avons aussi récolté 120 Frs. Aujourd'hui nous sommes repassés à l'issue de la manœuvre au village de Sommeilles systématiquement brûlé par les allemands. J'ai vu la cave où Brion, alors au 18^{ème} chasseurs a trouvé les traces d'un drame effroyable : Deux vieillards, le grand-père et la grand-mère fusillés à bout portant, la mère allaitant un bébé avec un sein coupé dans la bouche, le petit la tête tranchée, la fillette de 13 ans violée devant sa mère qui y passa aussi, et deux garçons de 10 et 8 ans l'un la jambe coupée, l'autre le bras droit.

Tout cela a été vu, prouvé et relaté, dans les conclusions de la commission gouvernementale. Rien ne peut te faire une idée de l'aspect de ces ruines. On a hissé le drapeau, le nôtre sur les ruines de la mairie et nous avons salué les quelques habitants qui habitent leurs caves recouvertes de poutres calcinées et de débris de tuiles. Beaucoup d'entre nous en présentant les armes avaient les larmes aux yeux.

C'était grandiose. Quelle belle leçon de choses pour nos hommes. Dis cela autour de toi et à la famille, et plus tard mes petits le liront.

Gare aux boches quand nous entrerons chez eux !

Je reçois tes paquets très vite, mais tes lettres très irrégulièrement. Bonsoir ma chérie, que je remercie le bon Dieu que tu aies pu échapper avec mes trois chéris à la botte allemande. Prie avec eux pour les malheureux des régions envahies.

Mercredi 17 février 1915

Reçu ce matin lettre du 12. Ecris à Ricard à St Nazaire pour ta délégation, etc ... Reçu les mouchoirs – merci, mais le paquet avait été mouillé et le journal en loques, les articles intéressants heureusement saufs. Il vaut mieux envoyer les journaux sous bande, ton paquet de trois est très bien arrivé. Dasy a été décoré aujourd'hui Aubrun, Claire, Delahaye. Waulin a été médaillé, c'est mon adjudant. J'ai reçu une lettre de Lucien Capet, très gentille. Bonne nuit. Mille baisers à mes chéris et à cet amour de Mo (*Michel Olivier*).

Jeudi 18 février 1915

Départ imminent au N.O. de notre cantonnement. Tout va bien, sauf tes lettres rares. On doit nous photographier demain. Je t'en enverrai une si on a le temps de les tirer. Embrasse bien fort chéris – réponds.

Vendredi 19 février 1915

Nous avons voyagé légèrement plus au N.O. dans une ferme, où nous sommes bien. Je n'ai naturellement rien reçu de toi, et tu comprendras en recevant cette carte, l'à-coup dans ma correspondance. Je vais bien quoique un peu fatigué, mais ce n'est rien. Envoie-moi de tes nouvelles vite. Tendresses à mon Père et à toute ma famille.



*Colonel Gaston Perronne
(24 février + 1895)*

Lundi 22 février 1915

Je n'ai pu t'écrire hier, car nous avons encore voyagé vers le N.O. et nous sommes rapprochés de Georges. Rien de neuf, je vais bien et suis ravi de savoir mes chéris en bonne santé. Les pruneaux étaient excellents. Le Colonel Rémond est Général. Félicite sa femme. J'ai reçu la montre de Maman, très commode dans les nuits sombres. Mille bons baisers, lettre suit, peut-être ce soir. Reçu le caoutchouc il y a longtemps, t'ai remercié, parfait et indispensable.

Mardi 23 février 1915

Des déplacements rapides et successifs m'ont empêché de t'écrire longuement ces jours-ci. Aujourd'hui je me rattrape car où je serai demain, je n'en sais rien : au feu peut-être. En tout cas, ma chérie, je vais très bien et j'ai grande confiance, je te rappelles-tu j'y pense sans cesse. Continue à être courageuse et forte. Tu fais ma fierté et l'admiration de tous, et tu donnes un bel exemple à nos fils. Embrasse-les bien pour moi et fais-leur faire leurs prières pour moi. Encore pense ardemment à moi, et sans cesse tous ces jours-ci car je vais probablement être engagé dans une grande bataille (**secret**). J'ai reçu de Chambéry des excellents chocolats et des cigarettes de Mimi. Je l'ai remerciée. Il fait moins froid maintenant, les jours rallongent et le moral est excellent, mais quelle boue, trente centimètres partout, et malgré cela tout le monde passe, autos, chevaux, hommes, canons, puces etc ... Dis à Mademoiselle la Puce de la Motte Picquet qu'elle a de nombreuses congénères par ici. Elle devrait y venir, elle serait en pays de connaissance : seulement celles de par ici sont muettes, elles piquent, mais ne jacassent pas.

Toujours bien ravitaillés : oranges, viandes, morue, porc salé, légumes, anis, pastilles de menthe et coricides (*sic*). Tout arrive, rien ne manque. Au revoir Je couvre de baisers mes bons fils.

Crève la peau ? Vive la France.



Henri Perronne

Jeudi 25 février 1915

Ce pauvre Georges (*Duquesnay*) est bien disparu, et je vais le remplacer demain soir, il y a une chance sur 100 pour qu'il soit prisonnier, après avoir eu une syncope qui l'aurait fait croire mort. En tout cas, j'ai vu son colonel qui est très pessimiste. Bonsoir ma chérie, je pense bien à toi, la canonnade est effroyable, mais le moral est toujours excellent. Vive la France, et tout à toi. Si je meurs ces jours-ci, ce sera la volonté de Dieu, et j'espère que ce sera en brave, et en bon français. Prie bien pour moi, et fais prier les chéris. A toi de tout cœur.

Vendredi 26 février 1915 matin

Toujours en 3^{ème} ligne. Attendons notre tour. Vu ce matin Jacquin capitaine au 45^{ème} adjoint au Colonel, ne risque pas trop. Froid terrible cette nuit, temps splendide aujourd'hui. Où serons-nous demain ? Nous rions et plaisantons au milieu du danger et nous sommes les plus heureux, nous sommes à notre place, mais nous plaignons de tout cœur les parents et amis de l'arrière. Je pense à toi. Courage toujours et confiance en Dieu. Nous aurons les boches, et avant peu. Mille bons baisers pour mes trois chéris.

Renvoie-moi des chaussettes de papier, dans des journaux, et du chocolat. Merci.

A toi de grand cœur. Tendresses à mon Père.

Samedi 27 février 1915 (*écrite au crayon*)

En pleine bataille, je suis sous le commandement du Lt Colonel commandant le régiment de Georges. Mon bataillon remplace ce régiment. Triste hasard : je le retrouverai peut-être. Tout va bien tout de même. Vive la France et crève la peau, mort aux boches.

Je vous embrasse de tout cœur. Mille bonnes tendresses à tous, et surtout à toi et à mes chéris. Je t'embrasse de tout cœur. Tout à toi.



Madeleine
(photo prise au Mans)

Le 28 février, après une violente mais courte préparation d'artillerie, le 147^{ème} se porte à l'attaque des positions allemandes. Son premier objectif est le bois de Trapeze. Pendant les dernières minutes de la préparation d'artillerie, les premières lignes partent en rampant, mais dès qu'elles se relèvent elles sont soumises à un feu d'enfer et prises d'enfilade par des canons revolvers et de nombreuses mitrailleuses.

Dimanche 28 février 1915 *(écrite au crayon)*

Tout à toi, de tout cœur. Vive la France. En pleine bataille – dans une tranchée. Mille tendresses.

Dimanche 28 février 1915 *(écrite au crayon)*

La bataille formidable continue. Toujours à toi de tout cœur – 16 heures – Je pense bien à toi et à mes chéris, quand les obus m'en laissent le temps. Je vous embrasse tous bien tendrement.

Mardi 2 mars 1915 Ambulance du champ de bataille

Providentiellement sauvé, je t'embrasse de tout cœur. Ne crains rien, je n'ai que des contusions multiples sans gravité. Le combat a été effroyable. Vive la France. Tout à toi. Je vous embrasse tous de grand cœur. Nous avons eu très froid dans la tranchée, mais j'offre tout cela au Bon Dieu pour qu'il vous protège.

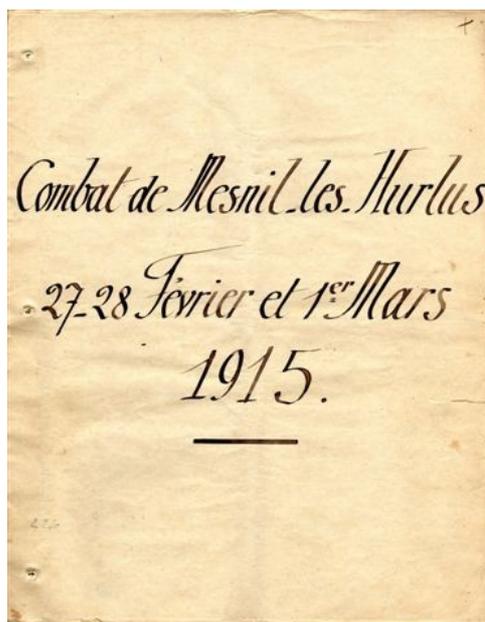
Mardi 2 mars 1915

Je suis à l'ambulance avec Lannurien. Après trois jours de combats effroyables d'horreur, nous sommes ici, lui brûlé par un obus, à la tête, et moi très fortement contusionné par une marmite allemande dans tout le dos.

Nous avons passé des heures terribles. Je me suis battu, là où Georges (Duquesnay) est tombé.

Notre Lt Colonel tué, mon s/Lt tué, dix officiers blessés ou disparus. Nous avons été providentiellement sauvés. Vive la France. Un camarade trépané, une balle dans la tête, agonise à nos côtés, mais dehors, on sent la victoire proche.

Mais c'est bien dur, bien dur. Prie pour nous.



Combat de Mesnil-les-Hurlus *Rapport du Capitaine Henri Perronne*

A – Considérations Générales

1^{ère}) Il est indispensable que dans tous les villages à proximité de la ligne de feu, il y ait des places de rassemblement uniquement réservées aux fantassins (pour au moins un régiment) en dehors des routes avec abords faciles. Les routes sont en effet encombrées par :

- les détachements relevés et fatigués marchant plus ou moins en ordre
- les autos de blessés
- les blessés légers à pied
- les ravitaillements de toutes sortes
- les autos d'Etat Major et les cyclistes porteurs d'ordres

2^{ème}) Dans ces villages (Laval-sur-Tourbe par exemple) ou les abris Guerin, il faudrait des abris suffisants, abrités et fermés où les hommes puissent au moins dormir une dernière nuit avant de partir aux tranchées. Des hommes reposés partent à l'attaque dans de meilleures conditions.

Pour ces deux opérations, employer des territoriaux en grand nombre, mais commandés énergiquement et travaillant consciencieusement.

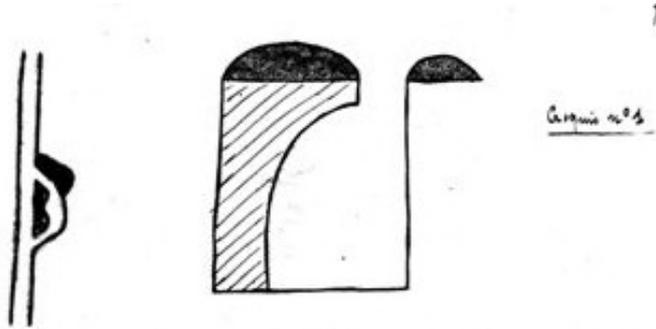
Les deux conditions ci-dessus n'étant pas remplies, les hommes arrivent en deuxième ligne, fatigués par une ou deux mauvaises nuits, ayant traversé des champs défoncés ou gelés, alors qu'ils sont chargés de cartouches et de vivres. Pris aussitôt par une canonnade, ils sont vite déprimés physiquement.

Cette dépression est individuelle et relative suivant le tempérament de chacun, mais ne peut être atténuée que par un commandement extra-énergique et volontaire du Commandant de Compagnie, ou du Lieutenant, ou du Chef de Section (cela devient rare).

5^{ème}) Il est indispensable d'avoir des places d'armes ou des tranchées arrières t2, t3, tn (et non pas des boyaux d'où l'on ne peut sortir que homme par homme) pour y placer les renforts qui doivent alimenter l'attaque et qui partiront, non du boyau, mais simultanément de tranchées en tranchées vers l'ennemi.

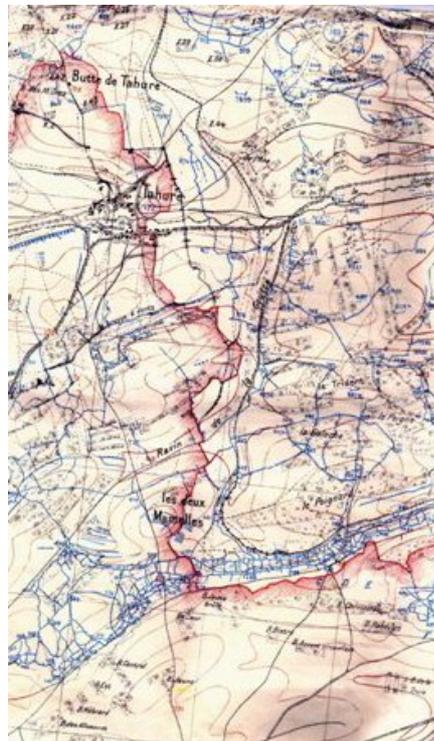
6^{ème}) Car les boyaux de communication doivent être libres pour les plantons porteurs d'ordres ou de renseignements urgents venant de la 1^{ère} ligne, pour les blessés et les corvées de nourriture et de munitions (Pétards, fusées, etc ...).

7^{ème}) Donc les boyaux doivent être profonds, suffisamment larges, et avoir tous les 100 ou 150 mètres des garages abrités pour blessés (*voir croquis n°1*).



8^{ème}) Toute attaque, tout renfort doit donc partir d'une tranchée de tir avec vues et observateurs possibles, et non d'un boyau.

9^{ème}) Donc nécessité absolue et impérative d'organiser méthodiquement une position avant d'attaquer (il faut visiter la maison avant d'y placer les meubles) : y mettre tout le temps nécessaire.



Extrait de la carte d'Etat Major

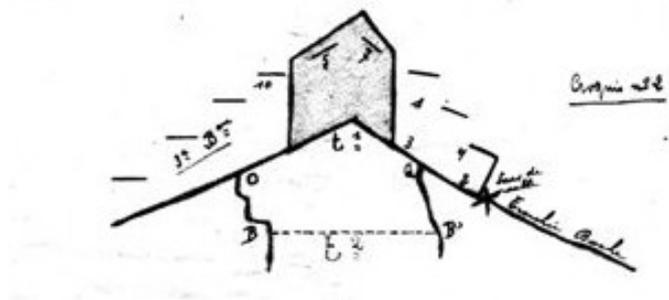
C – Pourquoi l'attaque du 27 février au soir, celle du 25 février 16h et celle du 1^{er} mars 0h, n'ont pas réussi.

- Parce qu'elles n'étaient pas suffisamment composées, étayées, ni orientées.
- Parce qu'elles n'étaient pas couvertes.
- Parce qu'elles ne pouvaient pas être alimentées.

1^{ère}) Le 27 février, le Bataillon est entré dans le boyau de Mesnil-les-Hurlus Bb, un peu avant le coucher du soleil. Le Chef de ce Bataillon allant trouver le Chef de Secteur au Bois Jaune par le boyau Bb, fortement bombardé, est violemment contusionné dès son arrivée au Bois. Le Capitaine qui va le remplacer, arrive à la nuit au Bois Jaune, et l'attaque ne peut partir de Bb vers B'', car la nuit empêche toute reconnaissance, toute orientation. Personne ne sait où on est exactement. Le Bois Jaune, le Bois Cœur, le Trapèze est de l'hébreu pour nous, d'autant plus que tous ces bois, sauf le Bois Jaune sont rasés à 20 cm du sol et invisibles pour qui n'est pas dessus.

2^{ème}) Dans ces conditions, l'attaque est reportée au lendemain et le Bataillon réussit à gagner sans trop de pertes la position marquée en jaune dans les boyaux B, B'', B''' et b bombardés sans arrêt. A remarquer que le boyau B'' n'était pas terminé entre X et Y, et absolument battu de jour comme de nuit.

Les deux autres bataillons du Régiment sont arrivés dans la nuit. L'attaque est décidée pour 16 heures. Le deuxième Bataillon attaquera dans le Trapèze, face Nord. Mission : occuper la lisière Nord et s'y installer. Le 3^{ème} Bataillon soutiendra l'attaque à l'Ouest du Trapèze et le 1^{er} à l'Est, en formation échelonnée et sur deux lignes (voir croquis n°2)



A 14 heures, le 1^{er} Bataillon quitta ses emplacements jaunes et se porte par ordre en Ouest. Il se heurte à la gauche du 2^{ème} Bataillon qui a grand peine à sortir de t1, vers le Nord du bois. Le boyau 00' et la tranchée t1 sont violemment bombardés par du 77, du canon-revolver, des mitrailleuses. Le boyau B' était inutilisable de jour, d'abord parce qu'inachevé en XY, ensuite parce que battu de 196, du Fortin et de la tranchée mixte, de sorte que le 1^{er} Bataillon n'a pu déboucher à l'Est du Trapèze.

L'attaque trainant en longueur a été reportée à 0h dans la nuit. Le 1^{er} Bataillon avait déjà eu de grosses pertes dans les boyaux sans avoir pu tirer un seul coup de fusil. Il reprend ses positions de repli jaunes pour se préparer à l'attaque de nuit, décidée à nouveau pour 0h.

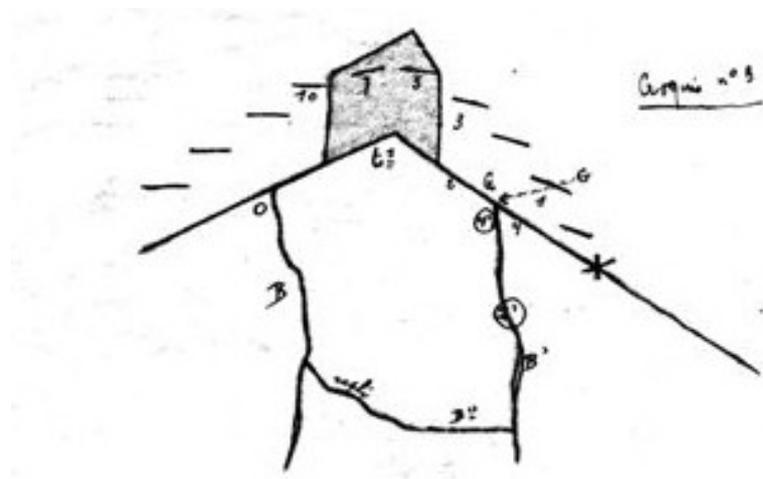
A titre de renseignement, voilà la copie de l'ordre reçu par la 4^{ème} Compagnie pour l'attaque du 25 février 16h, ordre reçu à 13h45 :

« La 4^{ème} Compagnie se portera à la lisière du bois en Trapèze et se placera à l'extrémité de la tranchée occupée par le P33, séparée des tranchées allemandes par des sacs de sable.

L'attaque de cette Compagnie partira de ce point ».

C'est tout et peu : Itinéraire, encadrement, diat. Intervalle : rien. Tout cela est donné sur ma demande, d'une façon fiévreuse vers 14h15. Cet ordre prouve bien que celui qui l'a donné n'était guère orienté : L'attaque n'était pas étayée, ni composée, ni couverte. Elle ne pouvait être alimentée car, comme les tranchées t2 et t3 n'existaient pas, les deuxièmes lignes du Bataillon attaquant étaient forcées de sortir en 0, homme par homme. Or, 0, était formidablement battu : La tranchée, l'extrémité du boyau, étaient remplis de morts, de blessés. On marchait sur eux, nos souliers pleins de sang : L'aliment de l'attaque était embouteillé.

3^{ème}) Le Bataillon revint en repli et l'attaque fut décidée pour 0h, mais le Bataillon de droite utilisa le boyau B', et à 0h, la 5^{ème} et la 7^{ème} occupaient la lisière Nord du Trapèze. Malheureusement la 10^{ème} et la 1^{ère}, prises sous un feu violent, se relièrent vite. La 3^{ème} lentement, et une partie de la 7^{ème} (voir croquis n°3) et de la 5^{ème} furent prises en se repliant mètre par mètre dans le boyau, car des caves C sortirent des allemands qui s'y étaient enterrés et qui les entourèrent.



Durant ce temps en G, point abimé par les marmites, la 4^{ème} avait des pertes sérieuses sans pouvoir sortir du boyau B' ; Nous recevions des coups ennemis en avant, en arrière et à droite, à droite et à gauche. L'attaque, n'étant pas couverte, ne pouvait tenir et les renforts ne pouvaient déboucher.

La tranchée t1 était d'un encombrement indescriptible : Fractions du 8^{ème}, du 33^{ème}, du 147^{ème}, corvées d'alimentation de chacun de ces régiments ; relève du 8^{ème} en pleine attaque !!! Corvées de munitions, blessés, morts, agonisants : Et de plus la tranchée n'était qu'une large excavation défoncée partout. On marchait sur les morts, les blessés, les endormis, et plus d'un dormait qui ne s'est pas réveillé.

ce 28 Mars 1915
 Capitaine Perrony 1^{er} Cie du 147^{ème}

Jeudi 4 mars 1915

Je suis à l'ambulance de Vitry le François pour quelques jours. Mes contusions disparaissent et je vais repartir au feu incessamment J'ai vu Marie-Thé Delaunoy, et verrai ses parents ce soir. De Lannurien a la figure brûlée et occupe le lit contigu au mien. Je ne pense plus à l'enfer de Mesnil les Hurlus, mais c'est effroyable. Enfin tant mieux puisque c'est pour la France et pour la Paix. Mille bon baisers, à toi de tout cœur. Tendresses aux enfants chéris.

Vendredi 5 mars 1915

Répondez à mes questions 1^{er}, 2^{ème}, 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème}, 6^{ème}. Très bien ton envoi de 20 Frs pour les amputés.

Le 6 mars, mètre par mètre, le régiment a repris la totalité du terrain occupé le premier jour de l'attaque.

Samedi 6 mars 1915

Je vais beaucoup mieux et serai tout à fait remis d'ici huit jours. Ecris-moi ambulance 4, nouvelle poste Vitry le François.

Marie-The Delaunoy est charmante, et mon oncle et ma tante aussi. Envoie-moi vite de tes nouvelles. Je t'écrirai demain encore. Mille tendresses et bons baisers à vous tous. Tout à toi.

Dimanche 7 mars 1915

Je vais beaucoup mieux, ma jambe droite est tout à fait guérie, et seul mon rein et mon dos (côté droit) sont encore sensibles. Je l'ai échappé belle car j'étais loin d'être encore solide pour affronter de pareils moments. Mais je n'ai qu'une hâte, c'est de repartir pour diriger mes braves hommes dans ces épreuves difficiles. Il faut notre présence, à nous, pour les entraîner. Car les officiers fraîchement nommés et récemment décorés ont de ces défaillances que ne peuvent expliquer qu'un courage mal assis, et un caractère bien petit.

Aussi je m'en veux de m'être laissé évacuer. Je voulais rester à Chalons, mais c'était plein. De Lannurien part tout à l'heure pour l'intérieur, son beau-père est venu le chercher. Je reste seul dans cette chambre. Je pensais partir mardi, mais le médecin n'a pas l'air de vouloir me lâcher encore, et cependant, je t'assure que je vais beaucoup mieux. Sur le moment, on m'a cru très gravement atteint, mais maintenant, j'ai repris le dessus et n'ai qu'un désir, retourner à ma place. Tâche d'aller voir les parents de mon pauvre petit Monnier 25 rue Montebello à Versailles. Tu pourrais en même temps voir Chenot, Saget, Laval.

Tu diras à Madame Monnier que j'ai remis à l'officier payeur, qui le lui enverra par le dépôt : son sabre, sa montre, son portefeuille avec 800 Frs, son porte-monnaie avec quelque argent de poche. Vas-y, c'est un devoir.

A Paris, également tâche d'aller voir Madame Gambin, femme de mon fourrier vivant celui-là, et tu lui diras combien j'apprécie son mari et que nous sommes toujours côte à côte, il est dévoué et brave, et je l'aime beaucoup. Elle habite 265 faubourg St Martin. Je crois qu'il vaut mieux que tu ne viennes pas ici (car je pourrai être reparti, enfin fais comme tu voudras) mais réellement je suis d'avis que non. Il faut des tas de formalités et encore une fois mon devoir m'appelle le plus tôt possible avec mes hommes.

Je t'assure que je vais presque bien, et je t'ai toujours dit la vérité sur mon état.

Mille bonnes tendresses à toi, à mes trois amours, à mon Père.

Le 9 mars, le régiment est relevé et se rend à Somme-Tourbe

Jeudi 11 mars 1915

J'ai été heureux de te voir quelques instants et je te suis très très reconnaissant d'être venue me voir. Depuis ce matin j'ai quitté l'ambulance 4, pour le dépôt d'éclopés de Vitry et je vais coucher ce soir chez ma tante. Je vais bien quoique encore très raide du dos. J'espère que tu auras fait bon voyage, sans accrocs et que tu auras vu Madame Brion à Chalons. J'étais tout contrarié de ton départ si rapide de la gare. J'ai à peine pu t'embrasser et te dire au revoir. Ecris-moi longuement, embrasse bien fort mes trois chéris. Je pense Mille choses à Père.

Du 12 au 19 mars, le régiment monte de nouveau dans le secteur pour organiser le terrain conquis, puis relevé, va se reposer et gagner par étapes la région des Hauts-de-Meuse.

Dimanche 14 mars 1915

Je t'embrasse de tout cœur, chérie, toi, et les bons fils dont j'ai là la photo peu avantageuse c'est vrai, mais j'en suis heureux quand même.

Dimanche 14 mars 1915

..... Je vais mieux, suis massé tous les jours par un professionnel de Paris. Demain je devrai faire l'analyse en question, mais le masseur me trouve en très bon état (sic) à part l'ecchymose interne sur mes côtes. Les Delannoy sont toujours charmants. Je mets cette lettre au train avec un timbre, elle t'arrivera plus vite. J'ai eu ta dépêche de Paris et tes cartes postales du train, le lendemain de ton départ. J'étais ravi. Je télégraphierai à Madame Brion, et espère la voir.

J'ai été très heureux Dasy t'envoie ses amitiés, les Delannoy aussi, et moi Figure-toi qu'hier j'avais un spleen terrible en pensant à nos affaires de Sedan. C'est passé maintenant.

Lundi 15 mars 1915

J'ai reçu ta bonne lettre ce matin, oui, ma chérie petite, tu as raison de t'en remettre absolument à la Providence. Si nous ne sommes pas réunis ici-bas, l'essentiel est que nous le soyons là-haut. Je regrette que tu sois enrhumée, soigne-toi bien, et pense à tes petits. As-tu pensé à apporter la photo groupe pour la montrer à la famille Monnier, il est dessus, à côté de moi. Peut-être pourrais-tu la couper pour la leur donner, ou faire agrandir la photo si elle est assez bonne. Dis-leur toute ma sympathie à tous, et aux Chenot, Laval, Saget aussi. Madame de Corpont doit être à Versailles aussi ? Je vais écrire à mon Père pour le 23 et serai bien de cœur avec vous tous. Ma pauvre Mère a bien fait de partir il y a un an, car la guerre aurait augmenté ses souffrances. Je suis ravi des quelques lignes de Gaston Bernard. S'il a écrit tout seul, il a réellement fait beaucoup de progrès. Embrasse bien Bonne Maman, Maman, les Bath, Guite. J'espère que Marie va mieux de ses oreilles. Dis mille choses aux Capet, Chagot. Embrasse-les tous de ma part très fort, sans oublier ma « bonne jeune tante de Neuilly » qui parce qu'elle est grand-mère veut se faire passer pour très âgée. Dis à Annette qu'il ya ici pour elle un cuirassier aviateur très à sa taille. Au revoir Baisers à mes trois chéris. Bonjour mes petits amis, votre Papa vous aime bien.

Mardi 16 mars 1915

Sois contente, je suis raisonnable, je ne pars que samedi matin à 9h30 pour être à Chalons à 10h30. J'ai prévenu Madame Brion, j'ai donné ce matin l'analyse à faire. Je vais être encore massé quatre fois. J'ai de l'arthrite sur tout le côté gauche, pied, genou, épaule, poignet et pouce et de la sciatique à la fesse gauche, mais cela va bien mieux. Je n'ai presque plus mal. La rue Petite Sainte vient de ce qu'il y avait autrefois, une niche, au milieu de la rue, avec une statue de sainte, anonyme. Voilà le renseignement pris par mon oncle, à la mairie. Rien de particulier ici, les nouvelles du front sont tristes. Il me reste 45 hommes à ma Cie sur 175. Il y a 10 officiers tués au régiment qui est retourné aux tranchées le 11 après seulement un jour et demi de repos. Dasy part demain.

Tu vois que je vais être encore dans la danse et qu'il faut beaucoup prier pour moi.

Au revoir tendresses à mes trois chéris. Tâche que dans leur prochaine photo, ils soient tous les trois et sourient.

Mercredi 17 mars 1915

J'espère de tes nouvelles, ce soir ou demain. Je vais de mieux en mieux, le massage me fait un bien merveilleux et mes douleurs disparaissent. L'analyse n'a rien donné. Tout va donc bien. Je me suis promené beaucoup avec Marie-Thérèse. J'ai ramé dans le bateau, dans le jardin, et cela m'a fait grand bien. Dasy est parti ce matin et a emporté un mot de moi pour Madame Brion. Je vais communier pour nous tous, vendredi matin, fête de St Joseph, et je penserai bien à toi et à mes chéris, je vous mettrai tous pour toujours sous sa protection. Je voudrais tant qu'il ne nous arrive rien de malheureux, mais en tous cas, plus que jamais, je m'en remets à la Providence du Bon Dieu. Que sa volonté soit faite et non la nôtre, et remerciez-le encore et toujours de tout ce qu'il a fait pour nous et nos chéris. Je vous embrasse tous de tout cœur et toi Mes chéris, écrivez souvent à votre Papa.

Reçu chocolat, mouchoirs, chaussettes, merci.

Jeudi 18 mars 1915

Merci de ta bonne lettre reçue un jour avant ta carte de Melun. Je vais toujours mieux et il ne me restera qu'un peu de fatigue aux fesses et de l'atrophie des muscles extenseurs des jambes, surtout à la jambe gauche, mais ce n'est que peu de chose. Je repars toujours après demain. Prie bien pour moi, demain, St Joseph, et unis-toi de cœur, de loin, avec moi

Vendredi 19 mars 1915

C'est mon dernier jour de Vitry, je pars demain matin à 9h30. Ecris aux Delanoy pour les remercier. J'ai donné des fleurs à ma tante, et un petit vase de cristal à Marie-Thérèse, pourboire à chaque bonne. Je me suis commandé ici une vareuse en gros drap bleu foncé ancien et l'ai essayée ce matin, on me l'enverra mercredi, j'enverrai un mandat de 80 Frs à mon oncle qui se fera délivrer une facture acquittée qu'il t'enverra. Tailleur Mr Nitche 19 rue de Frignicourt.

Mon unique vareuse n'en a plus pour longtemps. Au moins, avec cela, si je suis mouillé, dans les tranchées, j'aurai une sèche à mettre au repos. Tout mon linge est lavé, et reprisé. Je vais prendre mon dernier bain, et irai porter mes lettres au train. A partir de demain, ne t'inquiète pas, mais tu seras peut-être quelques jours sans nouvelles. Ecris-moi souvent, je suis content de te lire. Mille tendresses à mes trois amours et à mon Père.

Lundi 22 mars 1915

J'ai retrouvé avec grand plaisir ma bonne compagnie réduite à 82 hommes, mais toujours avec le même entrain. Ils m'ont fait une ovation. Ce brave Plouhinec est indemne heureusement et toujours aussi brave. Il a été cité à l'ordre de la division. Je n'ai pas pu aller à Laval pour ce brave Georges, mais j'y ai envoyé un lieutenant en auto, et j'attends le renseignement incessamment. Je voudrais bien aller prier sur sa tombe, mais c'est loin de l'endroit où nous sommes au repos pour quelques jours, au sud de la route de Chalons. J'ai perdu mon sifflet et ma boussole, envoie-moi de suite un sifflet à roulettes, une boussole avec arrêt et anneau solide, avec un solide cordon noir tressé pour les attacher. On nous habille en bleu clair d'ici peu. Je te renverrai alors culotte rouge et vieux effets. On ne nous fournira que la capote, aussi j'ai commandé un képi à Barreau. Tu pourras

Quand remonterons-nous aux tranchées, nul ne le sait. Prie toujours pour moi et les enfants aussi. Ai toujours confiance et espoir.

Mardi 23 mars 1915

Vu Madame Brion et Andrée longuement. Parlé de toi, de Sedan. T'écris dans le train, rejoins régiment au repos, paraît-il

Mardi 23 mars 1915

Je vais doucement, j'ai de mauvaises nuits et si mal aux jambes, mais j'espère que cela va passer. Tout va bien ici et nous reformons vite. Toujours pas de nouvelles de la tombe de Georges, mais j'en espère demain. Nous sommes rigolos en bleu azur, on s'y fera vite. Au revoir chérie, je suis débordé de travail. Je pense bien à vous aujourd'hui et à ma bonne Mère. Dis-le à Père. Tendres baisers, toi et les chéris.

Mercredi 24 mars 1915

J'ai encore eu une assez mauvaise nuit et j'ai de fortes douleurs de rein et du dos, mais je crois que c'est le résultat des massages. Notre nouveau Colonel est un quelconque. Il s'appelle Pichat. Le nouveau division est bien et s'appelle Passart. Il revient du Maroc. Nous regrettons rudement notre brave Rémond. Celui-là était un chef, et on n'en trouvera pas souvent comme lui. J'ai heureusement toujours mon brave Dasy avec moi, on voulait le changer. C'eut été une « crasse », et cet excellent de Lannurien va nous revenir bientôt. Plouhinec va très bien. Je m'arrête car j'ai travaillé toute la journée, et j'ai une migraine horrible.

Jeudi 25 mars 1915 19 heures

Nous rentrons trempés, d'une revue passée par le Généralissime, impossible écrire, le courrier part. Mille baisers.

Samedi 27 mars 1915

J'ai été sur le champ de bataille chercher la tombe de Georges, je n'ai rien trouvé. J'ai poussé jusqu'au dernier village où les obus tombaient, mais je n'ai rien trouvé. Pour moi, il est mort entre les lignes, Il est inadmissible qu'on ne sache pas où il est enterré. J'élimine maintenant toutes les cochonneries que j'ai encore dans le sang. Mille tendresses à toi et à mes bons chéris.

Lundi 29 mars 1915

Je suis navré de te savoir grippée, soigne-toi bien et ne fais pas d'imprudence, car je serais malheureux de te savoir malade et de ne pas être là pour te dorloter. J'ai renvoyé aujourd'hui à St Nazaire ma capote bleu foncé. Ecris au Cdt Druart de te la renvoyer en port dû, à Melun. Je viens de voir le Lt Colonel de Gimel qui commande le 19^{ème} chasseurs à cheval et qui est charmant. Il m'a demandé de tes nouvelles, et j'ai été heureux de parler de toi avec quelqu'un de connaissance. J'ai touché avant-hier un sous-lieutenant du 4^{ème} dragons (anciennement Chambéry et régiment de Mareuil) de Commercy d'Ayrel de Brisis, il a connu les Xavier (*Perronne*) à Chambéry et a fait danser Jeannine. Elle se paraît du titre de « cousine du Colonel de Mareuil » et on était forcé de ce fait, de l'inviter. C'était bien la peine de critiquer quand

nous sortions au Mans. Enfin nous savons comment ils sont. Ce n'était pas ce qu'ils écrivaient.

J'ai reçu une longue carte de Madame Henry Halleux, elle avait des nouvelles de Sedan. Sa belle-mère allait bien, mais le pain K est horrible : une société américaine allait leur fournir incessamment du pain blanc, mais seulement aux civils français. J'étais hier un peu fatigué de ma longue randonnée à Wargemoulin, Laval etc ... pour rechercher ce pauvre Georges, mais j'ai été bien heureux de pouvoir affirmer à Jeanne que j'avais fait moi-même ces recherches, en vain malheureusement. Je lui ai écrit une très longue lettre, j'ai dit à Maman de la lui demander pour nous la communiquer.

Maman me dit que Gaston Bernard est venu avec toi à Paris, qu'il a été charmant, et avait très bonne mine. J'en suis ravi. Ecris-moi longuement quand tu seras guérie ; tes lettres sont ma seule joie ici. Ce matin un avion boche est passé au dessus de nous, et aussitôt les nôtres lui ont fait la chasse : c'était splendide. Malheureusement il fait très très froid. Nous sommes en instance de départ. Pour où ?

Mille caresses à mes trois chéris. Comment va la bosse de Mo. Reçu lettre de Père (*Albert Chagot*), embrasse-le pour moi. Hommages et remerciements aux deux jumelles Wender, Madame Malherbe, Mademoiselle Bory, Duguet et Debreuil.

Mardi 30 mars 1915

Impossible rien dire, ni écrire. Très fatigué des reins et de jambe droite. Pense bien à vous, et vous embrasse bien, tous de tout cœur. Bonsoir mes chéris, votre Papa vous embrasse bien fort sur les deux joues.

Mardi 30 mars 1915 (*au crayon*)

Reçu sifflet, boussole, merci, nous sommes déplacés. Tendresses, bons baisers.

Vendredi 2 avril 1915

J'ai reçu ta carte où tu me dis que tu es griffée ainsi que les deux chéris. Soignez-vous mes amours et guérissez-vous vite. Je vais bien. Je monte aux tranchées vers le N.E. à minuit. Il est 21 heures et ma pensée va vous trouver à Melun : mes chers petits dormant tous les trois, je vois le gros Pap (*Gaston Bernard*) enfoui jusqu'au menton sous ses couvertures, le brave Trott (*Jacques Renaud*), un bras en l'air et rêvant à un grand fouet et l'amour de MO (*Michel*) qui remue ses lèvres en dormant, en songeant à « un petit bonbon maman s.v.p. ».

Mais voilà, je suis ici, au coin d'un bon feu, dans un charmant village, avec beaucoup de braves gens du pays, ou évacués des environs. Dasy est à côté, chez un contremaître-chef, d'usine dont la femme et les quatre filles sont bien, et nous ont gâtés de thé et de douceurs. Nous avons eu des moines dans nos lits, du bois sec dans la cheminée, et puis crac, il faut quitter cela. (C'est Mr Choisie).

Nous reviendrons peut-être au repos par là, mais espérons que non, et que tout allant bien, nous continuerons notre marche. J'ai une de mes trois chemises déchirée, envoie-moi une chemise flanelle bleu ciel encolure 38, solide, col rabattu fixe, on en fait, des camarades en ont. Je suis en bleu foncé au repos, et en bleu azur au combat, etc ... Ton paquet avec la lettre d'Annette m'est arrivé à point hier soir. Merci de l'eau de Cologne. C'est parfait comme idée, tu me gâtes beaucoup. Je t'ai renvoyé par ce brave Mr Collignon (de Belval) ma culotte rouge et mon képi rouge avec, au milieu ma montre acier à réparer. Embrasse bien fort mes petits, en recevant cette lettre, et courage et confiance toujours. Fait aujourd'hui mon chemin de croix, ai prié pour toi, et pour tous. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, et non la mienne.

Samedi 3 avril 1915 *(au crayon)*

Tout va bien, au bivouac, sous l'eau. Mille bonnes tendresses, et surtout joyeuses Pâques sans arrière-pensée. Envoie-moi des pilules d'opium et d'éther, car je suis le « Père la col. ».

Les 5 et 6 avril, les bataillons font preuve d'un élan admirable et franchissent dans un ordre parfait, sous un feu très violent, la distance qui les sépare de la 1^{ère} ligne allemande dont ils s'assurent la possession. La nuit se passe à retourner les tranchées conquises et à les organiser face à Pareid et à Mayzeray. Le lendemain l'attaque est reprise, mais le mauvais temps a empêché le réglage, et la préparation d'artillerie qui devait ouvrir des brèches dans les réseaux de fil de fer ennemis est efficace. Accueillies par des feux terribles, les troupes ne peuvent progresser et s'établissent solidement dans la tranchée prise la veille. Une pluie persistante transforme les tranchées en véritables ruisseaux. La température se refroidit singulièrement, la neige tombe, et toutes ces intempéries mettent le comble aux misères de la troupe.

Lundi 5 avril 1915 Dans une tranchée

Entre Messe et frontière. Nous allons attaquer, prie. Il fait humide et froid, mais tout va bien tout de même. Nous sommes tous très fatigués. Embrasse bien fort mes aimés, et prie pour moi, car ce sera dur, dur. On nous met partout où il faut que cela barde. Vive la France. J'ai encore très mal aux reins et aux jambes. Donne de mes nouvelles à Maman.

Mardi 6 avril 1915

Blessé hier balle mitrailleuse séton, épaule droite, vais bien, suis provisoirement hôpital militaire Verdun, mais serai prochainement évacué vers l'intérieur. Tendresses.

Attaque des Eparges

1^{ère} citation Ordre de l'Armée n° 158

« Le 5 avril, a conduit sa Cie à l'attaque d'une tranchée allemande, avec un courage et un entrain remarquables. A été blessé d'une balle à l'épaule pendant l'attaque. A déjà eu deux blessures depuis le début de la campagne ».



Les Eparges (voir plan)

Jeudi 8 avril 1915

Vais bien. Serai évacué demain vers Dijon, Lyon, et le Midi. Télégraphierai dès arrivée. Tendresses. Vive la France toujours.

Vendredi 9 avril 1915

Je vais toujours pareil, je ne suis certainement pas sans souffrir, mais suis heureux que ce soit pour la France. Je crois être évacué demain. J'espère aller à Dijon. Aussitôt arrivé, je te télégraphierai.

Jeudi 22 avril 1915

Fais très bon voyage, reçu volumineux courrier, te montrerai cela, carte du Colonel Pichat. Je suis proposé pour une citation à l'Armée.

Lundi 26 avril 1915 Auxerre

J'écris très difficilement, ayant eu un nerf froissé à l'épaule. C'est pour cela que je n'ai pas écrit hier. René vient demain de 13h à 19h. Je suis cité à l'ordre du jour de l'Armée (croix de guerre) pour le motif suivant : « A conduit sa Cie à l'attaque, etc ... » Je suis bien heureux pour toi et les chéris. Ecris-le à Maman, et dis-le à la famille, tienne et mienne. A bientôt. Apporte-moi un képi, bonnet de police, canne.



Auxerre 1915

Vendredi 7 mai 1915

Mon bras me fait de plus en plus mal car j'ai de la névrite. Le docteur demande 15 jours encore, et dis que c'est un mal pour un bien. Je n'ai pas encore la photo de la revue. Mais en voici une qui, je crois ... te fera plaisir. Je viens de signer une 2^{ème} délégation, je pense que tu toucheras avant 8 jours. J'ai été hier en auto avec Mr Lalande voir une jolie église des environs : St Bris. Il faisait délicieux, et les environs sont charmants. Embrasse bien mes chéris. Ne m'attends plus pour les cheveux de Trott, il fait trop chaud.

Mardi 11 mai 1915

Pour la bonne, il y a évidemment deux « mais ».

1^{ère} : C'est qu'elle ait été à Reims, repaire d'espions.

2^{ème} : C'est qu'elle corresponde en allemand. (*Les lettres allemandes ne peuvent pas être faites aussi grosses que les nôtres, elles comportent trop de jambages*) A qui ?

En tout cas, attend les renseignements de Madame de Tassigny, etc ...

Que mes petits soient bien soignés, bien élevés. Si elle est bien, et intelligente, elle n'en élèvera que mieux les petits. Agis à ta guise, ne l'ayant pas vue, je ne peux pas te donner d'autre impression.

Y-a-t-il à Melun un établissement de mécanothérapie, à la clinique ? R.s.v.p. d'urgence, car je me fais évacuer sur Melun de suite, ayant besoin d'électricité dans l'épaule et le bras qui me font toujours très mal.

Samedi 15 mai 1915

Je vais mieux, et vais demander ce soir au docteur Laubry, si je peux partir samedi prochain pour Melun. Respects à mon Père. Quand vient-il ?

Lundi 17 mai 1915

Je serai ravi de te voir ici. Je passe devant la commission de convalescence samedi prochain, nous pourrions revenir ensemble. Je vais mieux, mais mes bras me font toujours mal.

Hier Monsieur Soissons m'avait prêté un cheval et une voiture et j'ai fait 40 kms dans la campagne, avec quatre blessés. Il faisait un temps superbe. C'était très bien, mais cela ne vaut pas et j'ai hâte d'être à Melun auprès de vous. Laubry dit que la mécanothérapie est devenue inutile.



Permission juin 1915 avec Jacques Renaud (6 ans) et Michel (3 ans)



Marie Charles Eugène Henri PERRONNE

*« ...Temps froid, froid.
J'ai des douleurs aigües aux reins, aux jambes et à l'épaule droite, mais cela va tout de même »*

2ème Partie

Après un court repos, le régiment est appelé à combattre dans le secteur de Calonne.

Samedi 26 juin 1915

A lundi matin. Dans le cas où je ne serais pas à la gare de Lyon, va directement boulevard des Invalides, où je te retrouverai en revenant de la gare de l'Est, si je n'avais pas eu le temps.

Dimanche 27 juin 1915

Grand Hôtel St Nazaire

Très bon voyage. Monsieur en face de moi, sénateur, charmant, oncle de Lareyre du 30^{ème} dragons, les deux ours se sont tenus cois, et même ont voulu être aimables. Ladale de Trégermain a la scarlatine, alors je suis ici très bien. Je pars dimanche soir, j'ai vu mes vieilles filles. Je les ai embrassées toutes les deux. Préviens Maman (*Pauline Langlois*) de mon passage, je déjeunerai avec vous boulevard des Invalides, lundi sûrement. Reçu bonnes nouvelles de Carlier.



Pauline Langlois † 1919

Mercredi 30 juin 1915

Grand Hôtel du Coq Hardi Verdun 9h du matin

Je suis arrivé ici tellement fatigué de mes reins que je me suis couché ici à 6h et demi après avoir erré de 4h à 6h sans trouver aucune porte ouverte, et j'avais oublié l'adresse de Madame Bardot (*1). Verdun n'a été bombardé qu'une fois à 4 heures, par 300 obus qui ont fait pas mal de dégâts, tout y marche comme avant. Je vais tâcher de rejoindre en auto le parc de mon régiment, et je m'y reposerai encore si je ne vais pas mieux. Embrasse bien fort mes chéris. Respects à mon Père. Je rejoins aux Epar. et non tr. de Cal. Prie bien pour moi, toi et les petits. Amitiés aux Wender.



Mr et Mme Bardot

Mercredi 30 juin 1915

Grand Hôtel du Coq Hardi au soir

Comme mon régiment est remonté aux tranchées des Epar., je ne peux rejoindre avant demain mon bivouac. Aujourd'hui j'ai été l'hôte de Brion à Glorieux, faubourg de Verdun, et demain, il me fait conduire en voiture au ravitaillement de mon régiment. Je vais un peu mieux ce soir quoiqu'encore très fatigué, mais j'ai confiance dans le Bon Dieu et dans vos prières. J'ai été longuement à la cathédrale de Verdun, et j'ai vu cette brave Antoinette, la vieille bonne des Bardot, qui a été heureuse de me voir. Aie toujours pleinement confiance, et prie bien, toi et les petits.

(*1) *Grand-tante de Brigitte Bardot*

Vendredi 2 juillet 1915

J'ai rejoint non sans difficultés le 147^{ème} voitures, mais j'y suis arrivé tellement fourbu que j'ai demandé au Colonel, en le prévenant de mon arrivée, la permission de me reposer encore un ou deux jours. Mes reins me font toujours très mal, mais j'espère que cela sera vite passé. Ce matin je déjeune avec d'Ainval, ici sous bois. Son ravitaillement est contigu au nôtre, et j'ai eu la grande joie de le revoir, nous nous sommes embrassés. Je pense que le 147^{ème} va être relevé demain ou après-demain, et j'y retrouverai Dasy, seul vestige de l'ancien 1^{er} bataillon. Ma jument va très bien. Chevallier aussi, quoiqu'il ait un léger rhumatisme à l'épaule. Ce brave d'Ainval est assez fatigué, n'ayant pas été au repos depuis le 10 août, et trimballé d'année en année. Il a bonne mine tout de même, et t'écrit un mot en ce moment à côté de moi. J'écris un mot à sa femme. Depuis 2 jours, secteur assez calme, mais il faut s'attendre toujours à l'imprévu, mais confiance en Dieu jusqu'au bout, et c'est là seulement qu'il faut espérer la victoire, car nous sommes là, deux murs en face l'un de l'autre. Je pense bien à vous tous. Respects à mon Père. Surtout que les bons fils prient pour leur Papa tous les jours, et emmène-les très souvent à l'église.

Samedi 3 juillet 1915

J'ai passé hier une assez bonne journée. J'ai monté Sultane $\frac{3}{4}$ d'heure au pas, et ne me suis pas trouvé fatigué. Cette nuit, j'ai dormi jusqu'à 3h du matin, mais de 3 à 7h j'ai encore souffert des reins fortement. J'avais dîné hier avec ce brave d'Ainval, avant qu'il ne retourne à sa batterie. Ce matin, Debrion est venu me voir dans ma tente à 7h et nous avons blagué une heure ensemble. Hier j'ai vu quelques-uns de mes poilus, ravis de me voir, une tranchée de ma Cie avait sauté jeudi, dans la journée et il y avait encore 4 morts, et une vingtaine de blessés, mais cela a l'air de vouloir rester un peu au calme. Je t'envoie ci-joint des reçus à garder et des photos.

19h . J'ai été au pas à 3 kms avec Chevallier voir son frère du 26^{ème} chasseurs à pied, à Sommedieu, où j'avais cantonné. J'ai revu la famille Choisie qui nous avait si bien reçus. Je vais toujours tout doucement.

Dimanche 4 juillet 1915

Feldpostkarte de Ernest Bouzy du 147^{ème} prisonnier de guerre à Göttingen Allemagne Baraque 62A.

Mon Cher Capitaine,

J'ai reçu votre carte cette semaine et ce n'est pas sans tristesse que j'ai appris votre 3^{ème} blessure. J'espère et souhaite que ça n'aura pas de suite grave et votre rétablissement le plus tôt possible. Je vous remercie d'avance de ce que vous allez faire pour moi et je vous en suis très reconnaissant. C'est malheureux de ne pas pouvoir en faire d'avantage. Il y a Wuilleme le mitrailleur qui est prisonnier avec moi qui me charge de vous faire bien des compliments ainsi que Lacanché et je souhaite le bonjour aux copains. Mon cher Capitaine recevez mes civilités empressées et je vous serre très cordialement la main.

Toujours votre dévoué serviteur

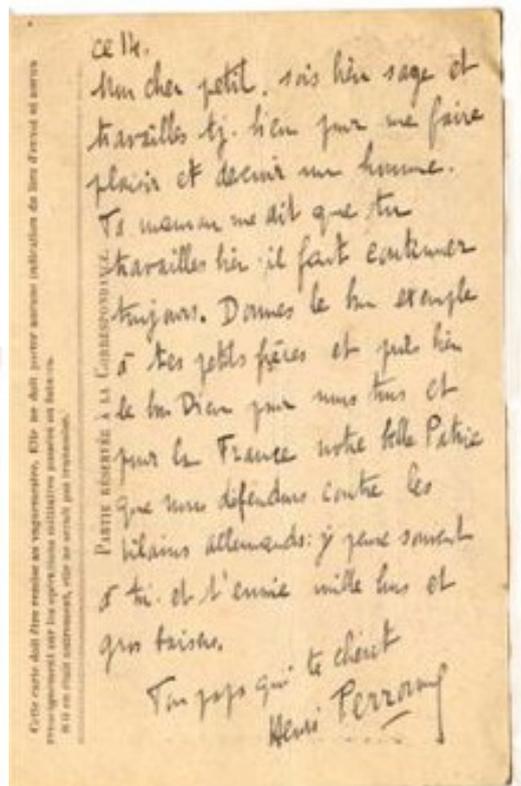
Ernest Bouzy

Dimanche 4 juillet 1915 matin

Je suis toujours au bivouac avec mes voitures. Le Colonel m'a dit de l'attendre là. Je viens d'entendre la messe sous bois, dite par l'aumônier de la 3^{ème} division, un poilu épatant. J'espère une photo où je suis : c'est un nommé Jules Ferret infirmier de la C.H.R. (Compagnie Hors Rang) du 128^{ème} régiment d'infanterie secteur 118 qui l'a prise et m'en a promis une ou deux. Cette messe en musique, sous bois, avec le grondant au loin était merveilleuse, et l'on y a éprouvé des sensations aiguës, impossible à décrire : l'on vit ici des minutes impressionnantes qu'ignorent les gens de l'arrière.

Comme santé, c'est toujours pareil, et je tire toujours la patte à cause de mes reins. Je vais déjeuner avec les sous-officiers du train, qui m'ont invité gentiment, mais depuis hier matin, j'ai juste pris du bouillon, des œufs et du café. Je digère à peine cela. Prie bien pour que cela se passe vite. Il fait toujours chaud et beau. Il est question que le régiment se repose quelques jours dans un faubourg de Verdun, mais c'est un « on-dit », et la relève n'est pas encore ordonnée. Je n'ai pas encore reçu de nouvelles de toi, si tu m'as écrit jeudi, j'en espère aujourd'hui. Embrasse bien fort mes chéris, parle-leur de moi, tous les jours, et surtout chaque fois que vous le pouvez, entrez à l'église pour prier pour la France et pour nous. Comment va Simone Wender ? As-tu écrit aux Morandière pour la mort de leur mère ? Je vais leur écrire aujourd'hui. Envoie ma photo d'Auxerre à Madame d'Ainval, et une aussi à Chevallier (moi tout seul). As-tu dit aux Duguet mes regrets de n'avoir pu leur dire au revoir. Amitiés aux Wender, Lelièvre, Cravoisier, aux bridgeurs, et Bastien. Bonjour à Marie et à Augustine. Préviens-moi de ta nouvelle adresse si tu vas à la mer.

Ps : Reçu ta carte de mercredi. T'écris à Dieppe. La chaleur est dure, l'eau est rare, et les marches empoisonnantes. Reçu le mot de Jeanne D. remercie-la. Donne-moi des nouvelles détaillées de ton voyage et de ton installation à Dieppe. Je voudrais tant que tu puisses y rester le plus longtemps possible.



Lundi 5 juillet 1915

Je viens de recevoir ta carte lettre de jeudi. Mes bons petits ont dû avoir bien peur des trois orages. Couvre-les bien, en allant à Dieppe, pour qu'ils n'attrapent pas froid, et ne s'enrhument pas. Fais surtout attention à Trott, avec son faux croup, et à Mo qui n'est pas habitué à la mer. Je voudrais tant que ce séjour à Dieppe soit un repos vrai pour toi, et une distraction agréable, sans ennuis. Le puits de Melun, est-il vidé complètement ? Et mon Père, a-t-il tout retrouvé ?

Je vais un peu mieux aujourd'hui, ma crise de reins a l'air d'être calmée, mais je suis sans forces, car je n'ai presque rien mangé depuis trois jours. Il a fait très froid cette nuit et ce matin, mais le soleil vient de reparaitre, et il fait beau comme avant. Mon régiment doit être relevé cette nuit, et je serai demain matin, mardi, avec lui.

J'ai reçu une carte du Grand Hôtel de St-Nazaire, qui avait reçu mes 20 sous en timbres envoyés de Paris ! Comme tu pars à Dieppe, j'écris au bottier de Vincennes de m'envoyer directement mes bottes ici, je te préviendrai dès que je les aurai reçues. Toujours sans nouvelles de ma vareuse bleu ciel de Nitche de Vitry. Quand ma photo aura paru dans l'Illustration, envoie-moi un numéro complet, cette semaine là. Quant à mes photos qui doivent venir de St-Nazaire, ou dis à ton Père de les envoyer à Dieppe, ou écris à Mr Bertin photographe de te les envoyer.

Prie bien le Bon Dieu de me donner la force et la résistance nécessaire dont j'ai grand besoin. Un mot de Gaston Bernard ou de Jacques Renaud me ferait grand plaisir. Mes respectueux souvenirs aux parents Duquesnay, redis-leur toute ma sympathie, et vives tendresses à tous.

Mardi 6 juillet 1915

J'ai retrouvé mon régiment ce matin. Hélas, de ma pauvre Compagnie, il ne reste plus que 25 hommes que je connais, et j'ai l'air d'un étranger pour tous les autres. C'est un Capitaine plus jeune que moi, qui commande le 2^{ème} bataillon, et je n'ai pas encore vu le Colonel. Je ne sais pas ce que l'on va faire de moi. J'attends des nouvelles de ton voyage. J'ai revu Schmitt et Brisis. Plouhinec n'a pas encore rejoint. Mes vieux soldats m'ont fait une fête, et cela m'a fait bien plaisir, mais quelle solitude dans ce régiment autrefois si uni. A toi de tout cœur. Bons baisers aux enfants. .

Jeudi 8 juillet 1915 8h 30

Je n'ai pu t'écrire hier, car j'ai eu un brancardier de ma Compagnie qui s'est noyé en se baignant, et il a fallu m'occuper de lui, et de toutes les formalités d'enterrement, de service religieux, etc ... Nous allons l'enterrer tout à l'heure à 9h30. C'était un brave garçon, un des vieux de ma Cie.

Je vais heureusement mieux, mais un rien me fatigue, et mon foie et mes reins sont toujours en révolution. Voilà trois jours sans lettre de toi. Je t'en prie, une lettre tous les trois jours, et une carte les autres. Cela est si pénible de ne pas être servi à la distribution postale. Je viens de voir Louis Courtemanche, qui doit venir déjeuner avec moi demain si nous sommes toujours là. Bernardeau (le mari Berteaux) vient d'être tué. J'ai écrit à Roger Martin-Sané, mais n'en ai aucune nouvelle. Je commence à être inquiet. Je souhaite qu'il soit indemne. .

Vendredi 9 juillet 1915

Je vais mieux. Toujours au repos avant de monter au bois. J'ai eu à déjeuner ce matin, les Capitaines Corbé, de Courson (du camp d'Aurons) et les Lieutenants Courtemanche et Outardel du 324^{ème}. Ce dernier t'enverra des photos. Mille bonnes tendresses à toi et aux trois chéris. Péquin commande la 2^{ème}, nous sommes toujours ensemble, il va mieux j'en suis ravi. .

Samedi 10 juillet 1915

J'attends une lettre de toi avec impatience, je monte aux bois en 2^{ème} ligne demain soir. Je vais mieux, mais pas encore bien. Toujours mes reins. Embrasse bien mes trois chéris. .

Dimanche 11 juillet 1915

Je reçois aujourd'hui tes deux lettres de Dieppe, et je t'avoue que cela me fait un certain plaisir, car en dehors des trois petits mots depuis mon départ, j'étais peu favorisé aux distributions, aujourd'hui je suis content. Je monte aux bois le 14 juillet pour 7 jours, puis ensuite en 1^{ère} ligne du 20 au 21, ou 30.

Je t'ai envoyé une carte qui te permettra de voir clairement où je suis, et de te rendre compte de l'endroit où je vis. Montre-la à la famille qui ne doit pas bien se rendre compte de l'endroit où nous nous battons. Ci-joint deux photos de moi, dont l'une est très bien. Elle doit pouvoir être agrandie. Je suis bien content que tu sois installée à Dieppe rue de la Halle aux blés, et je suis bien heureux de vous savoir au bon air et bien. Je pense que tu auras eu tes malles tout de même. J'ai communié ce matin à Belleville. Surtout si l'église n'est pas trop loin de la mer, mènes y tous les jours les enfants. Transmets, surtout à cette pauvre Jeanne toutes mes plus affectueuses tendresses, et embrasse-la, elle et ses enfants, de ma part.

Moi, je ne perds pas encore l'espoir que Georges soit prisonnier. On voit tous les jours des gens revenir de plus loin. Aujourd'hui on nous a lu une instruction du Général Joffre sur l'installation des tranchées, qui est la reproduction détaillée et améliorée de mes notes de Mesnil-les-Hurlus, et de Pareid.

Enfin ce n'est pas trop tôt. On commence à croire un peu les Commandants de Cie, et à nous écouter. On nous recommande de faire des abris, et de multiplier les tranchées. On oublie pourtant une chose, c'est que, quand nous travaillons, c'est sous les balles ou les obus. Mais enfin, il y a progrès, et cela fait plaisir. Nous aurons peut-être maintenant, au bout d'un an de guerre, des pertes réduites au minimum. Nous allons continuer la vie des Castors. D'ailleurs, dans notre secteur, la proximité de Metz rend nos attaques bien aléatoires, et on a l'air de vouloir nous immobiliser sur une formidable position de défense, autrement dit, comme je l'écrivais après Mesnil, il faut visiter la maison avant de l'installer, et ensuite l'aménager de la manière la plus confortable. J'augure très bien de notre mission personnelle, quoique les boches nous marmitent avec une profusion extra généreuse dans ce secteur.

Mardi 13 juillet 1915

C'est décidé, je monte aux bois demain matin à 4 heures, et à moins d'une attaque boche pour le 14 juillet, attaque contre laquelle nous sommes parés, je ne monterai en 1^{ère} ligne que le 20 ou le 21 pour en redescendre le 29 ou le 30, et probablement revenir ici une semaine. Mais tout cela n'est qu'une prévision, et les circonstances peuvent changer. Cette nuit, et ce matin, très violente canonnade au N.O. de Verdun vers Clermont en Argonne. C'était presque aussi fort qu'au Mesnil. Dans notre secteur, le calme a l'air de succéder à la tempête, mais cela ne durera pas, car nous venons de prendre aux boches des points importants ; et ils vont nous marmiter comme vengeance. Je suis toujours pleinement confiant dans la volonté du Bon Dieu pour moi, pour toi, et nos chers petits : qu'elle s'accomplisse comme Il le voudra. Je lui demande seulement la force morale et l'endurance nécessaires pour aller jusqu'au bout.

16h – Je reçois à l'instant même ta lettre écrite à Melun dans la nuit.

Je t'en prie, accepte tout en chrétienne soumise à la volonté de Dieu. Franchement, est-ce une épreuve si dure pour toi (*)..... Qui sait si cet enfant ne sera pas notre joie et notre consolation après la guerre, et si le Bon Dieu, me prenait, ce que je ne veux pas croire, comment pourrais-tu regretter ce souvenir. Je t'en supplie, accepte tout, en priant le Bon Dieu, et songe que tes ennuis et tes souffrances seront peu à côté de celles endurées par nos malheureux blessés sur le champ de bataille.

Après la guerre, je serai heureux d'avoir une petite fille, et j'ai idée qu'elle sera bien, car j'étais meilleur qu'avant. Regarde notre petit MO, comme il est mignon, comme il t'aime bien.et puis le désir de toute femme française, est d'avoir des enfants, et surtout maintenant.

Cela fera une bouche de plus à nourrir, mais deux lèvres de plus pour t'embrasser. Allons, mets ta tête contre la mienne, ne pleure pas, sois courageuse On l'appellera Simone ou Henri si c'est encore un polisson Mille bonnes tendresses à mes trois chéris. D'après un mot de Maman, j'ai espoir pour Georges (*Duquesnay*).

Mercredi 14 juillet 1915 Dans les bois

Je vais bien. Reçu ta lettre et celles de Gaston Bernard et Jacques Renaud. Cela m'a fait plaisir. Ne fais pas d'imprudence à la mer, et ne va pas te noyer avec Gaston Bernard. Mille tendresses. Je t'écrirai longuement ce soir, mais ici, il n'y a qu'une levée par jour. Baisers aux trois chéris. Tendresses à la famille.

Mercredi 14 juillet 1915 18 heures

Donne-moi des nouvelles détaillées sur ta santé. Comment vas-tu ? J'ai encore eu un peu mal aux reins ce matin, car il a fait très froid, mais ce soir cela va bien. Le Colonel va me prendre comme adjoint, après le 1^{er} séjour aux tranchées, il me l'a dit tantôt. J'aurai plus de travail mental, serai aussi exposé, mais aurai moins de tension nerveuse.

Pour mes bottes de Vincennes, je les ferai venir quand j'en aurai besoin. Celles du Mans sont celles de Papa, que j'avais données à ressemeler avant notre déménagement du Mans. Quand Maurice (*Courtemanche*) était passé à Melun, je lui avais dit de me rappeler au souvenir de Cousin (du 31^{ème}) car je ne voulais pas que mes bottes deviennent la joie d'un embusqué du Mans. .

(*) *Certainement relatif à l'attente de son quatrième enfant*

Jeudi 15 juillet 1915 5heures

J'ai reçu un mot de Madame de Ham, partie préparer avec son mari la classe 1935, près d'Abbeville, mais je n'ai pas eu sa nouvelle adresse pour lui répondre. J'ai eu aussi une longue lettre charmante d'Annick M.S. On lui doit le prix en argent d'Alphonsine, et on aurait dû lui renvoyer le harnachement au complet. C'est réglementaire. Le 2^{ème} bataillon de chasseurs devrait faire de suite un procès-verbal de perte. Grosville n'a pas eu la manière. Voilà tout. Il pleut à torrents, et nous sommes à peu près à l'abri dans des gourbis de taupes. Tendresses à mes chéris. .

Vendredi 16 juillet 1915

Je vais bien, et ma Cie marche à souhait, je vais être adjoint au Colonel. C'est chose sûre maintenant, mais après le 1^{er} séjour aux tranchées. Je viens d'avoir la visite de Charrier qui est au 128^{ème} et qui est au repos dans les bois à 2 kms d'ici. Il avait bonne mine et a été fort aimable. Je n'ai rien eu de toi, ni hier, ni aujourd'hui. Mets donc dans ta prochaine lettre l'heure à laquelle a lieu la levée, je te dirai si je la reçois régulièrement et tu n'auras qu'à mettre tous les jours ton mot à la même heure pour que j'ai une lettre tous les jours. Sans cela j'en reçois deux ou trois ensemble.

D'Ainval a dû repartir en Argonne. Debuin est toujours là. Je l'ai vu ce matin en un observatoire épatant, d'où on domine toute la plaine à 30 kms. J'ai vu défiler un convoi boche, et j'ai même compté les voitures. Tendresses à mes chéris, que je remercie beaucoup de leur lettre de fête. Reçu les abricots en compote, traversés par la pluie, j'ai juste pu en manger la moitié d'un. Il eut fallu les mettre dans une boîte de fer blanc, ou en bois, avec de la fenasse (*1).

Merci tout de même, chérie. C'était quelque chose venant de toi, et c'était tout pour moi. Jeanne a-t-elle des nouvelles, concernant Georges (*Duquesnay*), je suis anxieux de savoir le résultat. Tendresse à ma famille. .

Samedi 17 juillet 1915 11 heures

Je suis toujours dans les bois, nous avons eu un bombardement terrible au ravin de Louvaux S.O. des E. Regarde sur la carte que je t'ai donnée. Je vais mieux, mais ne suis pas encore réhabitué à cette tension nerveuse qui est si pénible, cela viendra. Ce matin, j'ai été voir mon ami Sisteron, E.M. de la Division, celui qui a refusé la Croix de la Légion d'Honneur.

Le Général Passard, le Divi. m'a invité à déjeuner (Garden-party marmitable, mais charmante, à 800 m de la Fontaine R. où nous sommes en réserve). Je vais y aller sitôt ma lettre terminée. Ci-joint deux photos de moi. Merci mille fois à mes chéris de leur lettre.

(*1) débris végétaux

Dimanche 18 juillet 1915 16 heures

Je suis nommé adjoint au Colonel à la date de demain. .



Henri Perronne

Dimanche 18 juillet 1915

Je t'envoie mes meilleurs vœux de fête. J'ai reçu ce matin Brion et 134 prisonniers boches qui ont défilé au pas de parade devant nous. Hier, vu Corbé, de Courson, prochainement Boëlle au 1^{er} repos et enfin j'ose espérer pouvoir rejoindre Roger Martin-Sané. Inutile de te dire combien vives sont mes tendresses pour toi en ce 22 juillet. Je me rappelle ma joie, autrefois en te faisant quelque surprise.

J'attends avec impatience des détails sur les nouvelles indirectes que l'on a de Georges. Je monte aux tranchées probablement dans la nuit du 20 au 21 pour 8 jours. Bons baisers aux trois chéris. Prie bien toujours le Bon Dieu, et accepte toujours sa sainte volonté. C'est le meilleur moyen d'être heureux.

Lundi 19 juillet 1915

Je vais cette nuit en reconnaissance, pour monter aux tranchées demain soir pour sept jours probablement. Je suis ravi que tu sois si lasse. Voyons Linette, reprends le dessus, songe que ton état peut influencer le caractère de ce petit à venir. Résigne-toi à la volonté de Dieu, et tu verras que tout s'arrangera au mieux. Accepte tes souffrances en songeant à celles des malheureux qui souffrent ici, et offre tout cela au Bon Dieu pour l'avenir de nos chéris et le nôtre, et notre réunion après la guerre. Prie bien pour ton Ri, et attends une lettre seulement dans 8 jours, car je ne pourrai t'envoyer qu'une carte par jour dans les tranchées, dans mon nouveau métier, le temps est en majeure partie employé au téléphone, et en papiers. Ci-jointes deux photos pareilles à une déjà envoyée pour Mademoiselle de Devise. Mon Colonel est très gentil, il est Colonel depuis le 5 mai, j'espère qu'il ne passera pas trop tôt, commandant de brigade. Tendresses à la famille. Monsieur Dehaut est mort et a été enterré le 17 à Montmartre.

Mardi 20 juillet 1915 (au crayon)

Suis au ravin pour sept jours, et

Mercredi 21 juillet 1915 20 h 30

Je suis aux tranchées, pas loin des boches. Ces messieurs ont été tellement étrillés ces jours derniers, qu'ils sont un peu plus calmes. Leurs obus sont tombés à 50 m de notre abri aujourd'hui, mais ils en sont pour leurs frais. Je reçois ta bonne lettre. Je prie souvent, et me sens meilleur. Bonsoir. J'ai un service dur, mais un chef excellent. Baisers à nos chéris.

Jeudi 22 juillet 1915

Je pense bien à toi, ce soir, jour de fête, je t'envoie encore tous mes bons vœux et mille bonnes tendresses. Je vais me reposer un peu, car cette nuit à 2 h, nous partons avec le Colonel faire une reconnaissance.

Vendredi 23 juillet 1915

Je vais bien, quoique très fatigué, et soumis à un violent bombardement toute la journée. Ma reconnaissance s'est bien passée (en 1^{ère} ligne) mais c'est formidable comme bombardement. A part cela, moral bon, temps passable et les boches sautent. Tout est pour le mieux. Tendresses à la famille.

Samedi 24 juillet 1915 21 h 45

Je vais bien, et malgré le bombardement et le gros travail, je suis tout à fait rééduqué au bruit des balles. Les deux premiers jours, les marmites m'impressionnaient encore, surtout les bombes, maintenant je me balade au milieu comme avant. Le 147^{ème} n'a rien perdu de sa valeur, et ces jours-ci nous nous sommes tirés d'un mauvais pas, de première main, et aujourd'hui les boches ont peur. Ils marmitent, mais n'attaquent pas. Nous sommes toujours en 1^{ère} ligne, pour quelque temps encore, et il n'est pas question de repos, et pourtant les minutes sont doubles, mais tout va bien. Vive la France.
Pas le temps d'écrire à Maman, ni à personne. Tendresses à la famille.

Mercredi 28 juillet 1915

Descendu des tranchées cette nuit. Je suis au repos au bois, dans un site charmant, et j'en ai un grand besoin. Ma jambe gauche ne voulait plus rien savoir. Je vais néanmoins beaucoup mieux et suis tout à fait au courant de mon nouveau service. J'espère que votre voyage de retour s'est bien effectué. Respect à mon Père (*Albert Chagot*).

Jeudi 29 juillet 1915

Je peux enfin t'écrire une lettre. Ces jours-ci, cela m'était tout à fait impossible. Je n'arrêtais pas, entre les galopades aux tranchées, les papiers et le téléphone. Comment es-tu, ton voyage ne t'a pas trop fatiguée ? Moi je vais de mieux en mieux, il fait beau, mais froid. Mialaret part en permission, et va prendre ma lettre, tu l'auras plus tôt

Vendredi 30 juillet 1915

Carte envoyée de l'Hôpital militaire de Neuchatel (Vosges) de G Plouhenec Lieutenant 147ème

Mon cher Capitaine,

Je viens d'apprendre par le sergent major Lesaint que vous avez rejoint le régiment.

Ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est de vous savoir adjoint au colonel. Je vous adresse, mon Capitaine, toutes mes sincères félicitations. Je suis très ennuyée d'être obligé de séjourner si longtemps dans ce maudite hôpital pour un simple bobo. Chaque fois que je pensais rejoindre le front il m'arrivait d'autres furoncles. Je n'étais pas bien fier avec les fesses remplis de clous. La marche de l'oie n'est pas appréciée à Neufchâteau.

En ce moment je suis bien et j'ose écrire que bientôt j'aurai le plaisir de vous embrasser

Votre lieutenant dévoué

G. Plouhenec

Mes amitiés au commandant Dazy

Vendredi 30 juillet 1915 aux bois

Reçu ta carte. Pour les photos, c'est bien cela comme prix. Les trouves-tu à ton goût, tu ne m'en dis rien. Toujours au fond des bois avec un très beau temps heureusement. Vu hier Corbé et Courson, et j'attends Léon Boëlle incessamment avant de remonter aux tranchées. Ci-joint une lettre de Madame Pigache pour toi, et quelques photos.

Dimanche 1^{er} août 1915

Reçu ta carte postale de Dieppe du 27 et celle de Rouen du 28. Je suis enchanté que tu aies pu voir Madame de Ham et que tu te soies bien amusée, je suis si content quand je te sens heureuse et confiante, et que tout va bien comme tu veux..... « A Dieu vat » comme la devise. Ci-joint 150 Frs pour toi. Envoie cigarettes Pall Mall, alcool de menthe, et bottes jaunes, et mets sur tes lettres jours et dates. Cela ne me dit plus rien, quand j'en reçois plusieurs à la fois. Je t'ai fait faire une jolie bague de poilu avec une fusée boche, et un bouton pris sur un prisonnier. Je te l'enverrai à la prochaine occasion, avec ma correspondance à conserver. Je vais de mieux en mieux, mais ma jambe gauche, et mon bras droit me font toujours, et souvent mal. Chevallier va bien, Sultane aussi. Elle a boité deux jours car on l'avait serrée en la ferrant. Elle va bien maintenant. Péquin est toujours là, mais va partir à l'aviation avant peu. Je resterai sans un véritable ami. Dasy est toujours le même, mais en dehors du militaire, nous ne pensons pas pareil. Heureusement Legris, chef de musique, vient d'être évacué pour deux ou trois mois, bon débarras. Mialaret est en permission, le porte-drapeau, et le téléphoniste aussi, aux environs, j'ai déjeuné seul avec le Colonel, toujours charmant homme. Sa femme habite Le Blanc. Ce matin, j'ai communié à la messe militaire en plein air. C'était épatant. Prie toujours bien Linette chérie, et tu verras les grâces du Bon Dieu sur notre foyer. Ecris à Madame Martin-Sané pour le 11 août. Roger est dans les chasseurs aussi.

Lundi 2 août 1915

Lettre de Louis Gambin sergent major 128^{ème}

Mon Capitaine,

Suivant votre désir je me suis rendu avant-hier auprès des dames habitant le moulin pour leur souhaiter le bonjour de votre part. La mère des 5 jeunes filles était très contente d'avoir de vos bonnes nouvelles et vous dit bien des choses. Elle va beaucoup mieux. Nous quittons demain nos emplacements de repos pour aller faire un séjour aux tranchées. Pour le changement de corps il n'y a rien à faire à moins que la demande soit effectuée par le chef de corps. Donc il n'y compte pas, je le regrette. Il me reste à vous remercier de vos bons services. Croyez mon Capitaine à mon entier dévouement. Votre dévoué

Louis Gambin

Lundi 2 août 1915

Je vais bien, je remonte demain soir. Pense bien à vous.

Jeudi 5 août 1915

Je suis aux tranchées depuis avant-hier soir. Je n'ai pas pu t'écrire hier, à cause d'un gros travail, et d'une relève pénible par la pluie. Aujourd'hui très beau temps. Envoie-moi dans la ouate, deux piles électriques des T.Q., les miennes sont usées. Plouhinec va revenir. Spacensky est rentré. Comment vas-tu ? Je t'écrirai une lettre ce soir, si les boches sont calmes.

Respect à mon Père (*Albert Chagot*). Bonjour à Marie, à Augustine.

Jeudi 5 août 1915 15 heures

Reçu ta bonne lettre avec l'échelle des gosses. Je suis ravi. Chevallier ne part pas encore cette fois.

Vendredi 6 août 1915

Impossible de t'écrire la lettre annoncée. Passé une partie de ma nuit au téléphone, vague attaque boche. Reçu anti-poux de Guyard, paye-le. Impossible de te consacrer plus longtemps.

Samedi 7 août 1915 Aux tranchées, aux bois.

C'est seulement aujourd'hui que je peux t'écrire, et encore au son du canon et des bombes. Je vais bien. J'espère que Marie va rentrer bientôt, car elle paraît bien disposée pour toi, et je pense tes ennuis diminués. Dis-moi les petits comme les grands, je te consoleraï, et aie toujours confiance en Dieu. Fais dire le 12 au matin, une messe pour Georges. J'écris à Guigui d'en faire autant, et je m'unirai à vous, d'ici. Pour mes photos distribue-les comme tu veux. Tu ne m'as pas donné ton avis, sur ma tête. Quel est l'agrandissement que tu dois aller chercher à Paris, celui de Georges, je pense ?

J'ai reçu d'excellent miel de Madame Debreuil, et l'ai remerciée aussitôt. J'en ai encore un peu, le pot est très commode, et ferme hermétiquement. J'ai reçu aussi de Magdeleine d'excellents fruits glacés. Fais mes amitiés à Yolande.

Reçu une longue lettre de Coyau qui me félicite de ma Croix de guerre, elle me demande de tes nouvelles. Sa lettre est du 31, lui as-tu écrit ?

Et ma photo-citation dans l'Illustration ?

Je suis bien heureux que tu aies pu aller passer quelques bons moments à la mer. J'ai bien pensé à toi, et regrette tes malaises. Ne pense pas trop à cela, et dis-toi, que si une petite fille nous arrive, elle ne sera pas mal Je pensais qu'on pourrait l'appeler Nicole, et demander à Nicole de Devise d'être sa marraine. Comme cela je serais le parrain de la marraine de ma fille ! Puisque je les ai adoptées toutes trois comme filleules. C'est un joli nom, et peu porté, moins que Simone, en tout cas. Je ne songeais pas du tout à Pitchoun hier. Préviens-moi quand tu auras reçu lettres et vague de poilu.

Bons baisers à mes chéris, qu'ils m'écrivent. Vive la France.

Amitiés aux Bastien, Wender, Debreuil, Cravoisier, etc ...

Mercredi 11 août 1915

Je t'envoie cette lettre par voie détournée. Mon secrétaire partant en permission. A ce propos, il s'appelle Rainaud, et habite 3 rue Bannier 14^{ème}, près du parc Montsouris (ses parents sont réfugiés des Ardennes). J'aimerais bien que tu le vois, avec les trois enfants. Il me donnerait de tes nouvelles, cela me ferait grand plaisir. Son père vient souvent à Melun, tu pourrais lui écrire de venir déjeuner, si tu ne peux le voir à Paris. Et Gustave ferait porter les bottes jaunes chez lui, rue Bannier. Ecris-lui Chevallier partirait l'autre quinzaine.

Jeudi 12 août 1915

Je suis au demi-repos dans le bois, toujours un peu fatigué de surmenage moral à la dernière période de tranchées. Nous avons été marmités à notre poste de commandement vers 19 h, par une trentaine d'obus. De nombreux éclats sont tombés tout autour de moi, pendant que je surveillais la construction d'un gourbi souterrain. Nous nous sommes terrés, et avons bien ri de la maladresse des boches, qui n'ont pas réussi seulement à nous blesser un seul homme. J'ai reçu les bonnes cigarettes, et les fruits, il y en avait seulement la moitié d'excellents J'ai hâte de tes nouvelles directes, par mon secrétaire Rainaud, qui a dû hier emporter une lettre pour toi. J'ai eu une lettre très gentille de Madame Badinant, de Madame Monnier et de Madame Laval. Je vais assez bien, mais mon épaule droite, et ma jambe gauche sont toujours forts patraques, seulement c'est un avantage, elles me servent de baromètre

Samedi 14 Août 1915
Lettre du Lieutenant Lebeau

Mon cher Capitaine,
Ne croyez pas que je vous oublie ; les bruits et les mouvements de Paris ne me ... nullement. Je me repose très bien. Je vais prendre de nouvelles forces afin d'aller vous rejoindre frais et dispos, en état de vous seconder de mon mieux. J'avais besoin de cette détente, je m'en rends seulement compte étant au repos. Vous verrez que je serai moins excité à mon retour, moins grincheux et surtout moins prompt aux réponses et aux discussions, ce dont je me repends. Je pense souvent au Colonel, à vous, mon Capitaine, et à tous les camarades. J'ai raté le Dr Miolant de 10 min à la gare de l'Est. Veuillez accepter mes hommages respectueux, mon Capitaine, transmettez au colonel et au Dr ainsi qu'une à Gaby et à Simon. Votre tout dévoué

Lebeau

Samedi 14 août 1915

Je n'ai guère le temps d'écrire longuement

Lundi 16 août 1915 (au crayon)

Envoie-moi de suite par la poste deux jeux de bridge de couleur différentes, merci.

Lundi 16 août 1915

Je remonte aux tranchées pour 8 jours. Là seulement je pourrai, s'il plaît aux boches, t'écrire une lettre, ici au ½ repos, j'ai eu trop à faire.

Mercredi 18 août 1915

Je suis monté cette nuit aux tranchées. Reçu hier cigarettes, lampe électrique, bonbons, confitures. Merci beaucoup. Je t'envoie une bombe allemande vide, un « Minenwerfer » non éclaté. Cela te fera un porte-parapluie épatant.

Jeudi 19 août 1915 (au crayon)

Je vais pas mal. Je vous embrasse tous de tout mon cœur. Espère pouvoir écrire lettre cette nuit. Tendresses.

Vendredi 20 août 1915

Après deux journées de travail ininterrompu, jour et nuit, des visites de généraux (nouveaux artilleurs embêtants comme la pluie), je peux enfin te consacrer quelques minutes. Comment vas-tu ? Souffres-tu toujours autant ? Crois bien que je suis désolé que tu souffres, mais je serais si heureux d'avoir une petite fille, et je voudrais tant qu'elle soit jolie. Qu'elle reflète dans ses traits notre amour. Pense à tout cela, accepte la volonté du Bon Dieu.

Ici, j'ai une tâche dure et compliquée, je m'en rapporte à lui et tout va bien. Je suis mieux installé, et plus tranquille que dans les tranchées, mais je vais souvent en 1^{ère} ligne, en reconnaissance, et nous sommes souvent marmités. Mais je dors au moins trois bonnes heures par nuit, et je peux faire ma toilette, et me raser tous les deux jours (ou trois). Mon service marche maintenant et je commence à être au courant.

Tes bonbons sont excellents, les cigarettes aussi. Merci de me gâter comme cela. J'aimerais mieux être près de toi, mais à défaut de cette joie-là, ces petites douceurs ont leur charme.

Nous revenons toujours aux mêmes endroits, aussi (tu connais ton Ri) les installations deviennent pratiques, petit à petit. Nous avons eu des journées de pluie et des orages effrayants, et nous étions dans la boue jusqu'aux genoux. Depuis quelques jours, nous avons eu un peu de soleil, mais il fait froid, et nous avons tous nos manteaux. Je vais bien et ne me plains pas.

Reçu une longue lettre de Guigui, très bas moralement, car Romain ne va pas bien, et elle se tourmente beaucoup. Je lui envoie une bague. J'envoie aujourd'hui par un officier en permission, un beau « Minenwerfer » bombe boche, non éclatée et vidée, chez Gustave (*Bath*), pour toi, cela te fera un beau porte-parapluie. C'est un peu lourd. Tu prendras un taxi. Je vais

t'envoyer d'autres bagues pour toi, mais pour Madame Rey je ne suis pas une agence de bijouterie. Dans quelque temps je ne dis pas, mais il faudrait que je sache la grosseur de son doigt.

Samedi 21 août 1915

*Mon cher Capitaine,
Du Jura nous vous envoyons un bonjour.
Vos 2 tambours*

Guyader et Lecerf

Samedi 21 août 1915 *(au crayon)*

Je souffre beaucoup de mes reins. Il fait froid et humide. Je pense bien à toi, souvent, souvent. Mille tendresses. Baisers aux enfants.

Dimanche 22 août 1915

Aux tranchées. Vu Rainaud ce matin, qui m'a rapporté des nouvelles fraîches de vous. J'en ai été bien heureux. Toujours très fatigué, mais tout va bien.

Lundi 23 août 1915

Je vais bien. Chevallier part aujourd'hui et te verra bientôt à son repassage à Paris. Reçu mes bottes que je verrai au repos. Merci. Priez toujours tous souvent pour nous. Mille bonnes tendresses à tous.

Lundi 23 août 1915 Aux tranchées

Je reçois en même temps tes deux cartes du 10 et du 20. Je suis content que la visite de Rainaud t'ait fait plaisir. Tu vas avoir celle de Chevallier incessamment. Il te préviendra du jour où tu pourras le voir à Paris entre 9 h et midi. Il part ce soir, et reprendra le train à midi à la gare de l'Est dans une dizaine de jours. Le beau temps est revenu, et je vais de suite mieux. Mais dès que la pluie arrive, il fait un froid terrible dans ces hauts bois, et il y a une boue horrible.

Reçu un mot très aimable de Guigui, de Jeannie, des bonbons de Plombières des Wender. Une lettre de Madame Monnier, et une de Madame Dehaut.

Mardi 24 août 1915

Donne-moi par Chevallier deux flacons d'extrait de muguet, et deux nouveaux jeux de bridge chics, glacés, pour mon Colonel. Nous sommes au repos. Ecrirai longuement cette nuit. Je t'envoie bagues nombreuses.

Mercredi 27 août 1915

Vu Léon Boëlle aujourd'hui à Verdun. Avons passé de bons moments ensemble avec Corbé et Courson. Envoie-moi un stylo Waterman, pareil au tien (rouge veiné noir) mais plus gros, et à plume plus grosse. Je t'enverrai le montant.

Le 24 août 1915

Lettre du Capitaine Nery Hun du 147^{ème} à l'Hôpital de Dijon

Mon Capitaine,

Heureux de vous transmettre de bonnes nouvelles. Je compte partir sous peu en convalescence bien que je n'aie point recouvré entièrement la vue mais les médecins n'y peuvent rien seul le temps y apportera une amélioration.

Suis souvent en pensée avec le 147^{ème} en attendant mieux.

Je vous prie d'accepter l'expression de mes meilleurs sentiments.

Vendredi 29 août 1915

J'ai reçu les jeux de cartes et gâteaux. Merci beaucoup. Tu es « brave ». Je pense que de voir Chevallier te fera du bien. Il faut absolument le voir. J'ai touché un casque bien. C'est un peu lourd, mais une protection très sûre, depuis le temps que je le demandais.

Samedi 30 août 1915

Comment vas-tu ? Je suis bien fatigué, mais cela va. Je t'enverrai sous peu, une photo de moi, avec notre casque. C'est drôle, la première fois, mais c'est très pratique. Hier, j'ai été à Verdun à la messe, et vu la vieille Antoinette des Bardot. J'ai rencontré un camarade aviateur venant de Metzeral, où il avait vu Xavier (*Perronne, son frère*). Reçu une carte postale de Barillot qui est aussi avec Xavier. Prie toujours le Bon Dieu, et tout ira. Lis l'Évangile d'hier. Ci-joint quelques fleurs poussées sur les obus.

Dimanche 31 août 1915

J'ai été forcé d'abrégé ma lettre, car j'avais un gros travail urgent. Aujourd'hui cela va, mais nous gelons littéralement, et ce n'est pas drôle. J'ai bien reçu tous tes envois : poires exquises à point, cartes, gâteaux, etc ... Mes bottes sont parfaites : me voilà équipé et tranquille.

Je te renvoie différentes choses, chaussures non cloutées, guêtres de repos, jumelle (de Pintheville Pareid, celle qui est restée sur le champ de bataille le 5 avril, et que j'ai retrouvée), on m'en a donné une plus légère, correspondance, etc ... classe et range tout cela, et sers-toi de tout ce qui peut te servir. Je te renvoie deux serviettes rouges de Sedan. La popote du Colonel en a. Et ce sera un souvenir ...

Au fait, prépare-moi un colis de mes tricotés et chaussettes, chemises chaudes, que tu m'enverras à ma première demande. Je te renverrai les légères. As-tu reçu les bagues ?

Mes poilus travaillent avec ardeur pour toi, tu vois. Tu trouveras dans le colis un petit ouvre lettre, en cuivre boche, fais-le froter il deviendra joli. Il provient d'un obus de 92 mm autrichien. Je le mets dans un bout de journal au milieu de la petite caisse. Mon bonnet de police bleu foncé, à garder pour mon Pap qui a la même grosse tête que son papa

.....

Jeudi 2 septembre 1915 aux tranchées

Je t'écris ce matin. Il est de très bonne heure, les boches sont fatigués, et pas bien méchants. Je t'envoie deux petites photos de moi, prises ici contre une baraque que j'ai fait construire pour recevoir les nombreuses visites officielles qui viennent nous abreuver de leur présence.

Nos gourbis-caves étaient intenable quand on y était nombreux. Le mien est à côté de l'endroit où tu me vois, juste en face de moi. L'opérateur était juste en haut de l'escalier conduisant à ma cave, où je t'écris en ce moment.

Temps froid, froid. J'ai des douleurs aigües aux reins, aux jambes et à l'épaule droite, mais cela va tout de même. Je suis heureux, à la pensée que tu vas voir Chevallier, et que cela te fera une distraction. J'ai bien pensé à toi, ces jours-ci, à tes épreuves de l'an passé. Je songe à tes ennuis de maintenant. Chaque jour suffit à sa peine, lis l'imitation de Jésus-Christ, et tu y puiseras des forces extraordinaires. J'ai été ému en voyant la signature de ce brave petit Mo.

Embrasse-le de ma part bien fort, et les deux autres aussi. J'ai un brave garçon ici, Noël, qui s'occupe de moi (Chevallier ne monte jamais aux tranchées de 1^{ère} ligne) qui est orphelin, et très dégourdi. Il me sert d'agent de liaison, et dans ton premier paquet, mets un objet ou douceur à son adresse, il sera ravi.

Vendredi 3 septembre 1915 *(au crayon)*

Aux tranchées, vais bien, tendresses tous

Samedi 4 septembre 1915

Lettre adressé à Henri Perronne

Très sensible à vos bons et affectueux souvenirs.

Je pense qu'à cette heure vous avez vu le caporal Derulle, messenger de nos amitiés à tous et des bons baisers d'Hermine.

Bien à vous

G. Aimé

Samedi 4 septembre 1915 aux tranchées

Je viens de recevoir ton petit mot où tu me dis avoir reçu les bagues de poilu. Je suis ravi qu'elles t'aient fait plaisir, car ici, je n'ai pas grand-chose qui puisse te faire plaisir, à acheter. As-tu reçu le « minenwerfer » déposé chez Gustave ?

Pour Madame Rey, envoie-moi son tour de doigt en laiton, avec ses initiales, ou bien dis-moi si elle veut un bouton boche, j'irai zigouiller un boche pour prendre ses boutons, ce n'est pas difficile, le gibier ne manque pas ici.

Je viens de passer deux mauvais jours avec une forte crise de reins, et l'humidité des bois ne vaut rien, mais cela va un peu mieux aujourd'hui, et l'orage étant passé, me revoilà d'aplomb.

Le métier est dur, amis j'ai conscience de faire mon devoir, et c'est beaucoup, et je rends plus de service ici qu'à l'arrière. Mais il y a à faire, et rudement, car les nouveaux soldats ne valent pas les vieux, et il en est de même des officiers.

Nous avons notre casque, et notre béret, je t'enverrai sous peu une photo casquée et bérétée. C'est très commode.

A propos, j'ai envoyé une carte postale aux facteurs de Melun ainsi conçue :

« Facteurs melunais, vous ne faites qu'une seule distribution le dimanche, et nos familles restent sans nouvelles de nous. Tous mes compliments. Nous, nous nous faisons tuer le jour, la nuit, même le dimanche, et nous en sommes heureux et fiers, car c'est pour notre pays. Vive la France. signé Perronne ».

Sans réponse naturellement.

Si jamais tu t'apercevais que par vengeance, mes lettres n'arrivaient pas, fais une réclamation.

J'écrirai au Maire ce que nous pensons de lui ici, et de ses facteurs.

Louis, Capitaine au 147^{ème} est à l'hôpital 4 à Chambéry, avec sa femme et ses enfants. Magdeleine (*Perronne Bouchez*) est allée le voir. J'ai réussi à le faire proposer pour la Croix, et la Croix de guerre, c'est parti à l'Armée. Je voudrais que cela réussisse.

Brion est passé sous chef de E.M. de notre C.A. , ils passent tous dans l'E.M., et il en est même question pour mon Colonel de commander une brigade. Je serais navré de son départ, car il est épatant. Sa femme habite Le Blanc.

Envoie-moi les tours de doigts des jumelles, je leur enverrai une bague de poilu.

Dimanche 5 septembre 1915 Lettre de Xavier Perronne EM 129è DI

Mon cher Henri

Très content d'avoir eu de tes nouvelles par Beuillot, qui est un charmant garçon et travaille fort bien. Bien content que tu sois adjoint à ton Ct. Je viens de passer les journées les plus dures de la campagne, en 1^{ère} ligne à 100m du boche, au 2 ... et nous y avons subi des montagnes sans précédent dans la guerre. Je pleure mon ancien général et l'Alsace, en le quittant j'emporte un premier ... souvenir, la croix de guerre avec palme.

Bien affectueuses tendresses

Xavier

Dimanche 5 septembre 1915

Dans un gourbi sous terre, les boches nous ont marmité cet après-midi avec usure. Tout va bien, c'est seulement maintenant que je trouve le moment de penser un peu à vous. Cela va toujours, mais la tension nerveuse, à ma place actuelle, est dure et pénible.

Reçu une longue lettre de Madame Sernage, aux Autels Le Puley (Saône et Loire) Elle serait heureuse d'avoir de tes nouvelles.

Mardi 7 septembre 1915

J'ai reçu ta bonne lettre, et suis heureux de te sentir plus courageuse. Continue et tu verras que tout ira bien. Pour moi, je viens de passer deux jours très très pénibles comme fatigue nerveuse, ayant eu un travail délicat à régler, et surtout étant dérangé constamment. Nous allons au ½ repos dans d'autres bois, et pas pour bien longtemps comme toujours. A vous tous bien affectueusement. Il me fallait deux muguets, un pour mon Colonel, un pour moi, le stylo de 27,50 était le bon, pareil au mien.

Jeudi 9 septembre 1915 dans les bois

Enfin aujourd'hui me voilà au ½ repos dans un château à moitié pillé par les Français, artilleurs, territoriaux. En tout cas des jean-foutre. Mais il y reste encore de vieux meubles et des copies ravissantes, et c'est un repos pour les yeux, habitués aux boyaux et aux terres retournées.

Chevallier est rentré, navré de ne pas avoir pu vous voir, et cela m'a fait gros cœur, mais on l'a fait poireauter 24 heures en gare du Mans, et puis on l'a dirigé sur Troyes, sur Bar-le-Duc. Il est rentré ce matin désolé. Envoie-moi donc ce que je t'avais demandé, stylo à grosse plume, jeux de bridge (glacés) unis bleu et rose, plus deux piles. Les dernières reçues sont épatantes. Tâche de m'en envoyer de semblables. Il m'en faut toujours et cela m'est indispensable, car je circule souvent la nuit dans des endroits impossibles.

Je viens de faire acheter la jument par l'Etat, au prix maximum, et je t'enverrai en bon recommandé le bon de réquisition que tu garderas précieusement. Si on me la paye en nature, j'enverrai le montant à Monsieur Sard père au Mans. J'ai complètement oublié les six ans de mon petit Trott. Je t'envoie un mandat pour lui spécialement. Embrasse-le bien de ma part.

La vie est intense ici, que la tête éclate par moment. Il faut que Ginette m'envoie son tour de doigt, et puis elle pourrait bien m'écrire, ma petite paresseuse, dis-le lui.

Et Mille choses affectueuses à tous les Melunais sympas. Qu'est-ce qu'ils pensent de ma carte aux facteurs ?

Dis à Maman que le Colonel de Chatelperron commande le 117^{ème} territorial d'infanterie, qui nous fournit des travailleurs. Je l'ai déjà vu plusieurs fois, et nous sommes très voisins. Couvre baisers mon bon Pap, mon petit Trott, et mon amour de Mo.

Jeudi 9 septembre 1915 carte des « Troupes mobilisées »

Mon Vieux tu es brave et mes officiers et moi sommes heureux de te serrer la main.

J'espère bien que toi aussi tu es décoré autrement il n'y a plus de justice. E, tout cas, veille un peu sur ta peau, car la 4^e fois tu n'auras peut-être pas autant de veine que les 3 premières.

Bien cordialement amitiés de tous

R. de M. Le Capitaine Commandant d'Escadron BL 5

Vendredi 10 septembre 1915

Reçu aujourd'hui ta carte du 6 septembre. Donne-moi quelques nouvelles détaillées des bons fils. Que deviennent-ils ? Vont-ils bien, sont-ils sages ? Gaston Bernard travaille-t-il bien ? Quand tu seras contente de son travail, écris-le-moi, je le récompenserai. Pour Trott la même chose. Dis-leur que je pense à eux, que je m'intéresse à leur travail, et que pour me faire plaisir, il faut qu'ils travaillent bien, et vite. Embrasse-les bien bien fort. Quant à Mo, qu'il garde son bon petit cœur, et qu'il soit toujours sage et mignon. Je suis au ½ repos dans les bois, non loin des Boches, et en bordure de la plaine, dans une grande maison de campagne, appelée château, que les Français n'ont pas trop pillée. J'occupe la chambre d'une jeune fille, et au gant neuf oublié, traduit le départ précipité, il y a un an. Il fait délicieux depuis deux jours, et sans le canon, on pourrait se croire en villégiature pour l'ouverture de la chasse. Je vais mieux et Chevallier me fait de sérieuses frictions au gant de crin et à la térébenthine. C'est cela qui m'a retapé, pourvu que cela dure. J'avais répondu à Barillot, alors Xavier (*Perronne*) m'a écrit qu'il avait la Croix de guerre avec palme. Je l'ai chaudement félicité, car là-bas, cela a chauffé dur. Et Maurice (*Courtemanche*) a-t-il la sienne ? Mille tendresses à nos trois petits. Respects à mon Père (*Albert Chagot*).

Samedi 11 septembre 1915

Je viens de recevoir la lettre de mon bon Pap, aussi je suis bien content, et je vais te renvoyer un petit subside pour lui, pour l'encourager. Je vais tout doucement aujourd'hui, ai beaucoup souffert toute la nuit de mon rein.

Dimanche 12 septembre

Mille tendresses. Vu Henri Cravoisier tout près.

Lundi 13 septembre 1915

Ci-joint 2 Frs pour Gaston Bernard, pour sa bonne lettre, et deux photos agrandies envoyées par Péquin, évacué à Nantes, en ce moment. Il est passé à l'escadrille Maurice Farman à Verdun. Ducrot est Capitaine, commande une Cie de mitrailleuses. Guépin est revenu. Louis est évacué, malade.

Prie spécialement pour nous, ces jours-ci, car nous allons opérer, et il faut toujours s'en remettre à la volonté du Bon Dieu. Quoique je suis souvent très exposé ces jours-là, j'ai pleine confiance en Dieu, et il faut que toi aussi l'ait pleine et entière.

Mardi 14 septembre 1915

Je suis désolé de savoir mon petit Mo patraque. Cela ne sera rien. 37°9 n'est rien comme fièvre. Cela se passera. Tiens-moi au courant. Je vais bien. Je t'embrasse de tout cœur ainsi que mes trois chéris.

Mercredi 15 septembre 1915 22 heures, au fond de mon gourbi

Les Boches essaient de nous attaquer, paraît-il, mais rien de fait. Un mot pour te dire que je suis proposé définitivement pour la Croix de la Légion d'Honneur. Remercie le Bon Dieu qui me donne cette grande joie de mériter cette Croix pour faits de guerre.

Motif de la proposition

Perronne, Marie Henri Capitaine 147^{ème}

« Officier d'une énergie remarquable, et ayant une très haute conception de ses devoirs – 3 blessures de guerre, reçues en entraînant sa Cie à l'assaut, à Yonck, en Champagne et en Woëvre . Modèle de bravoure »



Légion d'Honneur d'Henri Perronne

J'ai les larmes aux yeux, en t'écrivant tout cela, car je pense que plus tard, mes petits liront et correspondront cela. Il faudra leur faire lire et qu'ils apprennent. Je voudrais tant qu'ils soient bons et braves. Envoie cela à la famille, et dis-le à mon Père, à Maurice, à tante Chagot, Huguenot, car cela te fera plaisir, j'en suis sûr. Cela va être officiel d'ici quelques jours. Je t'envoie quelques photos que m'a envoyées Outardel qui est avec Courtemanche au 324^{ème}.

Caporal Georges Hubin : - Yoncq –

... une heure après, en effet, on quittait les bois pour entrer dans un pays ouvert. Devant nous s'étendait une grande plaine avec, au loin, sur une haute colline étiolée, un gros village. Sur un grand pré, tout près du bois, toute la Division était rassemblée, près des faisceaux formés. Et je fus stupéfait de voir comme elle tenait peu de place, ce soir-là, notre belle Division ! Mon Dieu ! Comme elle avait fondu ! A peine prenait-elle l'emplacement d'un régiment. Et mon bataillon ? Même pas la valeur d'une Compagnie. Je ne comprenais pas comment il avait pu fondre de si fantastique façon ! Je trouvai le Capitaine Dasy, non blessé, et j'eus par lui des nouvelles de la journée. Les Allemands avaient été arrêtés et même légèrement refoulés. Néanmoins, on retraitait toujours. Nous n'avions fait que retarder un peu l'avance ennemie sur le front de notre Division ; mais sa masse était trop compacte et elle fonçait toujours. Nous devions la devancer constamment en retraitant vers l'intérieur de la France. Triste ! Le Capitaine de la première Compagnie était tué, le Capitaine PERRONNE, de la quatrième, blessé grièvement ; les deux autres Capitaines et le Commandant étaient indemnes.

Jeudi 16 septembre 1915

Merci de ton paquet reçu aujourd'hui : stylo très bien, cartes, cigarettes et odeur (celle-ci moins bonne que l'ancienne) enchanté de savoir Mo mieux. Charrier évacué, c'est pas étonnant !! Il faut une volonté d'acier pour résister ici, car la vie aux bois est dure, mais c'est si beau de faire du mal aux Boches.

Vendredi 17 septembre 1915

Reçu ta bonne lettre : j'en suis content. Aujourd'hui, j'ai de nouveau été proposé pour Croix de guerre anglaise « For Waloms » de sorte que j'aurai la Croix, la Croix de guerre avec deux palmes, et la Croix de guerre anglaise. J'en suis heureux pour toi, et les petits. L'Herbier est malade, à l'hôpital de Réberval Neufchâteau (Vosges) N° 1 – 1^{ère} division ; envoie-lui quelque chose. Il avait l'air d'un mourant quand on l'a évacué. Il va mieux. Envoie-moi affaires chaudes demandées, et lampes électriques.

Samedi 18 septembre 1915 aux tranchées

Je vais bien, prie bien pour nous, et aie confiance. Tout va très bien, et tout ira mieux encore. Je vous embrasse très très tendrement. Dis aux jumelles de m'envoyer leurs boutons le plus tôt possible.

Mercredi 22 septembre 1915

Reçu cigarettes et fruits. Noël ravi. Tout de cœur avec toi. Mille baisers à tous.

Jeudi 23 septembre 1915

Merci de ta bonne lettre, des fruits, des caramels de ce bon Gaston Bernard, des cartes. Mais comme un fait exprès, depuis que j'ai les deux jeux, je n'ai pas une minute pour jouer. M'as-tu envoyé des effets chauds, que je t'avais demandés ? Si oui, cela va, sinon envoie-les de suite, car sur les hauteurs où nous sommes, il fait rudement froid déjà, et octobre vient bientôt. Ci-jointe ma citation pour la Croix de guerre anglaise, que je n'aurai pas, d'ailleurs, puisque je suis n° 5 du Corps d'Armée pour la Légion d'Honneur, alors on la donnera à un autre camarade, mais cela te montrera l'opinion du Colonel Pichat sur ton Ri :

« Officier d'une bravoure éprouvée. Blessé trois fois, sur la Meuse, en Champagne, et en Woëvre. Revenu sur le front à peine guéri, après chaque blessure. Y fait preuve d'une ardeur inlassable »

Réunis les trois citations, et tu les feras apprendre par les petits, et ils les réciteront quand ils n'auront pas été sages : puisque le Bon Dieu me donne la force de résister à tout, je veux que cela leur serve d'exemple.

Revu ici Monsieur Choisie et ses filles, déjà vus vers le vendredi saint. Impossible d'aller à Verdun, trop de travail. Au repos jusqu'à mardi, à moins que Bons baisers à mes chéris.

Samedi 25 septembre 1915

Oui je suis fier de mes citations, et pour toi, et pour nous tous. Je vais bien. J'ai communié pour vous, ce matin, fais-en autant souvent ma chérie. A toi de tout cœur. Rainaud t'envoie son respectueux souvenir. Priez-bien pour nous ces jours-ci.

Dimanche 26 septembre 1915

Pas de lettre. J'en suis tout drôle, ma chérie, écris-moi, surtout en ce moment. Je ne peux t'en dire plus, mais écris souvent, et fais-moi écrire, c'est une détente indispensable. Ci-jointe la lettre pour Madame Rigault, envoie-la lui. Je repêche des citations méritées. De Barmon est proposé pour la Croix, sur ma demande, il le mérite bien. J'ai reçu de Guigui un morceau de ruban tricolore de la couronne placée sur la tombe de Georges (*Duquesnay*), cela m'a fait un vif plaisir. Envoie-moi mes affaires chaudes, si cela n'est déjà fait. Envoie lampes électriques, deux tous les quinze jours, jusqu'à nouvel ordre. J'en ai constamment besoin la nuit pour circuler. Tâche de savoir si Jeanne Duquesnay a reçu les 50 Frs que je lui ai envoyés pour ses enfants, je n'en ai aucune réponse, tu as le reçu. Au revoir, je pense souvent à toi, et à mes chers petits.

Mardi 28 septembre 1915 aux tranchées

Je suis navré de savoir mon petit Mo souffrant, et blessé au genou. Soigne-le bien surtout, et cela ne sera rien, il va bientôt avoir trois ans, le 4 octobre. Dis-lui que je lui enverrai une pièce pour acheter des bonbons.

D'où vient la nouvelle bonne, de quel pays, son nom, etc ... Je voudrais être fixé sur elle. Comment vas-tu ? Je t'écris en ce moment où les Boches me laissent tranquille. Aujourd'hui, ils nous ont arrosés copieusement. J'étais en 2^{ème} ligne, dans le poste d'un commandant, et un gros obus est tombé juste sur nous. Rien de nouveau, mais ils en ont envoyé une cinquantaine et tellement vite, que nous n'avons pas pu mettre le nez dehors pendant ¼ d'heure. C'est leur réponse à 2500 obus que je leur ai envoyés sur la tête la semaine dernière. Nous nous sommes déplacés. Tout va bien. Je suis en bon état, et ne me fais pas de bile. J'attends avec impatience, le retour de ma proposition, qui est partie au Grand Quartier Général, je serai si fier pour vous, mes chéris. Tu me diras si tu as reçu mes dernières photos. Au régiment, Coret est revenu et va bien maintenant. Dasy va toujours bien, et se marie par procuration à Belfort. Je lui ai dit qu'il avait tort, qu'à son âge, c'était dangereux. Rien à faire, il est pincé. Reçu la carte postale de Gaston Bernard. Embrasse-le, qu'il s'applique encore. Couvre de baisers mes chéris.

Mercredi 29 septembre 1915

Bonnes nouvelles, ce soir. Nous sommes heureux et fiers d'être Français. Malheureusement notre brave Colonel Pichat a été appelé aujourd'hui au Commandement d'une brigade, et nous a quitté en une heure, les larmes aux yeux. C'était impressionnant, nous sommes encore tout bouleversés, et je me demande qui va le remplacer. C'est une grosse perte pour le 147^{ème} et pour nous. Ce soir, c'est moi qui commande le régiment aux tranchées, car le Commandant Dasy ne prend le Commandement que demain matin. Nous avons perdu un vrai chef.

Le 1^{er} octobre le régiment est conduit dans le secteur de Tahure où il se trouve dans une situation précaire, sur des positions qui ont été le théâtre de furieux combats et que l'ennemi continue à bombarder avec des obus de gros calibre qui bouleversent de fond en comble la première ligne.

Samedi 2 octobre 1915 10 h

Je vais très bien. Ne te fais pas de bile si les lettres arrivent en retard. L'intérêt du pays l'exige. Tout va bien. Nous avons repris notre ancien secteur où j'ai été blessé la deuxième fois (*le 2 mars 1915 en Champagne*), entre celui où Georges (*Duquesnay*) a disparu, et celui où Rigault a été tué. Vive la France. Ecris tous les jours, même si tu ne reçois rien.

Dimanche 3 octobre 1915

Toujours sans nouvelles de toi, mais rien d'étonnant, vu nos changements, et notre avance. Tout va bien toujours. Je vais très bien. J'ai eu la messe, ce matin, et ai bien pensé à vous tous. Je vous embrasse de tout cœur, bien fort. Je souhaite seulement de pouvoir tenir jusqu'au bout, et il faut bien prier pour nous, car les jours les plus durs vont commencer. Mais il ne faut surtout pas te faire de bile. Tout va bien et tout ira mieux, et les Boches commencent à reculer, et à faiblir. C'est bon signe. Hourra et Vive la France.

Avec tout cela, la fabrique de bagues s'arrête forcément. Préviens les clientes. Renvoie-moi tout de même, les initiales de Madame X de Melun. Amitiés aux jumelles Wender

Lundi 4 octobre 1915

Toujours sans nouvelles, mais je te répète que c'est par ordre, donc si tu n'as rien eu, ne te lamente pas, tu auras plusieurs lettres à la fois. Tout va toujours bien ? Je vais bien. Vive la France. Je t'aime ma chérie, et mes trois petits aussi, mais en ce moment, le pays avant tout.

Mercredi 6 octobre (au crayon)

Reçu cinq lettres enfin. Envoyer suite affaires chaudes.

Mercredi 6 octobre 1915

En pleine bataille, mille bonnes tendresses à tous. Je vous embrasse de tout cœur bien fort. Tout va bien. Vive la France. Donne de mes nouvelles à Maman. Le temps me manque complètement pour lui écrire. Embrasse fort mes chéris, et prie bien pour nous.

jeudi 7 octobre 1915

En ces jours de combats acharnés, ne crois pas que je ne pense pas à toi, et à mes chéris. Souvent ma pensée vole vers vous, malgré le canon, et je prie le Bon Dieu pour la France, pour vous, et pour nous. J'ai le ferme espoir de revenir, mais il faut accepter la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit, et toujours s'en rapporter à lui. Embrasse bien mon petit Mo, et donne-lui du bon miel, cela lui fera du bien, et de la Bio Lactyl Fournier, pour ses intestins. La lettre de Gaston Bernard, m'a fait grand plaisir. Dis-le-lui. C'est une détente de vous lire, malgré la mitraille, je vous regarde souvent en pensée, à Melun. Je vais bien. Un peu de fatigue nerveuse, et des jambes, mais cela va.

Ci-joint le reçu de lettre recommandée envoyée à Monsieur Sarcé père au Mans, avec reçu de réquisition pour jument Sultane achetée 1200 Frs nets de toute taxe.

Samedi 9 octobre 1915

Combat effroyable. Suis sauf. Pense bien à toi, à vous tous mes chéris, mes pensées et amour. Priez pour nous. Vive la France. Sommes toujours en tranchées boches prises.

Samedi 9 octobre 1915

En pleine bataille, sous un bombardement fantastique, avec obus asphyxiants etc ... Tout va bien. On se fiche des boches. Priez pour nous, et tout ira bien. Vive la France. A vous tous, de tout cœur.

Dimanche 10 octobre 1915

Je t'écris du fond de mon gourbi boche, au milieu d'une violente canonnade. Il fait un temps splendide, et la bataille est acharnée, en l'air comme sur terre. Nous sommes à 2 kms au Nord de ma 2^{ème} blessure, et je vais tâcher de fouiller les quelques cimetières boches dans le cas où Georges Duquesnay y serait enterré. Mais ce n'est pas facile de se promener de jour dans ces terrains dénudés, où il n'y a plus un arbre. Malgré cela, et malgré le bombardement, qui n'a d'égal que celui de Yonck, nous avons relativement peu de pertes. Mais nous sommes totalement abrutis par le roulement du canon. Mon brave Dasy vient d'être enterré par une marmite, mais on a réussi à le dégager de suite, et il n'a rien, mais il l'a échappé belle, et j'ai eu une rude émotion. C'est un si brave type. J'étais avec lui, il y a une demi-heure, et il m'a chargé de son bon souvenir pour toi. Comment vas-tu ?

..... l'arrivée du vagemestre ici est un rayon de soleil pour nous, dans la fournaise. Embrasse bien fort mes chéris. Je te quitte pour les boches auxquels je vais tâcher de faire du mal encore plus.

Ps : Reçu ce jour deux piles, et langue excellente, tu peux en renvoyer.

Dimanche 10 octobre 1915

Mille tendresses. Tout continue à souhait. Les boches se rendent. Je vais bien. Je t'embrasse de tout cœur, toi et mes chéris. C'est toujours une bataille extraordinaire. A toi toutes mes tendresses.

Mardi 12 octobre 1915

Les lettres reviennent maintenant régulièrement, et cependant voilà trois jours sans rien de toi. Je vais très bien. La bataille continue très bien pour nous. Les boches se rendent tous les jours, et tout va bien. C'est un peu dur, mais l'on se fait à tout. Comme marmites tout ce que l'on peut souhaiter : gaz asphyxiants, suffocants, lacrymogènes etc ... pas terribles avec le masque à lunettes. On se fait à tout. Le père Dasy va bien. Nous avons eu hier un Lieutenant Guichard tué, et un autre blessé. Nous sommes entrés en plein dans la fournaise, et on nous avait promis un repos pour nos travaux fantastiques de l'E. et de V des Eparges etc ... Enfin tant mieux. Vive la France, et le 147^{ème} est toujours là où ça barde. Nous avons été transportés ici, en deux nuits en auto par un froid de canard. Maintenant, il fait moins froid par ici. Mon nouveau Colonel est vieux-jeu, autoritaire et contradictoire, et Brion actuellement chef d'Etat Major du 2^{ème} corps, le traite d'idiot. C'est malheureux de voir un beau régiment comme le nôtre entre de pareilles mains. Enfin, à la grâce de Dieu. Je fais tout ce que je peux, mais n'arrive pas toujours à faire admettre mes idées dans l'intérêt de mes camarades. Enfin, cela s'arrangera peut-être mieux, d'ici peu.

Je reçois tes envois. J'attends incessamment mes affaires chaudes. Je te renverrai différentes choses d'ici peu. Je suis sûre que tu ne me reconnaîtrais pas : barbe de cinq jours, blanc de chaux de pays, sale comme un chiffonnier et décoré de totes boches que je chasse à coups de frictions de térébenthine. Voilà l'homme de tes rêves. Voilà certes des pensées bizarres dans mon gourbi boche autour duquel tombent les marmites. Ce que c'est de t'avoir évoquée

Mercredi 13 octobre 1915

Mille bons baisers. Tout va bien. Nous avons encore passé une nuit avec des gaz suffocants, mais cela va toujours bien. Mais quelle vengeance aux boches ! Nos batteries leur envoient 1000 obus par jour, par batterie.

Jeudi 14 octobre 1915

Toujours dans un trou boche. Je vais très bien. A toi de tout cœur. Vous embrasse très très tendrement. Mo est bien gentil, le mignon. Embrasse-le et Trott, et le bon Pap. Tu ne me dis rien de ta bonne. Cela va-t-il ?

Vendredi 15 octobre 1915

Nous nous portons encore 1800 m plus au N.E. Tout va bien. Je vais bien, et n'ai rien eu jusqu'à présent. Un avion boche abattu tout à l'heure dans nos lignes. Vive la France. Il est tombé tout près d'ici.



Marie Charles Eugène Henri PERRONNE

*« ... Et la petite Nic, va-t-elle vite arriver ?
Dis-lui de se presser car j'ai hâte d'être Papa d'une petite poulette »*

3^{ème} Partie

Dimanche 17 octobre 1915

Ne te fais pas d'idées noires, aie confiance dans le Bon Dieu, et la Ste Vierge. Evidemment je suis très exposé, sous un marmitage de jour et de nuit, et Dieu seul peut nous tirer du danger, mais l'essentiel est que les Allemands reculent, et tous nos efforts tendent vers ce but. Reçu un des colis de linge chaud. Je ne sais quand nous irons au repos. Nous nous installons sur nos nouvelles positions qui sont royalement bombardées. Je n'étais pas à l'assaut, car nous étions, ce jour là, réserve pour poursuivre, mais nous avons été marmités comme jamais. Tu vois bien que je suis protégé. Ne te désole pas, et prie bien le Bon Dieu. J'ai avancé, et suis maintenant dans un gourbi d'artilleur boche : séjour à la campagne et plein d'attraits, petits perdreaux, lapins à volonté, en plein champ d'horreur. C'est incroyable. Mille bonnes tendresses.

Ps : Je blague et ris.

Mardi 19 octobre 1915 (au crayon)

Vais bien quoique fatigué par marmitage. Continue prie bien pour nous. Rainaud blessé cette nuit, jambe. Va voir ses parents boulevard Chamblain. Suis de cœur avec vous.

Mercredi 20 octobre 1915

Mille tendresses. Tout va toujours bien, les marmites ne nous effrayent plus et le vent est pour nous, alors les boches n'envoient plus de gaz mauvais. Mais depuis Mesnil, je n'avais pas été sous pareille douche. A force de friser la mort de près, on la brave par habitude.

Mille baisers à vous tous, de tout cœur. Respects à mon Père (*Albert Chagot*).

Jeudi 21 octobre 1915

Je suis un peu tranquille aujourd'hui, et je t'écris un peu plus longuement. Nos positions sont meilleures, de jour en jour, et je dors un peu depuis hier, mais les premiers jours ont été durs, dans une atmosphère viciée, un terrain ravagé : tranchées et boyaux comblés de morts, spectacle de désolation sans pareil. Nous sommes toujours très marmités, et entourés de gaz mauvais, mais nous avons des appareils très bons, on nettoie les tranchées, et c'est fini.

Ne va pas croire les journaux qui disent que la région de Tahure est insupportable, il y tombe des millions d'obus, évidemment, mais ce n'est pas plus qu'à Mesnil les Hurlus, et on circule au milieu de tout cela, sans s'en occuper autrement. Tu vois que le Bon Dieu me protège, et que tout ira bien. Jeanne Duquesnoy m'écrit une lettre très gentille, me disant qu'elle te donnera de la layette. Remercie-la de ma part. J'ai les jambes bien fatiguées, mais cela marche tout de même.

Vendredi 22 octobre 1915

Je vais bien. Pas une minute à moi pour t'écrire longuement.

Samedi 23 octobre 1915

Je vais bien. A toi de tout cœur. Spectacle inoubliable. Bombardement de nuit sur les boches : grandiose drame. Ah ! On leur fait payer tout. Mille tendresses. Vive la France. Envoyez chocolat Fouché s.v.p.

Dimanche 24 octobre 1915 14 heures

La bataille continue, acharnée, mais nous avons nettement l'avantage : hier soir, pour répondre aux obus asphyxiants boches, nous les avons bombardés avec des obus incendiaires, la nuit. C'était féérique et dramatique à la fois. De nos lignes, c'était un magnifique feu d'artifice, mais chez eux, ce devait être l'enfer. Aussi cette nuit et ce matin, ils nous ont soumis à un bombardement d'une violence inouïe, mais ils sont totalement affolés, tirent mal, et nous n'avons eu que trois blessés. J'ai simplement la tête un peu lourde, car c'est abrutissant, comme bruit.

Depuis une heure, ils ne bombardent plus. Je vais bien, toujours à part ma jambe gauche. Envoie-moi du papier à lettres comme celui-ci, et du chocolat Fouché en grosses tablettes. Il commence à faire très froid, et les nuits sont dures, mais c'est une habitude à prendre. J'ai reçu une longue lettre du Colonel Pichat (56 pages), et cela m'a fait bien plaisir, car mon nouveau Colonel – une ex-lumière de l'Ecole de Guerre, bien pâlie – est un donneur d'ordres, et non un chef.

Je t'enverrai cette lettre, et tu m'en diras des nouvelles. Quel chic type. Je doute d'en retrouver un semblable d'ici longtemps.

Comment vas-tu ? Je reçois une lettre de Laubry qui me félicite de faire mon devoir jusqu'au bout. Ci-jointe la citation de Xavier (*Peronne*) trouvée dans l'officiel ...

Le marmitage continue, je te quitte pour m'occuper de leur répondre par notre artillerie.

Jéudi 28 octobre 1915

Me voici à mon 21^{ème} jour de tranchées, et je ne pense pas être relevé avant le 1^{er} ou le 2 novembre. Je sais que 2 paquets ont été remis à Chevalier, ce doit être les deux envois de linge chaud. Je ne te cache pas que je suis fatigué, bien fatigué, quoique très content de voir les boches reculer, même lentement. Mais j'ai un Colonel assommant, un nommé R. du m. Périgord, marié à une Lilloise, rasant comme pas un, vieux jeu, et vieille lumière pâlie de l'Ecole de Guerre. C'est navrant de voir le beau 147^{ème} commandé par un être pareil, et nous

sommes tous navrés d'avoir perdu notre brave Colonel Pichat qui commande une brigade pas loin de nous.

Xavier était, paraît-il pas loin d'ici le 28, mais il est reparti, je ne l'ai pas vu. Il fait toujours froid, mais beau, mais quel sale pays que cette craie, rien ne tient, et nous sommes blancs, et noirs comme des ramoneurs.

Ecris-moi de bonnes lettres, cela me ragailardit et me fait tant de bien. Je voudrais tant te revoir, toi et mes chéris. Reçu une longue lettre de Guigui, qui compte te voir bientôt à Paris. Vois-la, cela te fera une bonne distraction. Je ne sais pas du tout, si nous allons aller au repos quelques jours, mais nous en avons grand besoin, car nous sommes sales et vilains, tu n'as pas idée : songe donc vingt et un jours sans voir un village que Tahure en ruines, sans voir une voiture, un clocher ! Rien que des tranchées, et champ de bataille. Enfin nous en sortirons sûrement avec la grâce de Dieu, car il est impossible que les boches résistent à ce que nous leur envoyons tous les jours. Quand le bombardement se ralentit, je pense souvent à toi, et je voudrais t'écrire souvent de longues lettres, mais dans mon emploi, surtout avec le Colonel actuel, je suis tout le temps dérangé, et de nuit, comme de jour. Je ne suis jamais souvent tranquille.

Noël est toujours avec moi heureusement, et j'ai avec moi le Commandant Lebeau de Sedan, officier du matériel, de Longueval des sapeurs pionniers, Gabriel téléphoniste, avec lesquels je suis en excellents termes. Nous formons un petit groupe d'amis sympa contre le Colonel, mais nous ne pourrons l'empêcher malheureusement de faire gaffes sur gaffes, et nous le déplorons pour nos camarades.

Le brave Dasy en a plein le dos, et on arrive à souhaiter 15 jours de blessure légère pour changer le régiment. Il me charge de mille choses pour toi, et est toujours le brave Dasy, l'honneur du 147^{ème} comme dit le Colonel Pichat.

Envoie-donc de la dragerie, une petite boîte à Mademoiselle Pichat 33 rue Grande Le Blanc (Indre) de ma part, cela fera plaisir à ce brave Père qui a une passion pour sa fille. Quel chef nous avons perdu, c'était un breveté, lui, mais de bonne race, et brave. Le nôtre est un inconscient téméraire. Il aurait dû être tué cent fois ces jours-ci.

Comment vas-tu ? Donne-moi des détails sur mes petits, sur Gaston Bernard, sur Trott, sur cet amour de Mo.

Si tu voulais me faire un très grand plaisir, tu les ferais photographe en groupe avec toi. J'en ai une envie folle, et j'attends cela avec impatience. Au revoir, ma chérie, je n'ai plus grand temps à te consacrer ce soir, et je Amitiés à tous les melunais et melunaises sympathiques.

Vendredi 29 octobre 1915

Une seule carte de toi hier, rien aujourd'hui. C'est dur pour mon 22^{ème} jour de tranchées consécutif, enfin, j'attendrai demain. Le combat continue toujours dur et persistant. Il est question de nous envoyer au repos dans 2 ou 3 jours, et de nous renvoyer d'où nous venions, mais ce sont des « on dit », et nous commençons à être terriblement fatigués. Ce qui fait plaisir, c'est que les boches sont plus fatigués que nous, leurs prisonniers ont des têtes innommables et déprimées ! Nos hommes sont épatants de ténacité.

Reçu de Jeanne Capet une langue de bœuf, des confitures, des cigarettes favorites, etc ... Je suis bien content, cela fait une diversion dans notre repas, et du luxe au milieu de la misère. Remercie-la bien de ma part.

Dans l'après-midi du 30, après un bombardement extrêmement violent, l'ennemi ayant réussi à pénétrer le front d'une compagnie, les unités voisines ont continué de résister sur place. Pendant ce temps, les barrages s'organisaient et, dans la nuit, une action énergique les rendait maîtres de la partie des tranchées momentanément perdues.

Samedi 30 octobre 1915 (au crayon)

En pleine attaque boche. Mille tendresses. Tout va bien.

DATES.	HISTORIQUE DES FAITS.
<p>29 Octobre 1915 <u>328 Ri</u></p>	<p>Le bombardement continue toute la journée sur tout le secteur (obus et mineswerfer).</p>
<p>30 Octobre 1915</p>	<p> Pertes ^{tués:} blessés: disparus: </p> <p>Des indices certains d'attaque sont signalés (roulements de voitures près des 1^{res} lignes - coupures dans les réseaux). Le bombardement commence à 8 heures et se poursuit avec une violence croissante jusqu'à 15 h. 15, heure à laquelle l'attaque se déclenche. Et notre gauche, le 80^e est enfoncé ainsi que 2 bds du 147^e à notre droite. Les 15^e et 16^e cis contre-attaquent sur notre gauche, arrêtant l'ennemi sur notre flanc. Nous faisons une vingtaine de prisonniers dont 1 officier. <u>Ce cours de la nuit, le 147^e contre-attaque, réinstalle sa ligne et fait 254 prisonniers: Le Colonel est blessé, les Comdts Guere et Marchal sont blessés, le Capitaine des Jardiens prend le Comdt. du 5^e Bts, le Capitaine Becquet, celui du 5^e Bts.</u></p> <p><u>Dans la nuit, le capitaine Perronne du 147^e prend le comdt. du 5^e Bat^{on}, le Capitaine Blondel, de l'E.M. de la 87^e Brigade, celui du 6^e Bts.</u></p>
	<p> Pertes ^{tués:} blessés: disparus: </p>

Le 31 au matin, après un combat à la grenade, les Allemands encerclés en boyau, se rendaient.

Mardi 2 novembre 1915 *1^{ère} carte*

Remercie le Bon Dieu, car je sors de l'Enfer de Tahure où j'ai tenu avec le 5^{ème} bataillon du 328^{ème}, dont j'ai pris le commandement dans la nuit du 30 au 31, avec les allemands tout autour de nous. Nous avons tenu coûte que coûte malgré de grosses pertes, et les avons repoussés. Vive la France.

Je suis décoré de la Légion d'Honneur, et commande le 5^{ème} bataillon du 328^{ème} Régiment faisant brigade avec 147^{ème}. Nous n'avons pas rejoint notre ancien secteur contrairement à ce que Marie t'avait dit. Mille tendresses à tous.

Mardi 2 novembre 1915 *2^{ème} carte*

Je viens de passer les heures les plus noires depuis le début de la guerre. Entouré avec un bataillon des trois côtés, au Nord de Tahure attaqué par les allemands quatre fois de suite, nous avons tenu coûte que coûte, et nous avons forcé les allemands à reculer, malgré de lourdes pertes, et un bombardement effroyable : l'Enfer de Dante, les hommes splendides, des héros.

Le 328^{ème} va être cité à l'ordre de l'Armée, tout entier. Nous sommes bien fatigués, mais seulement contents d'avoir tenu et repoussé ces sales boches. Mille tendresses. Henri.

Dis aux enfants que leur Papa a tué beaucoup d'allemands.

Par la suite, le régiment repoussait victorieusement toutes les attaques : « Là où le 147^{ème} a mission de tenir, l'ennemi ne passe pas ».

Mardi 2 novembre 1915 11 heures

Je t'avais écrit ce matin deux cartes dès que j'ai pu. Je te commente cette lettre pour te donner quelques détails. Le 30, les boches nous ont attaqué et ont réussi à faire reculer quelques fractions du 147^{ème}, grâce aux gaz délétères. Mais nous les avons repoussés avant qu'ils se rendent compte de nos positions, et avons fait 450 prisonniers. Dans la nuit, j'ai reçu l'ordre d'aller au Nord de Tahure prendre le commandement du 5^{ème} bataillon du 328^{ème} (qui fait

brigade avec le 147^{ème}) et dont le Commandant était blessé. Je suis arrivé à 2 heures du matin, pour trouver mon bataillon entouré par les allemands sur trois côtés, car 11 compagnies sur 12 du 80^{ème} Régiment (Narbonne, bon midi) avaient lâché sous les gaz et s'étaient rendues sans combattre. La situation était **critique**, le bombardement **effroyable**. Nous avons tenu toute la journée du 31, repoussant les boches partout où ils essayaient de passer.

Quatre fois dans la journée du 31, ils ont tenté une attaque, quatre fois nous les avons arrêtés. Mon bataillon a été épatant, et le 328^{ème} va être cité à l'ordre de l'Armée. Je suis décoré et vais probablement être nommé Commandant à titre temporaire, n'ayant pas encore l'ancienneté pour l'être à titre définitif. Dis cela à toute la famille, aux enfants, et amis.

Ton Ri, entouré par les boches sur trois côtés, a tenu toute la journée sous un bombardement effroyable, avec des gaz asphyxiants, et a réussi à sauver la situation.

(*au crayon*) et à permettre une contre-attaque, qui nous a dégagés, et permis de faire des pertes effroyables aux allemands. Les horreurs de Mesnil les Hurlus sont dépassées au centuple. Naturellement il n'y avait plus de tranchées, c'était le cahot. Tout était retourné par les obus, les rares pans de murs restants étaient invisibles au milieu de la fumée, des gaz, de la poussière, et des lueurs des éclatements d'obus. C'était grandiose et terrible.

Pendant toute la journée, j'avais deux éventualités : tué ou prisonnier. Le Bon Dieu m'a aidé à me tirer de cette situation terrible, de la meilleure façon, et je l'en remercie. Fais dire une messe d'action de Grâces et que les enfants remercient le Bon Dieu, de leur avoir conservé leur Papa.

Mes jambes tirent un peu, mais cela va. Voilà vingt cinq jours sans enlever mes bottes.

Les boches appellent ces combats « titaniques ». C'est formidable comme bombardement.

A tous, de tout cœur. Envoie-moi du ruban rouge, décoration Légion d'Honneur (30 cm) et une barrette en nickel pour tenir ma croix o-----o Noël a été enterré par un obus, mais déterré, sain et sauf, et va bien.

Jeudi 4 novembre 1915 au repos

Me voici au repos, au calme, loin des marmites, et enfin tranquille pour t'écrire.

Après les deux journées passées à Tahure, je suis encore abruti, mais heureux et fier de ce que nous avons fait. Nous avons été félicités par tous, car sans nous, la ligne était enfoncée sous une poussée boche formidable. Mais quelles heures d'horreur, de dangers continuels, de triomphe aussi, passées dans un enfer indescriptible, au milieu duquel nos braves poilus ont été splendides.

Je vais probablement être nommé Commandant à titre temporaire, et je suis cité à l'ordre de la division. Le 328^{ème} est cité à l'ordre de l'Armée pour notre belle conduite. Je suis heureux que tu puisses, toi et les petits être fiers de moi. On nous appelle « les héros survivants victorieux de Tahure »

Il fallait voir les boches tourbillonner devant nous, et ils levaient les mains, pas pour longtemps : on les abattait vivement. C'était un bonheur.

J'ai trouvé tes deux colis de linge. Merci beaucoup, car il fait très froid. Je vais peut-être avoir une permission, car on va nous en donner plus, en raison de notre succès. Je serai bien content de venir vous embrasser tous, et de vous montrer ma Croix. J'espère que ce sera bientôt (envoie-moi l'étui à revolver de suite). Je suis si content de penser que Linette peut être fière de moi, que le reste m'est égal, et puis je pense à la joie de t'embrasser Reçu les piles, la langue et les fruits. Merci.

Remercie les jumelles de leurs excellents chocolats. Reçu aussi le chocolat Foucher. Demande à Guigui d'être marraine. Je vais écrire à Roger Martin-Sané. Pour Violette, c'est impossible qu'il vienne au front, dans l'état où il est.



Henri et Roger Martin-Sané

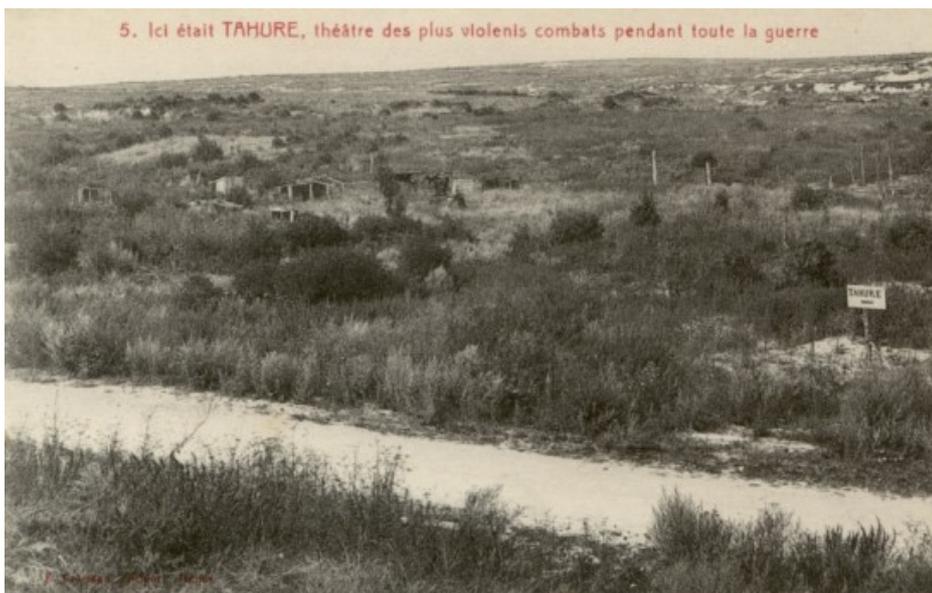
Vu Maxime (*Chagot*) hier, dans un village voisin, il a très bonne mine. Je vois un tringlot un sceau à la main, et je me trouve nez à nez avec lui, aussi Isambert 5^{ème} hussards, de Ligniville (Chatelperron) Commandant Mangin, dis tout cela à Marie

Samedi 6 novembre 1915 Commandant le 5^{ème} bataillon du 328^{ème} Secteur 110

Je vais très bien. Pour ton chapeau ; au repos.

Mardi 9 novembre 1915 *Lettre timbrée de Paris*

Je t'envoie cette lettre par Noël qui part en permission, et qui fera son possible pour aller te voir à Melun. Il te rapporte un panier à obus boches avec mon linge d'été, et divers objets. Mon béret plus réglementaire est pour Gaston Bernard. On nous redonne le bonnet de police. Mon bleu foncé, garde-le moi. Je vais bien. J'ai eu beaucoup à faire ces jours-ci, à réorganiser le bataillon du 328^{ème} que j'ai commandé au feu. D'ailleurs je rentre au 147^{ème} d'ici peu comme adjudant au Colonel, car il y a trois nouveaux Commandants au 328^{ème}. Si Noël a payé son voyage à Paris, rembourse-le. Il doit venir à Melun, le lendemain de son arrivée à Paris, ou le surlendemain. Il viendrait déjeuner, et repartirait à 16 heures pour Paris. Il te racontera nos heures de Tahure.



Mercredi 10 novembre 1915

Un mot seulement ce soir, car je suis très fatigué. Je paie le contrecoup des rudes journées à Tahure. Tu me connais, et tu sais que les nerfs marchent jusqu'au bout. Aujourd'hui détente complète. Demain j'irai mieux : déjeuner avec Max (*Chagot*), mon bataillon ayant été aux douches et lavages dans son patelin. : parlé de toi, et des petits. Au retour, rentré au 147^{ème} définitivement. Le Colonel parti en permission heureusement.

Vendredi 12 novembre 1915 *lettre timbrée de Chalons sur Marne*

Venu ici en auto prendre un bain. Hôtel du Renard : cantonnement Jean Carlier tout près de moi. Dîner chez Madame de Coatfont (charmante). Cela m'a semblé tout drôle. Pris ce matin un bain, friction, coiffeur, cela va mieux. Quatre mois que je n'avais vu de ville. Bien prié pour toi à l'église. A toi de tout cœur, à bientôt. As-tu reçu ma lettre du 1^{er} de Tahure ?

Samedi 13 novembre 1915

J'ai reçu ta bonne petite lettre dans laquelle tu comprends si bien les heures terribles que j'ai vécues le 31. J'en ai encore le cauchemar, la nuit, et j'ai peine à dormir. J'ai vu là des choses si horribles que le souvenir seul, me fait encore frissonner, et la citation, que le Colonel du 328^{ème} m'a fait obtenir à la division te le prouvera. Mais c'est la Providence qui m'a dicté ma ligne de conduite et a imposé mes décisions, et mes ordres, exécutés d'ailleurs par tous mes sous-ordres, avec un sang-froid et une ténacité remarquables. Je me suis senti vraiment fort, vraiment grand, tout ce que tu voudras, d'obtenir seul pareil résultat. Maintenant la détente se produit, et malgré le bon bain d'hier à Chalons, je suis encore très fatigué, et ai un gros travail en train.

Envoie à Maman, la copie de ma citation, elle demandait quelle était ma 2^{ème} citation à l'Armée. C'est le motif de proposition de la Croix, que tu as à l'officiel. A ce propos, envoie-moi la copie, car la brigade ou la division a ajouté quelque chose à celui de Pichat.

Maurice (*Courtemanche*) me félicite de ma nomination au grade de Commandant à titre temporaire. C'est faux. Je suis seulement proposé, et à la 1^{ère} place vacante, ce sera pour moi, dans la division.

Il y eu en effet, de vieux capitaines dans les E.M., et dans les dépôts qui rouspètent parce qu'ils n'ont pas d'avancement, alors on les envoie sur le front, mais ils n'y font pas long feu, car ils sont nuls, et peu expérimentés. Et de plus les fatigues de la guerre les font évacuer, mais tu verras dans les lettres que j'ai reçues, les sentiments à l'égard de ton Ri, des camarades et des poilus.

Le brave Dasy va se marier par procuration avec une veuve. Il commande le régiment car l'antique Roland est en permission. C'est un gaga, gâteur, et égoïste.

Mialaret est évacué aujourd'hui, et ne reviendra pas. C'est un égoïste et un froussard, mais brave homme. Il reste Cornet, Spacensky, Delahaye, du début. Louis est au dépôt, et reviendra peut-être bientôt. Vu hier à Chalons, d'Harcourt et Leyer qui vont bien, et m'ont chargé de mille choses pour toi. Ils étaient ravis de me voir. Le frère de d'Harcourt, aviateur était en garnison à Chalons, avant la guerre, et j'ai pris le thé dans un profond fauteuil de cuir, les pieds au feu. Quel rêve après Tahure.

Reçu tes réglisses, avec langue, merci mille fois. J'attends mon étui revolver. J'ai touché ici au régiment, un pistolet automatique, très bien, plus grand que le Browning que je te renvoie par Noël. Je voudrais un bon caleçon chaud, je n'en ai qu'un, mais l'achèterai en permission. Ci-jointe 1 note de Bidal. Ne l'as-tu pas payée ? Je t'avais laissé la 1^{ère}, reçue avant mon retour ici en juin. Paye si tu peux. Je t'envoie 200 Frs (avec les 5 sous du soldat, on nous rogne 1 Fr par jour). Enfin, Vive la France tout de même. Mais ne faisons pas payer notre sang. D'ailleurs il reviendrait trop cher, aux embusqués. Je continue ma lettre écrite, en au moins dix fois, mais c'est mon métier qui veut cela. Je suis tout le temps dérangé, et mène dix affaires en même temps.

Tahure

Henri Perronne prend le commandement du 5^{ème} bataillon
Citation à l'ordre de la Division

« Appelé brusquement dans la nuit du 30 au 31 octobre 1915 à prendre le Commandement du 5^{ème} bataillon du 328^{ème} d'infanterie, dans des circonstances particulièrement difficiles, s'est acquitté de sa tâche, avec beaucoup d'habileté, et de sang-froid. A su faire face dans d'excellentes conditions aux attaques que l'ennemi a prononcé sur notre front dans la journée du 31 »

Mardi 16 novembre 1915

Je vais mieux. Nous partons après demain vers le Sud pour un repos de deux ou trois semaines, au sud de la grande ligne de l'Est, non loin de la ville où tu es venue me voir à ma deuxième blessure. Je compte être décoré vers le 25 ou le 26, et partir en permission sitôt après. Mais ne te réjouis pas trop tôt. Attends patiemment ton Ri, et dis-toi que s'il était déjà venu, il serait déjà reparti J'ai bien cru à Tahure que je ne te verrais plus.

Vu Carlier, Maxime, qui a dîné avec moi dimanche. Ci-jointes deux mauvaises photos. Max va très bien. Il fait très froid, mais supportable, et mes affaires chaudes sont arrivées à point, car je gelais. Les boches se chargeaient de nous réchauffer. Reçu étui revolver. Reçu aussi dragées, chocolat de ma tante de Genache, excellentes, mais les crottes des jumelles étaient savoureuses. Embrasse-les de ma part pour les remercier en attendant que je le fasse moi-même. Maintenant je n'ai rien du poilu. Je suis lavé, propre, exempt de tots, et pour la première fois, depuis longtemps J'attends avec impatience une lettre de Trott. Celles de Gaston Bernard me font un vif plaisir. Embrasse-les bien fort tous les trois. Tu as dû voir Noël : quel brave petit poilu, mais il ne peut se faire aux marmites. Respects à mon Père.

Jeudi 18 novembre 1915

Reçu ta bonne lettre, vilaine. Je n'ai écrit qu'une seule carte à Pichoune depuis cinq mois. Je pense venir fin novembre. Nous partons demain pour aller environ trois semaines au sud de la ville de Marie-Thérèse Delannoy, et à une petite distance (secret). J'aurai donc toute facilité pour partir en permission. Je suis content que tu aies vu Noël. Il a dû te raconter Tahure et les durs moments passés là le 31 de 11h à 16h. Nous avons la copie de l'ordre d'attaque allemand du 30 au 31, pris sur un officier prisonnier, qui n'a pas songé à brûler ou détruire ses papiers, avant de se rendre, car ils se sont rendus avec une précision qui fait croire qu'on leur avait fait la théorie à ce sujet.

Pour mes bottes, je les prendrai en venant, je n'en ai pas vu. Et puis, et puis zut. J'ai déjeuné le matin avec le Lieutenant Colonel Grouselles qui commande un dépôt d'éclopés. Il est charmant. Je

Je voudrais bien être bien installé. Demande à ton Père la chambre de ma mère pour nous deux seulement pendant mon séjour, il ne peut guère me refuser cela, et elle-même, serait la première à le faire, en pareil cas.....

Samedi 20 novembre 1915

Je vais bien. Nous sommes au grand repos dans notre ancienne région (j'espère partir en permission dans une dizaine de jours et être décoré cette semaine).

Vendredi 26 novembre 1915

Ai voyagé non au Sud, mais à l'Est. Rien reçu de toi depuis trois jours. Je n'y comprends rien, car nous ne bougeons plus. Tu n'es pas malade au moins. J'espère de tes chères nouvelles demain, à toi de tout cœur.

Samedi 27 novembre 1915

Pas de lettre encore de toi, quatre jours c'est long. Je compte arriver à moins d'accroc le 4 décembre à 14h30 à la gare de l'Est. Ecrirai longue lettre ce soir.

Dimanche 28 novembre 1915

Je compte arriver le 4. Le rapide entre 13h30 et 14h30. Gare de l'Est, informe-toi.

Lundi 29 novembre 1915

Je n'ai pas eu le temps de t'écrire, car j'ai un travail de bureau énorme en ce moment, mais je pense à toi et au bonheur de te voir bientôt.

Mercredi 1^{er} décembre 1915

Je pense avec joie au bonheur de vous revoir tous bientôt. J'espère toujours partir le samedi 4 décembre. J'étais très mal en train depuis quelques jours, aussi j'ai pris du Calonel, et cela va mieux.....

Bons baisers et caresses aux trois chéris. Respects à mon Père (il ne m'a pas écrit souvent), moi non plus, c'est vrai, mais il aurait pu me mettre une carte pour ma Croix. J'en ai tant reçu, mais cela m'eût fait plaisir. Enfin pas d'importance. Ce qui en a, c'est que tu m'aimes.

Jeudi 2 décembre 1915

Si par hasard je n'étais pas là le 4, ne t'inquiète pas, et viens le 5.

Jeudi 16 décembre 1915

Tendresses. Lettre suit.

Lundi 20 décembre 1915

Je vais bien. Mille bonnes tendresses, mais débordé de travail, et très fatigué.

Mercredi 22 décembre 1915

Je reçois avec un énorme plaisir, tes deux bonnes lettres Crois-tu que l'une a mis cinq jours, et l'autre sept. C'est long tu sais. Enfin maintenant voilà le courant repris. J'ai été deux jours sans pouvoir t'écrire. J'étais abruti de travail, et le soir je tombais de sommeil. Enfin, nous avons encore deux manœuvres en train. Mais j'ai hâte de remonter aux tranchées, au moins là, j'aurai un travail intéressant. Je sais bien que tu as peur pour moi quand j'y suis, mais prie bien pour moi, et je serai encore protégé par le Bon Dieu. J'ai écrit à Brion et à Bauffremont. Je suis bien fatigué de mes reins et de ma jambe, et il fait un temps horrible. Pluie et neige abondante, gadouille. A part cela, rien de particulier : de Barmon revient ici heureusement. Je pourrai parler de toi avec quelqu'un.

Vendredi 24 décembre 1915

Encore un deuxième réveillon sans toi, c'est dur, tu sais, mais Vive la France, et mort aux boches. Nous sommes toujours au repos, au moins jusqu'au 5 janvier. Je pense avec un souvenir ému à nos bons petits réveillons, c'est déjà loin. Je suis heureux de te savoir bien portante Je t'écrirai à nouveau demain. Je vais me confesser, et irai à la messe de minuit. Mes pensées rejoindront les tiennes. Mille caresses aux enfants. Je pense que leurs souliers seront bien garnis.

Mardi 28 décembre 1915

Manœuvres sur manœuvres. Je n'arrête pas, et ai à peine le temps de t'envoyer un mot. Mille bons vœux. Envoie chocolat et fruits à Xavier (*Perronne*). Jeanne (*Duquesnay*) m'en a envoyé de Chambéry.

Mercredi 29 décembre 1915

Deux jours de manœuvres. Impossible de t'écrire. Je suis la bonne à tout faire du 147^{ème}, et n'arrête pas. Ne t'inquiète pas pour Barraud Sur ce parlons de toi. Je suis navré de te savoir patraque. J'ai reçu et mangé tes excellents fruits exquis : un velours. Merci aussi aux enfants de leurs bonnes lettres qui m'ont fait grand plaisir. Il est une heure du matin. Je ne peux écrire et travailler que la nuit, étant dérangé de jour. M'as-tu envoyé une Croix de la Légion d'Honneur, ou as-tu reçu celle de Guigui ? Toujours au repos jusqu'au 6 ou 8 janvier. Bonsoir. J'ai encore du travail pour deux heures au moins.

Dimanche 2 janvier 1916

Débordé de travail. Impossible écrire à personne, vous envoie tous mille vœux de bonne année. Transmet-les à tous, ma chérie, je pense bien à toi, mais je n'arrête pas, et suis très fatigué. Embrasse bien mes chéris, et reçois mille bonnes tendresses. Nous montons aux tranchées le 12. A toi de tout cœur.

Dimanche 2 janvier 1916

Je ne veux tout de même pas me coucher, sans t'envoyer tous mes bons vœux. Nous avons quitté Tahure pour quelques jours, pour exécuter de grands travaux un peu en arrière des lignes. Nous rentrerons à Sedan le 8, et monterons aux tranchées, à cheval sur la rivière de Sedan, un peu au S.O. de nos anciennes positions, et au S.E. de Sedan. Il fait un temps de chien, et sans mon manteau de pluie Burberry, je serais trempé. L'antique est toujours aussi sinistre, mais je patiente. J'espère une solution bientôt. En tous cas à la grâce de Dieu, c'est le seul moyen d'accepter tout.

Lundi 3 janvier 1916

Nous continuons nos grands travaux, un peu en arrière, et je t'assure que je ne perds pas mon temps. Je t'écris la nuit, il est 22h30, car de jour, je n'ai pas une minute à moi. Je pense souvent à vous tous, mes bons chéris, et à côté de la vie menée ici. Au moins, aux tranchées on rit, ici on végète, et on patauge. Je vais me coucher, car je tombe de sommeil, on n'arrête pas, c'est du surmenage.

Ps : Les bagues sont en train, dis-le aux jumelles.

Jeudi 6 janvier 1916

Je viens d'être très fatigué, de la bile que je me suis fait avec l'autre. Maintenant, je ne m'en fais plus, mais j'ai été forcé de m'arrêter deux jours. J'ai pris du Calonel, et cela va mieux. C'est pour cela que tu n'as pas reçu régulièrement de mes nouvelles. Je compte reprendre mon service demain.

Jeudi 6 janvier 1916

Il ne faut pas avoir d'idées noires comme cela. Avec une pleine confiance dans le Bon Dieu, tout ira bien. Comme je te le disais dans ma carte, j'ai été très patraque, mais le Calonel m'a fait du bien et j'espère être retapé. Je ne suis pas désigné pour le 1^{er} cours de Neufchâteau, mais je fais une demande pour le 2^{ème}. Brion appuiera ma demande. Bauffremont est prévenu, et si je vais à Neufchâteau, il me fera affecter où je voudrai. N'es-tu pas fière de tes trois petits ? Je suis sûr d'avoir payé les deux culottes ; tu as les deux reçus. Donne 5 Frs à Renée si elle est toujours bien. Je vais t'envoyer de l'argent. Je n'ai pu encore le faire, étant dans un tout petit patelin pour des travaux de tranchées. Je vais mieux. Pour la Croix, écris à Guigui pour savoir si elle en envoie une, sinon achètes-en une (50 Frs) Une croix donnée par toi, m'aurait fait plaisir. Bons baisers aux trois chéris.



Michel (5ans) Gaston Bernard (10 ans) Jacques Renaud (8 ans)

Dimanche 9 janvier (au crayon)

Je vais bien. Je monte aux tranchées le 11 au soir. Vous embrasse tous de tout cœur. Lettre suit.

Mercredi 12 janvier 1916

Je vais bien, et monte aux tranchées après demain soir, dans un secteur calme, donc ne te fais aucune bile. Une fois installé, je pourrais t'écrire un peu plus.

Le 13 janvier, le 147^{ème} va prendre possession du secteur de la Selouze au nord de Saint Mihiel. Le secteur est en général calme. Les travaux y sont poussés activement. Un nouveau renseignement : « une attaque est imminente dans la région de Verdun ».

Samedi 15 janvier 1916

Je vais bien, je suis aux tranchées depuis cette nuit, il fait assez bon ici. Nous sommes dans une ferme comme abri, très bien, et ... bombardés. Je vous embrasse de tout cœur, et vous envoie mille bonnes caresses et baisers.

Lundi 17 janvier 1916 (au crayon)

Je vais bien. Reçu ta bonne lettre avec mimosa et photo de Mo. Mille fous baisers.

Lundi 17 janvier 1916

J'ai été ravi de recevoir ta bonne lettre d'hier, avec la photo de mon petit Mo, et ta branche de mimosa. Tu n'as pas idée comme cela m'a fait plaisir. Il fait un temps superbe, et nous sommes installés dans une ferme très bien aménagée. Je n'ai pas un instant à moi, et le soir, quand je voudrais écrire et mettre ma correspondance à jour, je tombe de sommeil. L'antique est plus acariâtre que jamais, et désagréable à l'excès. Il est indressable, et bon à réformer par retrait d'emploi. Enfin, j'espère qu'il partira bientôt, et que l'épreuve cessera. Mais que c'est donc dur de vivre avec un pistolet de cette sorte. Noël va bien. Chevallier aussi, et Sultane. Je vais avoir un petit chien ratier, envoyé par Madame Violette. Ici cela pullule : rats et souris font la vie, la nuit. Ci-jointe une photo de moi, faite aux environs, et deux faites à Tahure. Je n'ai toujours pas celles de ma décoration, je vais les réclamer.

Jeudi 20 janvier 1916

Je vais bien. Un peu fatigué seulement, car le secteur que nous tenons est énorme, et il faut faire des kilomètres pour tout voir. Il ne fait pas très froid, et d'ailleurs, nous sommes dans une ferme, et nous avons du bois en abondance, avec deux vaches, qui nous donnent beaucoup de lait. Mais que de rats, et de puces ! Par contre les boches ne sont pas venus ici, il y a des totos. Impossible finir ma lettre.

Vendredi 21 janvier (au crayon)

Mille bonnes tendresses. A toi de tout cœur. Je pense ardemment à vous tous. Tu peux couper cheveux de Mo. Envoie-moi une mèche, et gardes en une.

Dimanche 23 janvier 1916 (au crayon)

Je vais bien. Je t'embrasse de tout cœur comme toujours. On nous fait travailler ferme, et je n'ai pas grand temps. J'ai remercié Monsieur de Pallières le jour même de l'arrivée du colis, j'en suis sûr. Ecris-le-lui. Je suis débordé en ce moment.

Mardi 25 janvier 1916

Je ne sais comment je vis. Je fais un métier idiot, relégué au rang du dernier des secrétaires, traité comme tel, enfin l'épreuve dure longtemps. Vive la France quand même, mais c'est bien malheureux que le Père Joffre ne puisse pas se rendre compte par lui-même comment nous sommes dirigés. Il me semble être revenu de 25 ans (!) en arrière, et de n'avoir jamais fait la guerre ? Heureusement que nous avons les boches tout de même.

Je suis très fatigué car je ne me couche pas avant 11 heures, suis souvent réveillé deux ou trois fois, et doit être debout à 5 h 30. Ce manque de sommeil en dehors de toute attaque ou de préparations d'attaque, est inutile, et si cela continue, je serai abruti, totalement. On ne rit plus, qu'en cachette, on ne blague plus, enfin cela n'est pas drôle du tout.

J'attends toujours ma croix avec une impatience de gosse. J'écris comme un chat, ayant un rhumatisme au bras droit.

Mercredi 26 janvier 1916 (carte postale représentant une jeune maman, et une petite fille)

Mille fous baisers : A quand ma petite fille, cela m'en fera deux avec toi.

Mercredi 26 janvier 1916

Je vais mieux aujourd'hui. Il fait beau, et vraiment pas froid du tout.

Samedi 29 janvier 1916

Colis envoyé ce soir avec deux bagues pour jumelles, ta bague 12, un couteau à papier pour toi, et une bague à Ri que je te demande de garder. Je t'enverrai mon désir, à ce sujet.

Samedi 29 janvier 1916

Bien reçu deux piles et chocolat. Merci. Comment vas-tu ? Ne te désole pas, et aie confiance dans le Bon Dieu, cela ira tout seul, tu verras. Moi, je vais tout doucement. Figures-toi que j'ai un chien ramené par un permissionnaire, et que Madame Violette m'a fait donner par ses maîtres. Il est merveilleux pour les rats et les tue royalement.

Lundi 31 janvier 1916

Je vais mieux, j'ai été souffrant des intestins ces jours-ci. Cela va. Nous sommes descendus plus au Sud toujours le long de notre rivière de Sedan. A toi de tout cœur, je t'embrasse bien tendrement ainsi que mes chéris. Ils ne m'écrivent pas ?

Mardi 1^{er} février 1916

C'est seulement aujourd'hui que je peux t'écrire. Tous ces jours-ci, je n'ai pas arrêté, car nous changeons de place le 4, un peu au Sud de notre place actuelle. J'ai galopé (*sens figure*) dans les tranchées, et j'étais moulu. Là où nous allons, je serai dans un village en ruines, mais très bien installé dans les dites ruines au bord de notre rivière. J'ai envoyé un pouvoir au notaire de Dijon, en le priant de t'envoyer directement 3000 Frs. Fais-en absolument ce que tu voudras, à ta guise. Je voudrais tant t'entendre rire dans tes lettres. Si les miennes sont rares, et rarement longues, j'ai une excuse, ma vie agitée en ce moment est pénible, mais te lire est un si délicieux moment que moi aussi, j'ai des idées noires quand le courrier est court.

Ne sais-tu pas combien je suis fier de mes petits et de leur maman Je t'envoie quelques photos qu'on m'a renvoyées de Verdun. Je viens de recevoir ta bonne lettre qui m'a rudement remonté. Mille baisers aux chéris.

Le chien Friquet tue en moyenne quatre rats tous les jours.



(à gauche Lt de Valfleury, capitaine Guilbert, Henri Perronne avec Friquet et ... au repos près de Compiègne juin 1916

Mercredi 2 février 1916

Je déménage, ayant loué ailleurs ; pour 3,6,9,12,15 ... A tous de tout cœur.

Vendredi 4 février 1916

Mille bons baisers. Emménagement terminé. Campagne agréable sans « orages » fréquents. Quelques sifflements seulement dans les arbres. A part cela, tout va. As-tu reçu bagues, papiers, certificat trois blessures, et argent ? A toi de tout cœur, Lettre suit demain.

Vendredi 5 et lundi 7 février 1916

Toujours très occupé. Courage. Il faut que les femmes tiennent comme les poilus. Reçu ta lettre. Je fais faire une bague pour Madame R., mais n'en promets plus, car je n'ai plus le temps de m'occuper de tout cela. Je suis débordé de travail et totalement abruti.

Mercredi 9 février 1916

Désolé de savoir mon petit Mo malade. Je voudrais tant que cela ne soit rien. Soigne-le bien. Le brave Lebeau dont je t'envoie la photo a perdu le sien, mort à Sedan de scarlatine. C'est triste. Et toi vas-tu mieux ? Moi je vais doucement, abruti, souffrant du foie, du rein, mais cela va tout de même. Nouvelles de Mo s.v.p.

Jeudi 10 février 1916

Je suis très très content de savoir mon petit Mo bien mignon, et surtout mieux. Depuis que je sais le petit Lebeau mort, lui qui était si solide, cela me tracasse. Enfin tant mieux puisque ce n'est rien. Je vais doucement, car je me donne un mal fou pour que tout marche, et suis fatigué. Aujourd'hui j'ai fait deux reconnaissances des lignes ennemies, tout près des boches, par la neige, et c'était beau. Je voyais le drapeau que ces cochons-là ont hissé sur notre ville où ils donnent des concerts.

Ci-joints mes vieux galons de veste de Tahure et deux roses de Noël cueillies au pied c'un vieux calvaire, au milieu des tranchées, pour ma Linette. Envoie-moi une boîte de 8 Frs de 100 cahiers, papier à cigarettes G.d'Arjy ambré (ou, si tu n'en trouves pas, du Job nacré) mais de préférence le premier. Les galons sont pour mon petit Mo, tous les deux. Il sera content. Embrasse-le de ma part. Je suis bien content que tu aies l'argent nécessaire pour toi, tu ne peux pas dire que Ri ne t'en envoie pas. Je pense sans cesse à toi, ma Line, à nos chéris, à notre n° 4. Je voudrais être là, et que ce soit une fille.

Amitiés aux Wender parents, jumelles, Lacquelay etc ... Respects à mon Père. Amitiés à René. Bonjour à Renée, je lui enverrai une petite bague avec ses initiales.

Samedi 12 février 1916 (au crayon)

Mille fous baisers. Courage toujours et confiance. A la grâce du Bon Dieu. Je t'embrasse bien fort ainsi que mes trois chéris. Vive la France.

Dimanche 13 février 1916

Comment va Mo ? Tu ne me dis bien tout, dis ? Je voudrais que ce petit aille bien, et qu'il ne lui arrive rien en voyage. Tu dois partir le 20, et je pense que vous allez être séparés tous. Aussi je voudrais que tout colle. Surtout aie bien confiance et tout ira bien. Donne-moi des nouvelles, et que Jeanne m'en donne aussi régulièrement, sur une simple carte postale.

En tous cas, au Mans je te saurai entourée, et ne serai pas inquiet. Vois dès ton arrivée Mayer et son ami Beauchef, interne de Delagenière, et que je connais. De plus c'est le beau-frère de mon Général de D. avec lequel je suis très bien.

Je vis toujours dans mes ruines, mais les boches tirent mal, et je les envoie à tous les diables.

Aujourd'hui, bonne nouvelle. Mon patron est évacué et ne reviendra plus. C'est le Commandant Brunet, qui était blessé à Orléans, chez les bonnes sœurs, qui commande par intérim. Alors, c'est le rêve après l'enfer. C'est d'abord un ami, un compagnon des heures dures de Calonne et de Tahure, et un chef épatant. Nous aurons un autre Colonel, certainement, mais ne pourrons que gagner au change.

Lundi 14 février 1916

J'ai été forcé de cesser brusquement ma lettre hier, car on m'a appelé au téléphone, et le vaguemestre partait. Or nous sommes très isolés de toute communication ici, et de jour, la circulation est très difficile. Depuis hier, la vie n'est plus comparable. Tout le monde rit, est gai, enfin on n'est plus serré dans un étau comme avant, et depuis la disparition du « vieux ligueur de Roncevaux » tout le monde travaille avec le sourire, et beaucoup plus utilement, en tout cas.

En deux jours j'ai abattu plus de besogne qu'en dix avec l'autre, et de la bonne. On fait du mal aux boches, de la vraie guerre, et sans être ennuyé par un vieil acariâtre. La physionomie du 147^{ème} est redevenue la vraie, gaie, confiante. J'attends toujours une croix avec une impatience d'enfant.

Prie pour que le nouveau Colonel soit chic. Nous l'avons bien mérité après cinq mois d'épreuves. Il fait un temps de chien, mais malgré cela, nous voyons tout en rose.

Pas de lettre de toi aujourd'hui. J'espère que mon Mo va mieux. Je vous aime bien, mes chéris, et pense souvent à vous tous. Respects à mon Père. Amitiés aux Wender, Lacquelay ...

Je vais pouvoir t'écrire plus souvent et longuement maintenant.

Jeudi 17 février 1916

Je vais bien. Je viens de toucher Monsieur Bourgeois, en remplacement de Monsieur R. évacué. Changement heureux, tout est rose : homme exquis. Le 147^{ème} recommence à vivre, et à rire. Mille fous baisers, je suis proposé pour Commandant. Je t'envoie le motif de proposition, cela te fera plaisir. (Cf. en 1^{ère} page « le plus bel éloge qu'on puisse faire ... »)

Le 21 février, le secteur est soumis à un bombardement insolite qui donne l'éveil et fait prévenir d'importants événements. Les villages de l'arrière secteur sont aussi pris à partie. Une violente canonnade est perçue dans la direction de Verdun. Le lendemain on apprend que les Allemands ont déclenché une offensive formidable sur tout le front de Verdun.

Lundi 21 février 1916

Je vais bien, il fait beau et froid, notre secteur est un peu moins tranquille qu'avec nos prédécesseurs (Cravoisier et Cie) mais tout va bien, ce n'est rien à côté de Tahure, et nous avons de quoi leur répondre. Prie bien pour toi, mes trois chéris, et pour ton Ri, et cela marchera tout seul. Mais aucune inquiétude, nous ne sommes pas dans un endroit visé, seulement à proximité, donc rien à craindre.

Mon nouveau chef est charmant, sec, froid : Franc-Comtois, de la vallée de la Loue, entre Besançon et Morteau. Cela va très bien sous ce rapport. Tu vois, ma Linette, que le Bon Dieu est avec nous. Cravoisier ne t'aurait pas mis la puce à l'oreille, avec son départ précipité, que je ne t'aurais pas dit que ça bardait un peu : mais c'est si peu comparable à Tahure que cela paraît mesquin. Surtout écris-moi beaucoup, souvent, car vois-tu, il ne faut pas m'en vouloir, j'ai un gros travail d'organisation à faire, et c'est dur. La brigade de Cravoisier ne sait pas travailler, et ne connaît pas la guerre. Je suis rudement content de ne pas avoir été avec cette brigade.

Premièrement ma proposition de Commandant a peu de chance d'aboutir, car on m'a proposé à titre définitif, comme récompense, mais je suis jeune encore, et les vieux sont jaloux ...

Deuxièmement je suis proposé d'office pour Neufchâteau, mais quand ? Rien encore. Je te tiendrai au courant, mais jamais, tu entends bien, ma Line, je n'aurai dans un E.M. les camarades, l'exemple de l'affection que je trouve ici.

Baisers à Guigui, et d'Ainval. Surtout écris lettre, et fais m'en écrire.

Mercredi 23 février 1916

Aujourd'hui et hier, rien de toi. Les boches ont paraît-il bombardé la ligne, et un wagon poste serait brûlé dit-on, nos lettres avec ? Nous avons été entre deux actions très vigoureuses, et ces sales bêtes ont pris quelque chose comme pilule. Nous-mêmes, nous leur avons rendu la monnaie de leurs pièces, avec générosité. Je suis enrhumé comme un loup ayant eu très froid la nuit dans nos ruines, qui ne manquent pas de charme : rats, chouettes, gibier alentour, eau à volonté. La rivière ayant débordé, et dans des proportions inquiétantes, nous sommes isolés de tous, mais les boches savent que nous sommes là, et ont peur. Seulement ce qui est triste, c'est que nous n'avons ni journaux, ni lettres depuis trois jours. J'espère que tu auras fait bon voyage, ma Linette avec mon brave Gaston Bernard. Et les deux autres ? Leur départ s'est-il bien effectué ? Et la petite Nic : Va-t-elle vite arriver ? Dis-lui de se presser car j'ai hâte d'être Papa d'une petite poulette. Raconte-moi ton voyage, ton arrivée au Mans, parle-moi de Guigui du Mans, des gens qui sont encore là, et que j'ai connus. Enfin de ce qui t'entoure. Mon Colonel est un homme charmant, tout va bien. Quelle différence !

Jeudi 24 février 1916 19 heures

Mille tendresses. Bon baisers à vous tous. Priez bien pour nous tous les jours. Tout marche bien. (*signé Henri*)

Vendredi 25 février 1916

Depuis trois jours, pas de lettres de toi, pas un mot, rien, c'est à désespérer. Nous sommes totalement isolés de l'univers, heureusement que nous avons su qu'un zeppelin avait été descendu : trente cochons de moins. Je voudrais tant avoir des nouvelles de vos voyages respectifs, savoir si tout a bien marché, et si vous êtes arrivés à bon port. Comment vas-tu ? Ce que pense Coyau, si elle pense que c'est pour bientôt.

Ici tout va bien, nous asticotons les boches, ferme, et ils n'en reviennent pas, mais nous sommes comme des canards avec l'inondation. Il neige, mais il ne fait pas trop froid heureusement. Nous travaillons dur pour consolider les positions de ceux que nous avons remplacés, et qui depuis six mois, vivaient dans une inaction coupable. Quels saligauds, et c'était naturellement des gens du Midi !! Quels infects gens. De peur de recevoir des marmites, ils ne travaillaient pas le jour, et ils se reposaient, d'avoir eu peur le jour, pendant la nuit. Aussi pas de boyaux, pas de fil de fer, pas d'abris. Il a fallu nous envoyer ici, mais il y a du travail pour deux ans. Enfin heureusement, tout est prêt, et les boches peuvent attaquer, nous sommes parés, mais je suis abruti du travail fourni. Heureusement, avec mon nouveau chef, c'est le rêve. Homme très capable, et exquis de relations, avec un cœur d'or. Enfin un être qui « pige » tandis que l'autre ne pigeait pas.

Toujours pas de nouvelles de proposition pour Commandant, ni pour Neufchâteau. J'ai, pour Neufchâteau, été très appuyé. Enfin, à la grâce de Dieu.

Samedi 26 février 1916 (au crayon)

Je vais bien. Il fait beau et froid, et à part les jambes, tout va bien. Toujours rien de toi (quatre jours). Vive la France, et mort aux boches. Mille fous baisers.

Samedi 26 février 1916 (au crayon)

Je vais bien. Mille fous baisers. Vive la France. Les boches ont eu des pertes « kôlôsales ».

Mardi 29 février 1916

Je suis très fatigué, car l'on n'arrête, ni de jour, ni de nuit, mais tout va bien jusqu'à présent. Le docteur me met souvent des ventouses aux reins. Cela me décongestionne rudement. Mais voilà plus de cinq semaines que je ne mange pas de viande, et je commence à m'en ressentir, mais malgré tout, cela va tout de même, et ai toujours bon pied, bon œil, et bon espoir. Je suis très heureux de te savoir arrivée au Mans, et en bonne mains, et cela me soulage rudement. Nous avons eu des journées très dures, mais cela va. Reçu tes prunes fourrées, de Barmon en a mangé, pas moi car mon régime est très sévère, mais elles ont été fort appréciées. Reçu aussi mes papiers à cigarettes, mais Marie (*Bath*) avait fait un emballage trop mince et il y a eu une quinzaine de perdus en route, mais ce qui est arrivé, a été le bienvenu. Surtout des détails sur toi, et souvent. Mais il ne faut pas m'en vouloir si j'écris court ou peu, mais cela barde.

Mercredi 1^{er} mars 1916

Ma lettre n'a pu partir hier, tout va bien, les boches ont arrêté, et ont des pertes énormes. Cela les fait réfléchir et ils hésitent à recommencer. Nous en profitons pour les abrutir d'artillerie.

Mercredi 1^{er} mars 1916

Ci-joint 200 Frs. Mille tendresses. Baisers à Gaston Bernard et Guigui.

Vendredi 3 mars 1916

Pas de lettre de toi aujourd'hui. J'en ai eu trois hier. Tous les services sont un peu bouleversés, mais tout va bien, heureusement. N'aie aucune crainte, je suis moins exposé qu'à Tahure. Ecris-moi, Guigui et Gaston Bernard, aussi. Quelle est l'adresse de Coyau ? Vite une petite Nicole. Tu sais si cela te fait plaisir, appelle-la Marie-Simone, enfin je te laisse libre. Pour Marie-Nicole ou Marie-Simone (avec un seul « n ») et si c'est encore un gars, alors : Georges-Henri. Dis-moi, sois sage, courageuse pour te remettre vite.

Samedi 4 mars 1916 *(lettres reçues chez Marguerite de la Morandière)*

Tout va bien. Rien d'intéressant à te dire, sinon que nous n'avons pas bougé. Comme les boches nous ont, en partie, démoli nos ruines, nous vivons dans la cave, ce qui est dénué de charme. Je pense bien à toi tout le temps, et te veux être très courageuse, comme si j'étais là, tu entends, ma Linette. Lis tous les jours la prière ci-jointe, et tout ira bien. Je n'ai pas de nouvelles des petits, de Dieppe. Je tiens beaucoup à en avoir tous les jours, dis-le à Jeanne (*Duquesnay*) : un mot seulement, j'y tiens, et cela me tranquillisera. Reçu des bons pruneaux, merci, je ne sais pas si je t'ai remerciée.

Dimanche 5 mars 1916

Je reçois ton petit mot du 2 mars, et suis bien content de savoir que tout va bien. Ici aussi, rien de changé. On tient le coup, et quel coup, mes enfants. Nous ne laissons pas les boches un instant en repos, et en ce moment même, mon ancienne Cie va leur chatouiller les côtes, pour nous ramener quelques Fritz.

Aie confiance en Dieu, lis tous les jours la prière que je t'ai envoyée hier, et tout ira bien. Et puis, si tu ne peux pas m'écrire, demande à Guigui de le faire. Jeanne m'a écrit aujourd'hui. Les petits vont très bien. Vive la France, alors, une petite fille blonde comme sa mère. Ne va pas la faire brune, au moins, je voudrais tant qu'elle ait les boucles que tu avais à 17 ans. Je te revois, encore chez les Feuillet, avec ta robe en je ne sais quoi, bleue, et ton chapeau à cerises, et ton costume marron. C'est tout près, cela, et te voilà déjà Maman d'un n° 4. J'ai décidément détourné une mineure, mais sois toute prête à recommencer si le Bon Dieu me prête vie. Surtout n'hésite pas à convoquer Delagénière, Meyer et Beauchef, mais je suis sûr que tout ira bien, et dans quelque temps, je retrouverai ma Line mince Comme à Auxerre.

Nous sommes encore favorisés, et je t'en prie, n'envie pas le Capitaine de dragons de Melun (A). J'aime mieux ma place, que la sienne. L'antique est revenu dans la région commander un des régiments qui viennent de trinquer. Je les plains, mais nous soupignons d'aise. Le Lt Colonel Bourgeois est un homme charmant et plein de cœur. Bon baisers à Gaston Bernard, à Guigui, à C., à Germaine, Maurice (*Courtemanche*).

Lundi 6 mars 1916

Ravi de la lettre de Gaston Bernard. Je vais bien. Chaude alerte cette nuit, mais tout va bien heureusement.

Mardi 7 mars 1916

Pas de lettre de toi. Triste. Et ma Croix ? Et ma fille ?

Mercredi 8 mars 1916

Voilà déjà trois jours que je suis sans nouvelle de toi. La dernière lettre reçue était du bon Pap. Je voudrais tant aussi des détails sur toi, ta vie. Si tu pouvais te douter de notre situation d'exilés de tout, ici, dans notre baignoire, tu comprendrais combien une lettre de toi serait la bienvenue. Et comme un fait-exprès, personne ne m'écrit non plus, et c'est si pénible de rester sans nouvelles.

Nous sommes toujours aux ailes du mouvement, et je crois qu'on nous a mis dans une situation critique et délicate, parce qu'on savait que nous tiendrions, mais la perspective d'un bain forcé, par le froid, ne nous dit rien qui vaille, et nous sommes décidés à tuer des tas de boches avant de nous résigner à un bain glacial. A part cela, nous sommes bien ravitaillés, avons dans nos ruines cinq vaches laitières, et mangeons de la crème Chantilly, et des potages veloutés. Tu vois, ma Linette, que nous ne sommes pas à plaindre. Nous avons une place Jeanne d'Arc, et elle nous protégera, j'en suis sûr. Je vais beaucoup mieux, et recommence à manger un peu de viande, aussi me revoilà plein de forces, et patient pour fourrer les boches dehors. Et pourtant, on sent qu'ils jouent leur va-tout. Ce ne sont plus les attaques régulièrement menées de Champagne.

Jeudi 9 mars 1916

Reçu aujourd'hui ta bonne lettre du 4 mars, celle du bon Pap du 5, et ta carte du 6. Quel bonheur de te lire. Reçu aussi une lettre de Mialaret qui me dit que tu as une mine excellente. J'en suis ravi. Tu as dû le trouver maigri. Ta bonne lettre me remplit d'aise, j'y retrouve ma Line gaie, confiante, et je suis comme elle Je vais bien à part fatigue physique, et tension d'esprit, mon Colonel est un homme charmant, et la vie, avec lui est très agréable.

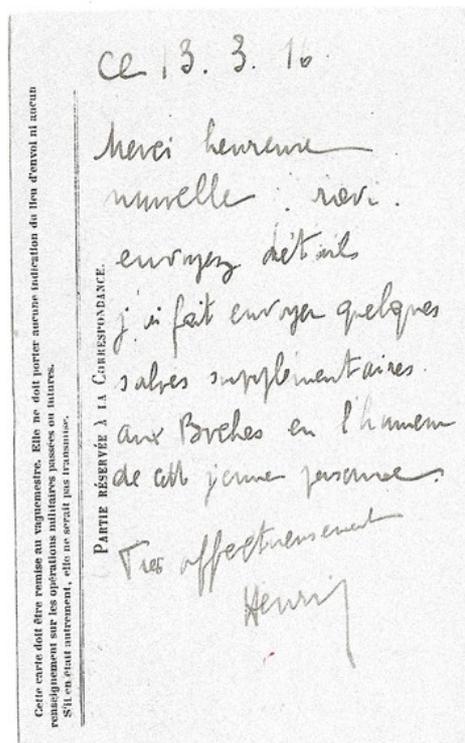
Vendredi 10 mars 1916

Mille tendresses, et surtout envoi dépêche.

(naissance de Nicole)

Lundi 13 mars 1916

Je reçois la bonne nouvelle de quatre côtés différents : un mot de Jeanne Duquesnay, un de Marie (*Bath*), un de Le Bihan, et un de Maurice (*Courtemanche*). Malheureusement ce dernier est avare de détails et c'est long d'attendre encore deux jours pour en avoir. Enfin je suis tellement content et ravi d'avoir une fille que j'en remercie le Bon Dieu du fond du cœur. Tu n'as pas idée combien je suis fier de toi, qui me donne de si beaux enfants. J'attends des détails de toi, dès que tu pourras m'en donner, mais surtout pas d'imprudences, tu comprends bien que je veux des tas de détails. Je désire vivre avec toi ces moments-là, en souvenir. J'aurais tant aimé t'entourer d'affection et de tendresse pendant tes souffrances. En l'honneur de ma fille, car c'est ma fille, j'ai fait envoyer aux boches un complément de pruneaux bien assortis. Que dit le Pap, de sa petite sœur ? Est-elle blonde ou brune ? Blonde, n'est-ce pas ? As-tu décidé pour Marie-Simone, ou Marie-Nicole ? R.s.v.p. je voudrais tant qu'elle soit mignonne et bien faite comme sa mère, j'en serais si fier. Quant à sa maman, elle a les félicitations du Lt Colonel Bourgeois, qui, en ce moment à côté de moi, me prie de te les envoyer. Ensuite mille tendresses de moi. Peut-être dans un mois, les permissions seront-elles rétablies. Ici rien de neuf. Nous nous cognons tous les jours beaucoup, mais les boches n'ont pas osé encore s'y frotter. Ils savent bien où agir, et leurs espions les renseignent. Là où nous sommes, on ne passe pas. Merci pour ma petite fille, te voilà passée ma grande fille, mais toujours autant chérie et aimée. Je suis bien heureux.



Lundi 13 mars 1916 *courrier du Sous-lieutenant porte drapeau au Capitaine Henri Perronne*

*147^{ème} Régiment d'Infanterie
Pouvrais le 13 mars 1916*

Mon Capitaine,

Les gradés et hommes du matériel ainsi que les Sapeurs, me chargent d'être leur interprète auprès de vous, afin de vous exprimer tous les regrets qu'ils ont en vous voyant quitter le commandement de la Compagnie Hors-Rang ?

Le 13 mars 1916 marquera dans l'histoire de la C.H.R., car en ce jour, s'en va son admirable chef si estimé, si aimé et si regretté de tous.

Nous pouvons être fiers d'avoir eu à notre tête –malheureusement pendant trop peu de temps) un tel chef, car à tous les moments, même les plus périlleux, vous avez su nous donner le plus bel exemple de courage, de sang-froid et de bonté.

Merci du fond du cœur pour tout ce que vous avez fait pour nous. Vos bontés ne comptent plus ! Vous pouvez être assuré Mon Capitaine, que c'est avec les larmes aux yeux que nous vous voyons partir. Quoiqu'il vous arrive, songez toujours que vos braves sapeurs et employés du matériel seront toujours de cœur avec vous.

Nous vous souhaitons surtout, une excellente santé ainsi qu'à votre chère famille ; qu'un quatrième galon vienne bien vivement vous récompenser, ainsi nous serons heureux pour vous et pour les braves poilus du 147^{ème} qui seront fiers d'avoir à la tête de leur bataillon un chef tel que vous, qui les mènera à la victoire pour la gloire et la grandeur de la France.

Le Sous-lieutenant porte drapeau :

F. Rapij.

Mardi 14 mars 1916

Je reçois seulement aujourd'hui ta carte du 9 où tu me dis attendre l'arrivée imminente de notre fille. J'attends demain, avec impatience de nouvelles détaillées par Guigui. Tu ne peux te douter de ma joie d'avoir une fille. J'en avais si envie, depuis si longtemps, et je t'aime infiniment pour me l'avoir donnée.

Jeudi 16 mars 1916

Reçu lettre de Coyau et Gaston Bernard. J'ai été très heureux ; car vois-tu, je suis resté trois jours sans nouvelles de toi, depuis que je savais Nicole arrivée, et je trouvais que, autour de toi, en dehors de cette brave Coyau, il y en avait d'autres, qui auraient peut-être pu avoir la délicate pensée de me documenter en détails. Nous vivons des heures si dures, que nous sommes sensibles à toute marque d'affection. C'était trop t'en demander, sans doute, et ceux qui sont à l'arrière, ne peuvent comprendre cela. Enfin j'ai tort de me plaindre et je suis si content de te savoir bien, que je veux oublier ces mauvaises heures d'inquiétude. J'ai vécu en pensée, d'une façon si intense avec toi, depuis ton arrivée au Mans que je désespérais d'être si peu renseigné. Aussi ta lettre m'a-t-elle redonné un peu de joie dans le cœur. J'en avais besoin je t'assure. J'ai reçu des lettres de Dieppe, Cannes, Chambéry, Paris, etc ... rien du Mans. Malheureusement ces lettres, suites de dépêches ne me disaient rien du tout. Je comprends maintenant et j'excuse Guigui avec ses enfants malades, et cette pauvre « bonne Marie » mal fichue. Tu ne peux te faire une idée de ma joie d'avoir une fille, et comme je te l'ai dit je suis heureux de te la devoir. Je la voudrais comme sa maman, et je demande à Dieu, de me laisser vivre pour l'élever. Je n'ai confiance qu'en lui pour l'avenir et je lui suis reconnaissant des joies qu'il me donne. Prie-le bien de ton côté, et fais prier nos petits surtout bien régulièrement pour leur maman et leur papa, et pour la réunion de tous.

Je vais mieux. Je ne compte pas commander un Bataillon de sitôt malgré ma proposition, car on fait appel à tous les vieux, et aux Commandants de Cavalerie, tant pis, mais il est question de me nommer Adjudant Major, c'est-à-dire Commandant éventuel d'un Bataillon du 147^{ème} (mon ancien Bataillon le 1^{er}) c'était réglementaire au début de la guerre, mais les titulaires de ce temps étaient tous passés au Régiment de réserves 347^{ème} et depuis n'avaient pas été remplacés.

Une circulaire de Joffre vient de les rétablir car on s'est enfin rendu compte que le Commandant d'un Bataillon avait trop à faire, et que en cas de blessure, le Bataillon restait sans chef capable (exemple de Ri à Tahure). Cela est évidemment un avancement et un acheminement sûr pour le 4^{ème} galon, mais on se fiche de nous tout de même un peu. Des gens qui arrivent ignares des dépôts sont nommés à cause de leur ancienneté, et les circulaires disent en toutes lettres de faire passer avant ceux dont les capacités ou les preuves, faites au feu, leur ont acquis des droits.

J'y vois seulement le gros avantage d'avoir moins de travail, et pourrai me reposer de temps en temps au repos 8 jours par mois. Je suis rudement content que Nicole soit blonde et ait les yeux bleus, et qu'elle tâte bien. Je suis navré de ne pouvoir être là, à te soigner, te dorloter, et te voir heureuse. Tu dois être aux anges de donner ton sein à ce petit bout de femme. Dis-lui de ne pas les abîmer trop, je les voudrais encore beaux à mon retour. Je t'avoue qu'en dehors des boches, tu occupes toutes mes pensées. Je te vois avec tes cheveux nattés, et ton air de petite fille Deux mots de toi me feraient plaisir, au bout d'une lettre de Gaston Bernard. Bons baisers à Gaston Bernard, à Nic.

Samedi 18 mars 1916 Lettre adressé au Capitaine Perronne

147^{ème} Régiment d'Infanterie le 18 mars 1916

Mon Capitaine,

C'est au nom des Télégraphistes de notre beau Régiment que je viens vous remercier de l'estime que vous nous témoignez. Votre départ de la C.H.R. a jeté parmi nous un certain frisson. Sachez que nous garderons de vous le meilleur souvenir, et que comme par le passé, nous continuerons à vous donner entière satisfaction dans notre tâche. Nous sommes heureux de vous sentir encore à nos côtés pour vous retrouver au combat, et nous n'oublierons jamais votre commandement à la tête de notre petite famille. Permettez-moi de m'exprimer ainsi, car c'est le seul terme véritable. Vous ne saurez jamais à quel point vous étiez estimé de nous tous.

Toujours dévoué à vos ordres, croyez Mon Capitaine, à l'assurance de mon profond respect et grande reconnaissance,

A handwritten note on aged paper. At the top right, the name 'Perronne' is written in cursive and underlined. Below it, the text reads: 'En avant! Crève la peau! mont aux Boches!' in a similar cursive hand. The paper shows signs of age and wear.

Vendredi 17, samedi 18, dimanche 19 mars 1916

Voilà deux jours que je t'ai envoyé seulement des cartes. Ne m'en veux pas, j'ai été très occupé. Comme je te le faisais prévoir, j'ai été nommé Adjudant Major du 1^{er} Bataillon. Je suis toujours avec le Lt Colonel Bourgeois pour mettre au courant mon successeur, un jeune Capitaine de la réserve, très bien, d'ailleurs. Je n'entrerai en fonction que dans dix jours, car mon Bataillon est au repos. Je suis très heureux de cette nomination, car je vais avoir une vie active et de grandes satisfactions puisque c'est mon ancien Bataillon. Malheureusement Dasy n'est plus là, mais le Commandant Pardineille est un brave homme puisque du Midi et j'aurai les coudées franches avec lui. En tout cas j'aurai 7 jours de repos tous les 16 jours, ce qui est appréciable, surtout comme tension d'esprit. Et puis j'espère qu'on finira par me nommer Commandant après m'avoir tant aspergé d'eau bénite de commandant.

Au point de vue militaire, tout va bien, les boches ne passeront pas, et nous n'avons à souffrir, ni du froid, ni de la faim, ni de rien. Le moral est toujours excellent et les boches trinquent ferme tous les jours. Nous n'avons pour ainsi dire pas de pertes. Quelques tués et blessés légers, et encore, des imprudents en patrouille de nuit. Parlons de toi, ma Linette, je suis si heureux que tu ailles bien, que tu n'aies pas mal aux jambes. J'avais si peur d'une nouvelle phlébite. Fais attention, écoute Coyau, et remercie-la de faire la secrétaire. Je t'évoque dans ton dodo, avec tes nattes, et voudrais bien être là pour te dorloter. Embrasse bien ce petit chose de Nicole de ma part, et dis-toi encore combien ton Ri est ravi Embrasse bien ce bon Pap, et remercie-le de ses lettres qui me font un plaisir énorme. Embrasse Guigui aussi, je lui écrirai dès que j'aurai le temps. Il fait un temps superbe et chaud depuis cinq jours, le printemps chante.

Lundi 20 mars 1916

Rien reçu de toi hier, j'espère être dédommagé aujourd'hui. Je vais bien, le beau temps continue heureusement, et notre baignoire se vide petit à petit. Et toi comment vas-tu ? Toujours bien j'en suis sûr..... Dès que tu pourras écrire, écris-moi longuement. Remercie Coyau de faire la secrétaire, mais je n'ai pas le temps de lui écrire en ce moment. Embrasse bien mon gros Pap. Va-t-il bien ? Je suis fier de tout ce que l'on m'écrit de lui.

Mon Bataillon monte aux tranchées le 22 juin pour 16 jours, je serai à environ 1,8 Km d'où je suis en ce moment ... après s'il n'y a rien de nouveau, j'irai dans un village inhabité, mais pas démoli, au repos pour sept jours. Puis je reviendrai ici, dans une autre partie de nos propriétés. Tu vois que je suis très heureux. J'ai demandé à Marie (*Bath*), de m'envoyer différentes choses dont j'avais besoin, tu les lui rembourseras. Au revoir

Mercredi 22 mars 1916

J'ai été rudement heureux de te lire, et de voir que tout va bien. Mais je ne voudrais pas que le plaisir de te lire soit payé de la peine de te sentir fatiguée après. Je suis tout triste, car je viens d'enterrer mon Lieutenant de la 4^{ème} Cie de Brisis, tué avant-hier d'un éclat d'obus au côté, et je reçois une lettre de Madame Gambi, une toute jeune femme, mère d'une petite fille, qui est sans nouvelles de son mari. Gambi mon ancien Sergent Major était Sous-Lieutenant au 128^{ème}. Après renseignements il a été tué à Calonne le 29 février par un obus. Je suis au désespoir d'avoir à apprendre cette triste nouvelle à cette pauvre petite. Je suis tout triste, en même temps navré de quitter mes braves poilus. Je t'enverrai les quelques mots que je leur ai adressés, et leur réponse, tu verras comme ces braves m'aimaient, et tu comprendras que la plus belle récompense nous vient de nos inférieurs, et non de nos supérieurs. Nous avons bravé la mort ensemble, j'ai été partout, au milieu d'eux, au danger, comme au repos, et cela lie d'une manière indissoluble.

Je n'ai rien reçu du Mans aujourd'hui. Il faut mettre les lettres à temps. Maurice Boistel a été tué en Argonne, son cousin Le Pilleur est médecin à un Régiment de Territorial ici, et je le vois souvent. Merci encore de ma petite Nicole. Sous quels noms a-t-elle été déclarée ?

Jeudi 23 mars 1916

Je suis dans la joie de te lire. Ta bonne lettre du 20 mars, reçue aujourd'hui, me ravit. Seulement, ne te fatigue pas trop, et aie soin de ta petite personne. Si j'ai récriminé, c'est parce que j'ai trouvé le laconisme de M. dégoûtant et le silence de G., vu les circonstances. Ceci dit, c'est fini, et je ne rouspète plus. J'ai des détails, et une bonne lettre, la joie dans le cœur jusqu'à la prochaine. Tu ne peux douter combien j'ai horreur de la carte. Cela vaut mieux que rien, c'est la différence que tu trouverais et tu me dis ton navrement d'avoir un quatrième enfant

Après la guerre, il faut pour nous sauver, des tas d'enfants, et se remettre au travail de la terre..... Je suis toujours avec le Lt Colonel, mais je compte prendre mon nouveau poste d'ici quelques jours. Tu sais bien que je suis têtue. Je serais heureux d'avoir une Croix et ma bague d'aluminium gravées aux armes de mon cachet, quand tu le pourras, mais la Croix de toi me ferait plaisir.

Vendredi 24 mars 1916

Reçu aujourd'hui ta bonne carte du 21. Enfin des nouvelles relativement fraîches. Je suis content que l'on te donne des marques de sympathie, et que l'on vienne te voir un peu. Je pense que mon bon Pap est tout à fait guéri. Ici après une période chaude, voilà le froid qui repique et c'est d'autant plus dur. J'ai reçu des lettres de Chambéry, et de Xavier, mieux vaut tard que jamais. J'ai enterré avant-hier, mon ancien Lieutenant de Brisis. Toute ma vieille 4^{ème} s'en va en miettes, c'est dur. Il faut bien remercier Dieu de m'avoir épargné et le prier pour que je revienne sauf. Gaston Bernard fait-il sa prière ? Jeanne m'écrit que Renaud travaille bien et fait très bien sa prière. Mo a très bonne mine, et va bien.

Bonne caresses à Gaston Bernard, et à Nicolette. Bonjour affectueux aux trois Coyau sœurs et Cie.

Samedi 25 mars 1916

Reçu ta carte où tu me donnes des nouvelles de ma petite Nic. Je suis bien heureux de savoir qu'elle va bien, et qu'elle laisse dormir sa maman, qu'elle a des cheveux blonds, et des yeux bleus. Je voudrais tant te voir lui donner à boire, tu es si mignonne, et l'on s'étonne qu'une « gosse » comme toi, soit déjà mère. Fais bien comprendre à Coyau que je n'ai pas grand temps, je lui écrirai de mon prochain repos pour la remercier. Je suis si content d'avoir une petite poulette, et je serai si heureux plus tard de la gâter, et de la pouponner. Il me semble que je gâte, et choie sa maman,

Je vais bien et pense prendre mon nouveau poste demain. Comme cela je n'aurai que douze jours de tranchées à la file. Après deux jours de tempête, le soleil est revenu, mais il fait froid. Je suis toujours bien couvert, et depuis un mois que j'ai repris mes frictions d'eau froide, et de gant de crin, je vais mieux.

Bons baisers à Nicole, Gaston Bernard, Guigui. Amitiés aux Coyau. Vu Marie, hum ! Pas brillant, a un Etat Major de D.. Venu me voir avec Corbé. Il ne donne pas l'impression d'un foudre de guerre destiné à emballer les foules.

Dimanche 26 mars 1916

Reçu ta bonne lettre du 23. Maintenant ce sont des nouvelles fraîches, au moins. Je vais bien. Je voudrais être rassuré sur ta jambe. Surtout va doucement, pas d'imprudence les premiers jours. Quand je pourrai venir, tu seras mon enfant chérie, adulée, gâtée, mais en attendant gâte ton vieux Ri en bonnes lettres, et prie toujours le Bon Dieu qu'il te le rende. Vois-tu c'est souvent que je pense à toi, mais il ne faut pas oublier le Pays envahi, opprimé, et il faut être bien patiente..... Et Gaston Bernard ? Pourquoi n'écrit-il pas plus à son Père ? Qu'il me donne des détails sur lui, sur sa petite sœur née au Mans..... Au revoir mon aimée blonde.

L'adresse de Guy de Pallières s.v.p.

Lundi 27 mars 1916 19h30

Reçu ta bonne lettre du 24. Merci. Impossible écrire aujourd'hui. Je rentre d'une reconnaissance des lignes boches, et le courrier part.

Mardi 28 mars 1916

Je suis bien heureux d'avoir la photo de Gaston Bernard et Nicole. Cela me fait un très très grand plaisir, et je remercie l'auteur, qui doit être cette bonne Coyau. Ce qui me ferait plaisir, ce serait d'avoir ma Linette, si elle peut se faire tirer avant de quitter le Mans. Une Line jeune, mince, alerte, celle d'Orléans ou d'Auxerre. C'est entendu dis ? Remercie Guigui de sa bonne lettre, je vais lui répondre un de ces jours. Dis à Gaston Bernard, que je suis enchanté de sa lettre, qu'il continue à bien travailler. Rien ne peut me faire plus plaisir que d'entendre dire par des étrangers qu'il est poli, sage, et bien élevé. C'est tellement mon rêve de voir mes petits garçons devenir des hommes au-dessus de la moyenne. Après la guerre, il faut une phalange d'élite, et je voudrais qu'ils en fassent partie. Je vais bien, nous avons de nouveau la pluie, le vent, la neige.

Jeudi 30 mars 1916

Reçu bonne lettre du 27. Je répondrai ce soir ou cette nuit, ci-joint mes nouvelles ruines à 300m des boches (photo Moulittant rte de Verdun à S.M. *(Sainte Menehoulde)*).

Dimanche 2 avril 1916

Reçu ta bonne lettre du 29. Oui je rouspète quelque fois, et souvent Mais je deviens doux comme un mouton pour toi. Malheureusement pas de permission en vue pour le moment.

Sais-tu bien Linette que voilà onze semaines de suite que je ne me suis pas couché déshabillé. Rassure-toi, je n'ai pas de tots, car matin et soir, je fais une friction à l'eau froide, et gant de crin. Enfin je vais peut-être être au repos la semaine prochaine dans un village sans habitants, mais non démoli. Je vais très bien depuis que l'antique est parti. Ci-joint un mandat. Si tu as envie de quelque chose pour notre fille, achète-le toi, je voudrais te faire un cadeau qui te fasse plaisir. Je suis si content d'avoir une fille.

Dimanche 2 avril 1916

Reçu ta lettre du 30 mars. Je suis enchanté que tu aies pu te lever sans accident..... Je quitte demain l'Etat Major du 147^{ème} pour aller à l'Etat Major du 1^{er} Bataillon, je vais rester cinq jours en 1^{ère} ligne, puis ensuite sept jours au repos. Cela ne me fera pas de mal. Mon Commandant est un brave homme, je crois que cela ira tout de même.

Courrier adressé à ses hommes

Mes chers amis,

A la date du 13 mars, j'ai quitté le commandement de la C.H.R. Ce n'est pas sans une profonde émotion que je vous quitte. Depuis quelques mois à votre tête, je connais votre valeur à tous : Sapeurs, pionniers, bombardiers, téléphonistes, musiciens, matériels, T.C., T.R., secrétaires, cyclistes et agents de liaison. Tous, officiers, gradés et hommes, je vous ai vu faire votre devoir, au danger comme à l'arrière.

Je vous remercie de la grande satisfaction que vous m'avez procurée, à vous voir confiants, gais, courageux, téméraires même, en toutes circonstances.

Je suis surtout très heureux d'avoir su gagner votre affection, c'est ma meilleure récompense.

A vous tous, je dis : Continuez gaiement pour la France et pour l'honneur du 147 !

Signé Henri Perronne

Lundi 3 avril 1916

J'ai pris aujourd'hui mon nouveau poste, et suis rudement content. Je vais avoir une vie autrement intéressante. Pendant quelques jours, je t'écrirai moins longuement, ayant pas mal de travail pour me mettre au courant des détails. Je t'envoie l'extrait de la décision qui te montrera que mon nouveau Colonel est aimable et a du cœur, ce sont des attentions qui font plaisir et qui emballent. Je suis fort bien dans les ruines dont je t'ai envoyé la photo. Un peu trop de rats et de moustiques.

Mercredi 5 avril 1916

Si tu savais combien je suis heureux, heureux, de penser que tu es levée sans accident, sans mal aux jambes. Dis-moi, tu penses à ta photo, à ma bague, à ma Croix, à tout ce que je veux tenir de toi, et qui me ferait tant plaisir. J'ai eu froid aux reins cette nuit dans les tranchées, car la pluie est revenue, froide. Il y a juste un an que j'ai été blessé à Pareid te rappelles-tu ? Cela me rappelle des heures dures, mais des heures douces ensuite ... Vite ta photo que je vois tes bons yeux. L'adresse de Roger M.S. Comment va-t-il ? Je viens d'avoir des nouvelles de Guy de Pallières qui va heureusement mieux. J'ai de bonnes nouvelles de Trott et de Mo, et de Renée. Jeanne (*Duquesnay*) est enchantée. Tant mieux. Je vois que tout se passe très bien. Tout va bien ici. Bons baisers à Gaston Bernard, Mic et Coyau. Condoléances sympathiques à Maurice et Germaine (*Courtemanche*). Leur fille est-elle prise aussi ? Surtout ne vois pas trop Maurice à cause de Nic. Je voudrais que cet amour de bout de femme n'attrapât rien de si bonne heure. Mialaret m'écrit que tu nourris bien et que tu as une mine gaie et heureuse. J'en suis ravi. J'espère aller au repos dans deux jours, notre coin de baignoire est peu agité, marmites, mais avec des Fritz peu actifs, froussards. Nous avons nettement le dessus. As-tu des nouvelles de Roger Martin –Sané ? J'ai écrit à Annick. Je voudrais aussi des nouvelles de sa blessure. Tu pourras copier pour Maman la note de décision, cela lui fera plaisir. Je lui ai écrit longuement, et l'ai rassurée de ses envois, mais c'est une marotte dans ma famille, il faudrait remercier avant d'avoir reçu. Or les lettres mettent six jours pour venir de Cannes ici. Noël va bien. Chevallier va bien, Sultane et Friquet aussi

Vendredi 7 avril 1916

Le Lt de Vaublery partant exceptionnellement en permission, te prévient de son passage au Mans, à son retour de Laval. Si tu peux aller à la gare avec Gaston Bernard, tu le verras, cela me fera plaisir.

Vendredi 7 avril 1916

Contrairement à ce que je t'avais écrit, je vais au repos à 10 kms en arrière du front. L'Etat Major a jugé que nous avons besoin de repos. Je n'en suis pas fâché, ma foi, et la perspective de ne plus entendre le canon me réjouit fort. J'ai remis aujourd'hui au Lt de Vaublery un mot pour toi. Il va quatre jours à Laval pour affaires urgentes de famille et te télégraphiera l'heure de son passage à la gare du Mans à son retour. Prépare une lettre pour moi, j'aurai des nouvelles de toi, toutes fraîches, il rejoindra mon Bataillon forcément.

Reçois à l'instant ta bonne lettre du 4 avril. Content que Nic soit gentille, et que tu ailles bien. Tu peux rassurer Coyau, même dans le village habité, où nous allons ce soir, il n'y a pas de tête comme celle que j'aime, et quand même tu aurais de la veine au jeu, toi seulement ...

Je collectionne toutes les gravures de la Vie Parisienne, ou de Fantasio, où il est question de poilu en permission, et où les gravures te ressemblent. Envoi-moi ta photo.

Mardi 11 avril 1916 8 heures

Je n'ai pu t'écrire plus tôt, car nous avons fait mouvement. Nous sommes au repos par un temps splendide. Deux jours sans nouvelles de toi. Aujourd'hui un petit mot de zézette Le Bihan qui m'en donne de bonnes. Nous achetons des confitures, par un cycliste, elles sont excellentes, mais le ravitaillement est dur en cigarettes. Envoie-moi des Pall Mall cinq boîtes, des Grenades ou Boyards trois boîtes, quelques boîtes d'allumettes dans un colis à part, boîte de fer blanc. Le ravitaillement en vivres est parfait, mais les nuits sont longues, tout seul en fumant. Je t'évoque « cropette » tu dois avoir quinze ans. Je t'écrirai tantôt.

Mercredi 12 avril 1916

Nous sommes au repos sans aucune idée sur notre destination ultérieure. Je me repose et vais bien. Nous devons partir vers d'autres horizons, mais nous restons ici où l'on se cogne dur. Courage toujours et confiance en Dieu. Prie-bien pour que tout marche à souhait pour nous, et que ton Ri soit protégé. Je voudrais que tu commences une neuvaine au Sacré-Cœur pour que je passe au travers du danger, où je vais bientôt me trouver. Ne te tracasse pas surtout, aie confiance et prie, prie beaucoup, et fait prier Gaston Bernard pour son Papa. Ecris à Dieppe et que Jacques Renaud et Mo prient aussi leur Père et pour le 147^{ème}. Nous ne serons pas engagés longtemps, peut-être une dizaine de jours, mais enfin cela sera dur, cela nous eut étonné d'ailleurs que nous ne participions pas d'une manière directe au grand coup. Nous sommes très calmes et tout à fait confiants dans l'issue de cette bataille qui dure cinquante jours et dont nous ne pouvons voir qu'un petit côté jusqu'à présent. Surtout une complète et absolue confiance en Dieu, et une résignation à sa sainte volonté, quelle qu'elle soit. Mille bons baisers à Nic. Impossible écrire à Guigui et Coyau.

Vendredi 14 avril 1916 (carte postale adressée à Paris)

Tout va bien, priez bien pour nous. Nous sommes engagés au bon endroit, les boches n'ont qu'à bien se tenir. A vous tous de tout cœur, mille baisers toi et mes quatre chéris.

Vendredi 14 avril 1916 (carte postale adressée à Melun)

Un mot de Marie (*Bath*) me dit que tu voyages aujourd'hui. J'espère que Nicole ne prendra pas froid. Tout va bien ici, nous avons pleine confiance. Ci-joint 100 Frs (50 Frs pour Mo, 10 pour Nicole, le surplus pour toi, pour ce qui te fera plaisir). Je te rappelle que je touche 200 Frs par enfant à partir du 3^{ème}, par an.

Samedi 15 avril 1916

Je reçois ta bonne lettre du 9 avril, et je suis ravi. Je suis bien heureux de voir que tu vas toujours bien. Pour Mounin, il ne faut pas avoir peur, et être courageuse. Quant aux amygdales de mon Pap : ma chérie, par le fait même, que je suis ici, tu as les pleins pouvoirs et si le médecin du Mans était partisan, il n'y avait pas à hésiter. Je pense que tu pars lundi, aussi je t'écris à Melun, et t'envoie une carte postale chez Marie. J'ai reçu des photos de Dieppe. J'attends avec **impatience** la tienne et celle de Gaston Bernard. Il fait un temps de chien : giboulées froides de neige et de pluie, boue horrible. Nous sommes tous près du four et prêts à y aller, sans aucune appréhension, et j'ai grande confiance. D'ailleurs ce n'est pas plus dur qu'à Tahure, donc rassure-toi, aie confiance et prie Dieu souvent. Envoie-moi souvent des lettres qui me donnent plus de courage dans nos durs moments. Je t'enverrai une carte tous les jours si je puis. En tous cas profite de la semaine Sainte pour prier le Bon Dieu et sa Sainte Croix, qu'il me protège. Lis souvent la prière que je t'ai envoyée, et tout ira bien. J'espère que Roger va aller mieux. Jeanne (*Duquesnay*) très gentiment m'a offert de garder les enfants pour que cela ne te fatigue pas de suite avec les quatre petits. Enfin comme tu voudras. Mon avis est que vous pourriez retourner au bord de la mer, sinon toi et Nic, tout au moins les trois. Nic s'en trouverait peut-être mal. Enfin vois, consulte, et agis. Je t'embrasse de tout cœur, ma Linette chérie, de tout mon cœur, te demandant encore bien pardon de tout ce que j'ai pu te faire, d'ennuis, de torts envers toi. Pardonne-moi, aime moi toujours bien, et câline mes petits, surtout prie beaucoup tous ces jours-ci, jusqu'à ce que je sois redescendu des tranchées. A toi de tout cœur, très très affectueusement. Mille baisers à mes chers petits.

Jusqu'au 27 avril, pendant 11 jours de lutte incessante et de fatigues inouïes, le régiment se montra digne de son passé glorieux. Esprit de discipline, indomptable volonté d'arrêter l'ennemi, abnégation de tous les instants, telles sont les qualités manifestées par les braves du 147^{ème} et qui leur ont permis d'arrêter l'Allemand devant Verdun.

Dimanche 16 avril 1916

Je monte aux tranchées ce soir. Je viens de faire mes Pâques. Je vais aller dans les ruines, pas si démolies qu'on veut bien le dire, et après nous allons organiser le terrain reconquis récemment, et parer à une attaque nouvelle, mais ils ont pris une telle pilule encore cette nuit, que je doute fort qu'ils y reviennent, ils m'ont l'air calmés. Prie bien et fais la neuvaine demandée jusqu'à ce que tu me saches descendu de ce coin là. Vois-tu Linette, il fallait pour l'honneur du 147^{ème}, que nous en prenions notre part, et il y a des chances pour qu'on regrette fort de ne pas nous y avoir mis de suite. De bonnes prières des enfants. Reçu tes lettres du 11 et 12. Tu as bien fait de faire opérer le gros Pap. Je monte aux tranchées de suite, ravi d'avoir eu de tes nouvelles.

Lundi 17 avril 1916

Mille bonnes tendresses et meilleures pensées. Tout va bien, c'est une grande bataille, mais pas plus terrible que celles déjà vues. Un peu abrutissant comme tir d'artillerie. Continue à bien prier et tout ira bien. A toi mes meilleures pensées.

Mardi 18 avril 1916

Je vais bien quoiqu'abrupti par une canonnade effroyable, mais l'on sent bien que nous avons le dessus. Impossible t'écrire plus longtemps, prie bien pour moi ; pour que j'aie la force et le courage nécessaires à tout.

4^{ème} citation Ordre du Régiment La Caillette Verdun

« Le 18 avril 1916, au cours de la préparation d'une attaque, le Lt Colonel, commandant le Régiment et les deux chefs de Bataillon en 1 ^{ère} ligne, ayant été blessés, et tout le personnel de la liaison décimé, a fourni le concours le plus précieux au chef de Bataillon d'un autre Corps, désigné pour prendre le Commandement. Le 19, pendant l'attaque, ce chef de Bataillon ayant été lui-même tué, a assuré avec une parfaite compréhension de la situation, le commandement du régiment, jusqu'à l'arrivée d'un autre chef de Bataillon nommé au commandement provisoire du Régiment dont il a continué de faciliter la tâche avec un zèle et un dévouement inlassables pendant tout le séjour difficile, et violemment bombardé »
--

Jeudi 20 avril 1916 (au crayon)

Je commande le Régiment au feu, car il y a autour de moi beaucoup de blessés, mais tout va bien, avec l'aide de Dieu cela continuera. Pense bien à nous, et prie ardemment le Bon Dieu. J'ai une grande confiance en sa pleine miséricorde, je le prie fortement de me pardonner mes fautes passées. Comment ne pas croire au Bon Dieu, dans ces moments-là. Tout à toi.

Vendredi 21 avril 1916 (au crayon)

Je vais toujours bien. Remercie bien le Bon Dieu qui me protège ouvertement dans cette fournaise effroyable, et prie-le ardemment qu'il continue. C'est dur, horriblement dur, mais c'est pour la France. Mille bons baisers à toi et à mes quatre chéris. Tout à toi, je vous embrasse follement.

Samedi 22 avril 1916 (au crayon)

Je vais bien, pense à vous. Vive la France. Nous sommes toujours en tranchées, vers le même endroit. Quand sortirons-nous, personne n'en sait rien. Nous sommes dans une guerre d'usure.
signé Henri

Dimanche 23 avril 1916 (au crayon)

Joyeuses Pâques pour vous. Priez toujours. Cela va. Que les cloches sonnent pour nous le retour et la Victoire. Quel marmitage mes enfants.
Signé Henri Perronne

Lundi 24 avril 1916

Quelles Pâques 1916 ! Impossible à décrire. Aujourd'hui beau soleil, mais vision de carnage et que de fatigue, de dévouement, de courage, mais c'est pour la France. Oui, nous sommes bien là pour la France, et pour elle avec l'aide de Dieu. Si j'en reviens, je tâcherai de m'expliquer ce que nous avons fait. Et pourtant il faudrait des volumes. Il n'y a pas un mètre carré sans un trou de marmites, et quel bruit, et au milieu de tout cela nos poilus stoïques et résolus. Tu as dû voir que nous avons pris un fortin, mais il a fait tellement mauvais, nous sommes indescriptibles : boueux, pouilleux, barbus, effrayants, haves (*pâles et maigres*). mais Vive la France. J'offre mes souffrances au Bon Dieu dans l'espoir d'atténuer les fautes, et de passer indemne au retour, qui j'espère aura lieu dans deux jours, après demain soir. A bientôt ma Linette, mille bonnes tendresses à mes quatre chéris. Marie Bath me dit que Nic est bien. J'en suis ravi.

Mardi 25 avril 1916 Nuit du 25

Suis sorti indemne de la fournaise. Remercie le Bon Dieu. Nous avons éreintés des tas de boches. Vive la France.

Dimanche 30 avril 1915

Reçu ton petit mot. Il fait un temps superbe et délicieux. Cela me donne vraiment envie d'être près de toi. J'aspire à ta vue, à ta chère présence Je renaiss à la vie après être ressorti de l'enfer, et je t'assure que je suis heureux de vivre et de respirer du bon air. Nous allons voyager encore, peut-être vers mon nom (*ville de Péronne*) peut-être vers Xavier (*Perronne*), peut-être vers Marcel (*Perronne*) , enfin à la Grâce du Bon Dieu. En tous cas vers un repos bien gagné. Mille bons baisers aux chéris. Amitiés aux Wender. Respects à mon Père.

Mardi 2 mai 1916

Te rappelles-tu en venant de Sedan, où tu as lâché les Belges ? Je vais voir un ami de mon nom. Je vais bien. Mille bonnes tendresses. A bientôt j'espère. Reçu de bonnes nouvelles de Max *Chagot*).

Jeudi 4 mai 1916

Je n'ai pu t'écrire hier, à cause d'un déplacement et beaucoup de travail de réorganisation du Régiment. J'espère obtenir 48 heures bientôt, puisque je ne suis qu'à 1h20 de Paris. Prépare chemises et caleçons légers, achète trois paires de chaussettes. Toujours pas reçu Croix. Je reçois ta lettre du 2 mai, démoralisée, et ta carte navrante. Fous-la à la porte cette bonne, et n'en parlons plus. Je ne veux pas, si je viens ces jours-ci, être ennuyé. Je vais bien.

Vendredi 5 mai 1916

Enfin une bonne lettre de toi. Je suis bien heureux et ravi. J'espère venir 24h, mardi ou mercredi. J'arriverai le soir à Melun, et repartirai le surlendemain matin. Cela ne m'empêchera pas d'aller en permission huit jours, dans 20 jours Mille fous baisers aux chéris.

Samedi 6 mai 1916

J'arrive lundi soir pour 24 heures, et repartirai mercredi matin à 8h, gare du Nord. Que dis-tu de cela ? Hein, voilà une bonne surprise. Je compte prendre le train de 5h, gare de Lyon. Mille baisers aux quatre chéris. Respects à mon Père.

Mercredi 10 mai 1916

Fait très bon voyage. Ton séjour ici est impossible, car bougeotte imminente pour toujours au repos plus vers l'Est. A bientôt. Mille fous baisers à mes quatre chéris.

En quittant cet enfer, le 147^{ème} est transporté à Meru dans l'Oise où il reçoit des renforts. Puis après 10 jours de repos, il se rapproche du front de la Somme et cantonne dans la région de Verberie où il s'entraîne jusqu'au 31 juillet en vue des opérations futures.

Jeudi 11 mai 1916

Encore heureux de t'avoir vue, et mes chers petits dont je suis si fier. Je suis heureux de t'envoyer ma citation, à l'ordre du Régiment parue aujourd'hui, et dont je suis fier. C'était mon rêve d'être cité au 147^{ème}. Quant à mon 4^{ème} galon, c'est chose faite, tu reverras ton poilu Commandant. Le Général de la D.I. me l'a promis aujourd'hui, et le Général Micheler Commandant la 10^{ème} armée me l'a confirmé. D'ici quelques jours ce sera officiel (Rabat-joie va en crever). J'en suis tout content pour toi, mes petits, et la famille. Nous partons demain vers le Sud-Est, toujours au repos, et nous nous rapprochons de Paris, vers le Sud de la forêt de Compiègne. Nous serons au repos trois semaines.

Vendredi 12 et samedi 13 mai 1916

Sommes en route.

Dimanche 14 mai 1916

Mille tendresses du Nord de la forêt de La Gatinerie.... Arrivons seulement. Envoie deux gilets à trois boutons, et trois paires de chaussettes printemps bleu horizon, à 3, 95 Frs.

Mardi 16 mai 1916

Nous sommes au repos toujours, pour une dizaine de jours, puis nous prendrons un secteur tranquille. Je compte demander 24h bientôt. Crac ! On me renomme un Commandant du midi, alors ma nomination, mystère ! Et quel type ! Enfin je passerai peut-être après la guerre ! Mais je préfère rester Capitaine que de passer Commandant ailleurs. Je voudrais bien te voir bientôt, et me reposer. Je n'arrête pas. Le Colonel me fait venir tous les jours avec lui, et c'est tout le travail pour moi. Enchanté que tu aies trouvé une jolie robe.

Mercredi 17 mai 1916

Je pense arriver pour 24 heures vendredi, train de 17 heures, et repartirai dimanche matin.

Mardi 23 mai 1916

Je t'envoie Chevallier pour 24 heures. Je lui donne de l'argent pour toi. J'étais navré de l'avoir oublié, je m'en étais aperçu sitôt le train parti. Pompier depuis 2 heures, grand incendie d'une usine. Pas de mal, ni de victime, mais quel feu !

Vendredi 26 mai 1916

Chevallier rentre. Je suis heureux de te savoir bien. A bientôt, je n'arrête pas de travailler et n'ai pas écrit à cause de cela. Voilà trois jours que je me lève à trois heures du matin. Je pense bien à toi, à toi toutes mes pensées. Toujours au repos, même point.



Dimanche 11 juin 1916

Je vais bien, toujours au repos, malheureusement en rentrant, je trouve un charmant camarade amputé des deux bras, et avec un œil en moins. Il est à l'hôpital de Compiègne (accident de grenade). Nous sommes navrés, et hier et avant-hier, nous avons fait la navette entre ici et lui. Caresses aux quatre chéris.

Mardi 13 juin 1916

J'ai un travail fou : un accident mortel d'homme. Un accident d'officier, le Lt Lerat, charmant, amputé des deux bras, un œil en moins (grenade). Naturellement j'ai fait l'enquête, d'où travail fort long. On parle de départ. Mille choses à mon Père, aux Wender, caresses aux quatre chéris.

Samedi 17 juin 1916

Toujours au repos. Encore un accident mortel, un homme tué. C'est naturellement moi qui fait l'enquête, deux jours et deux nuits sans arrêter : Sherlock Holmes. Prends dans mes derniers papiers, une facture militaire concernant un bissac, Simon a perdu le double. J'ai terminé la Malartic, mais ces changements de temps sont néfastes pour mon bras droit.

Mardi 20 juin 1916

Toujours au même endroit. Je te renvoie un sac alpin pour Gaston Bernard, mais ne le charge pas de bonne heure, car il n'est pas encore d'âge à porter un poids lourd. J'attends avec impatience les autres photos. Envoie-les-moi, je te les renverrai après. Pourrais-je avoir encore 24h, je l'espère. En tous cas, comme je ne pourrai pas te prévenir, préviens-moi si tu t'absentais. caresses à notre amour de fille.



Madeleine et Nicole

Mercredi 28 juin 1916

Je vais bien. Nous continuons toujours même direction. Vu aujourd'hui le docteur Knoll, enchanté de nous revoir, tous les vieux du 147^{ème}. Je viens de faire une promenade en auto, et j'ai conduit tout seul à 45 km /h.

Vendredi 30 juin 1916

Nous roulons toujours.

Dimanche 2 juillet 1916

Tout va bien devant nous. Nous mangeons presque des pâtés de canards. Les nouvelles sont excellentes, et j'espère que cela va continuer. Je vais bien, et vois Brion chaque jour avec Dutey. Figure-toi que Bodin est Commandant du fort Troyan près de Verdun, où j'ai été si longtemps. Quand pars-tu à Dieppe ? Vas-tu bien ? Prie bien le Bon Dieu, et les petits aussi. Remercie-le de nous avoir tous réunis, pourvu qu'il nous redonne cette joie bientôt. Embrasse bien les quatre chéris, câline les bien de ma part. Reçu les chocolats excellent. Ci-joint 200 Frs.

Lundi 3 juillet

Je t'ai écrit hier par la poste régulière, mais le Colonel Brion a un poilu qui part, et me fait prévenir. Nous sommes en réserve de groupe d'Armée derrière les Anglais, et le Français à la jonction des deux. Tout va très bien. Reçu hier les chocolats, dégustés à la santé de mon amour de fille. Prie-bien pour nous tous, et fais prier les trois chéris comme à la Caillette.

Mardi 4 juillet 1916

Pas le moindre mot de toi depuis deux jours. Je t'en prie, une carte quand tu ne peux m'écrire une lettre. Je vais bien. Il fait très chaud. Nous ne sommes pas encore engagés. Prie-bien pour ton Ri, et fais prier les trois chéris. Nous travaillons dur. Donne-moi des détails de ton voyage et raconte-moi les péripéties

Samedi 8 juillet 1916

Reçu ton mot du 5. Enchanté que tu aies fait un bon voyage. Mais je t'en supplie, mon amour, même si tu ne reçois rien, écris-moi, la censure retarde en ce moment notre courrier de 10 jours, mais le vôtre arrive régulièrement en deux ou trois. Et dans cette dure veillée des armes, tes lettres sont précieuses. Aujourd'hui malade assez fort, une crise de reins me guettait depuis hier, avec des orages constants, et un travail ininterrompu. Je vais mieux ce soir. On m'a mis quelques ventouses. Tout va bien devant nous. Ce qui est long, c'est d'attendre son tour, et d'être dans l'incertitude de l'endroit où nous allons être engagés. Envoie-moi du papier à lettres, et des cigarettes Pall Mall, en boîtes de 50, ou des Xauthia en 50, à part cela, je n'ai besoin de rien. Chevallier va très bien. Friquet et Sultane aussi. Tendresses... et aux Duquesnay.

Dimanche 9 juillet 1916

Je vais mieux, quoique sans force. Toujours près du pâté, nous attendons notre tour avec confiance. Tout va bien et il faut que l'arrière tienne encore, car on ne peut avancer de 50 kms par jour.

ce 11. 7. 16

Ma Linette chérie aimée

Ta bonne lettre reçue hier m'a réjoui le cœur ; je n'ai ni aide d'ami de tes nouvelles : écris-moi et fais écrire les chéris. Tout va bien. toujours nous sommes tj'en réserve mais prêts à partir : dans il y a des chances pour que nous luyons demain. Prends bien le bon Dieu et aie plein confiance : demandes - lui de me donner la force physique et morale nécessaires, la justice de mes, dans mon

Commandement, la résignation et l'acceptation même de la mort. Prends beaucoup et prie toujours pour que se succèdent nos malheurs. Nous sommes assez repus de prêts à tout malgré les usages de la chaleur.

Chevalier va bien, Noël aussi je l'ai fait revenir à mon bataillon et m'a vu comme égal de liaison mais c'est Dunkerque une heure après des régiments amies qui n'est d'adieu à un feu. Jusqu'à bien. Surtout nous : à ce sujet

Surtout n'ayant pu se faire payer par les chimistes de l'arrière : j'ai fait ^{transmettre} la requête spirituelle en vente à mon nom et la chose a eu lieu regard'hui : le payeur de la division ne pourra KooF de l'officier de détails de mon régiment donner paiera directement Louis. garde cette lettre pour que l'on ne te réclame jamais rien. En cas de réclamation d'ailleurs faite à toi, tu remets le réclamant à mon régiment ou le donnes est un mal.

Bonne ma Linette chérie j'ai mis ta lettre au cœur de toi de toute mon âme tu Riquet. l'embrasse tendrement dans un long baiser.

Embrasse fort nos 3 chéris, ma petite Noël tout désiré et reçu mes plus chères lettres

Tu Riquet

Mercredi 12 juillet

Reçu ta carte de dimanche. Reins très fatigués, ma narine est presque guérie. Je voudrais tant tenir le coup jusqu'au but. Je suis ravi de savoir que tu es contente, au bord de la mer. Remercie encore Jeanne (*Duquesnay*) de son accueil. Amuse-toi bien. Prends l'air. Je suis sûr que ce séjour vous fera du bien. Mais surtout préserve bien Nicole, car elle est encore bien fragile. Quand aux trois, je les vois d'ici « galopant » sur la plage, et faisant des tranchées. Leur as-tu acheté des pelles, sont-ils sages ? Gaston Bernard et Jacques Renaud pourraient écrire quelques mots à leur vieux père, cela lui ferait rudement plaisir. Nous mangeons toujours du pâté de canard, mais sommes tout près de «yes », et allons probablement l'aider, non loin de chez moi, chez M. Albert Péronne. D'ailleurs là ou ailleurs, Vive la France et Mort aux boches. Je regarde tes nouvelles photos, et sur l'une je trouve ta bonne tête résignée. Je voudrais te câliner, et te dorloter, tu n'as pas idée comme j'ai soif de tendresse, depuis quelques jours. Prie bien pour que je ne sois pas malade. Bonsoir ma Linette chérie, pense bien à ton Ri dans tes prières, car il en aura besoin. J'embrasse mes quatre mignons chéris.

Jeudi 13 juillet 1916

Merci de tes bons vœux de fête, ils me trouvent très patraque, courbatures, avec douleurs aux reins. On vient de me mettre des ventouses scarifiées. Je ne suis guère soulagé, ai des nausées, les jambes en coton, et les genoux horriblement douloureux. Je suis désolé de me trouver en pareil état, au moment où nous avons besoin de toutes nos forces. Prie bien le Bon Dieu pour que je me remette vite. Nous avons encore eu des accidents de grenades. Cette fois, un officier blessé, un soldat tué, un sergent et un soldat blessés gravement, et cinq blessés légers. Ceci dû aux femmes et aux hommes de l'arrière qui font ces grenades. Nous attendons notre tour avec confiance, les anglais vont moins vite que nous, mais il faut bien leur faire crédit, car les allemands ont l'air d'avoir accumulé contre eux de grosses ressources, leurs dernières peut-être !

Ecris-moi longue, que je me sente entouré de tendresse, cela me fera plus de bien que tout. Je voudrais être au bord de la mer avec toi et les chéris. Ils doivent être roulants à voir barboter. Te rappelles-tu Gaston-Bernard à Trestraou disant : « *pas venir la mer* » et puis « *ai dit au monsieur : tombé sur mon derrière* » et aux bains chauds « *au revoir, fermez bien la porte* ». J'évoque tous ces bons souvenirs, et je suis moins seul. J'ai vieilli de 15 ans en 3 jours.

Vendredi 14 juillet 1916

Je vais un peu quoique sans forces : heureusement nous sommes toujours en situation d'attente, et cela me permettra d'être retapé au bon moment, j'espère. On m'a fait ce matin des enveloppements chauds à l'alcool pur, et je souffre moins, mais j'ai eu la tête lourde, et ne puis rester debout. Je viens de me lever pour qu'on fasse ma chambre, un petit grenier propre avec une grande fenêtre. Je viens de recevoir ton paquet arrivé en bon état, merci mille fois, cela me fait du bien d'être entouré. Aujourd'hui parce que c'est ma fête, et puis parce que patraque. Je suis content car j'ai reçu beaucoup de lettres, et ton paquet, et des gâteaux bretons des vieilles filles de St Nazaire. Remercie mes chers petits de leurs vœux, cela me fait tant de plaisir de les lire. Mille choses affectueuses à Jeanne (*Duquesnay*) et à ses enfants.



Marie Charles Eugène Henri PERRONNE

« ... votre Papa qui vous aime beaucoup. Aimez bien votre Maman, et soyez bien sages tous »

4^{ème} Partie

Dans la Somme le régiment a l'honneur de prendre part au déclanchement des offensives.

Samedi 15 juillet 1916

J'ai pris du Calonel, et cela va mieux, quoique je reste sans aucune force. Cette attente est décidément énervante, et nous voudrions déjà courir sus aux boches, mais il faut savoir attendre et saisir le bon moment, et le bon endroit. J'ai vu hier Yves Langlois, le quatrième fils de mon oncle Eugène Langlois de l'Abbaye de Nantes, actuellement versé au service auxiliaire au 65^{ème} à Nantes. Il avait amené un homme du 147^{ème} puni de prison au dépôt. Il a diné avec moi, et a dû aller voir Maman aujourd'hui, et Marie (*Bath*). Il est très bien et très joli garçon. J'ai reçu d'Ocagne Commandant un groupe automobile et père de deux jeunes filles avec lesquelles j'avais dansé chez la marquise de Torcy, près de Ballon. De Torcy a été tué en Champagne. Savinah de Saussines a épousé un Sallandrouze de Lamornay, et Lhotte (Jeanne d'Arc), un ambassadeur à Pétrograd, où il reçoit. Son mari est Mr de ... je ne me rappelle plus. De Laverrerie est blessé et prisonnier, depuis les combats d'Arras 1915. On vient seulement de savoir qu'il est vivant. J'ai eu de bonnes nouvelles de sa fille Antoinette, qui a un petit garçon, et dont le ménage « colle » paraît-il, depuis la guerre.

La troupe de Maire est devant nous en ce moment, mais je ne l'ai pas vu, ni lui, ni Corbé. Ecris-moi longuement. Tes bonnes lettres détaillées me font tant de bien, et m'aident à accepter avec courage toutes mes fatigues. Heureusement il ne fait pas trop chaud. Encore six semaines de chaleur à supporter, après cela sera plus facile Mille baisers à tous.

Dimanche 16 juillet 1916

Ma lettre du 3 avait été emportée par quelqu'un de l'Etat Major Brion, qui l'aura oubliée. Donne-moi l'adresse des Decaix, auxquels je n'ai encore pu écrire. Mon Colonel m'a secoué violemment, mais pas retapé. Je me sens faible. La tête me tourne, dès que je marche. C'est bien pénible, surtout en ce moment. Prie bien le Bon Dieu de me redonner la résistance physique dont j'ai tant besoin. Embrasse bien fort mes quatre petits de la part de leur vieux Papa tout endolori.

Mardi 18 juillet 1916 *dans un camp près du front*

Je vais tout doucement, mais je tiens toujours, d'autant plus que nous avons l'espoir de filer dans la trouée avec toute la Division de cavalerie de Sedan, qui nous a rejoints. Nous sommes tous pleins d'espoir et d'entrain. Priez bien pour que nous réussissions enfin à faire fuir les boches devant nous. C'est formidable ce que nous avons comme ressources de toutes sortes. De Sedan, j'ai vu seulement Limperam.

Mardi 18 juillet 1916

Je reçois aujourd'hui tes cartes du 15 et ta lettre du 16. J'en suis tout heureux. Cela m'est un tel réconfort. Malheureusement je suis faible, ne mange pas, et ne ferme pas l'œil. Ce soir, je vais prendre un cachet de chloral pour dormir, car je n'en peux plus. Nous sommes toujours campés, dans l'attente. Et c'est ce qui me désole d'être dans un pareil état de santé en ce moment. Le canon tonne fort, mais cela n'a rien à voir de comparable avec Verdun. Reçue ce matin une longue lettre de Guigui qui me parle de Bagatelle. Quand nous y retrouverons-nous ? Je suis au contraire enchanté que tu ailles à la pêche, et que tu t'amuses avec les chéris. Prends l'air, distrais-toi bien. Ecris-moi régulièrement, sans cela rien ne va plus. Ci-joint ma photo, en ce moment où la Cie du 42^{ème} d'artillerie me décore au rallye à Gilocourt, en forêt de Compiègne. Marie m'a-t-elle envoyé mes photos ? R.s.v.p. Louis Bouchez, blessé légèrement au bras, pas évacué. Priez bien pour nous.



*Général Louis Bouchez
(époux de M. Perronne)*

Mercredi 19 juillet 1916

Je viens de revoir le 28^{ème} et le 30^{ème} dragons, et nous avons longuement parlé de toi. D'Harcourt, de Ham, de Poret, le Colonel d'Epenoux, Storelli, de Hautecloque, Vincent de ... celui qui faisait le tragique dans la revue où jouait Madame de Ham. Il n'y a que Derrousseaux de Medrano que je n'ai pas vu et Laperche. Tous nous ont fait fête. Cela nous a fait une bonne détente, et je me sens mieux.

Samedi 22 juillet 1916

Je vais mieux heureusement, car nous nous rapprochons. Priez bien pour que le 147^{ème} soit toujours à la hauteur de sa tâche. Continuez neuvaine au Sacré Cœur jusqu'à fin de notre combat. Je pense à toi ardemment et à mes chéris. Sois toujours courageuse, et espère toujours en la miséricorde de Dieu, quoiqu'il arrive. Ta bonne lettre sur mon cœur, mes yeux dans les tiens, ensuite, de toute mon âme. A toi mes meilleures pensées, mes regrets pour les peines que j'ai pu te faire. Embrasse bien mes chéris, et fais leur faire leurs prières matin et soir, et emmène-les à l'église souvent.

Dimanche 23 juillet 1916

J'ai bien pensé hier à ta fête et je te renouvelle mes bons et tendres vœux. Nous sommes au bivouac, et je viens de communier à la messe en plein air. Physiquement cela va doucement, moralement très bien. Nous allons à l'attaque demain, et gare aux boches. Vous, priez pour nous, vous n'avez que cela à faire. Il faut si peu de chose pour que cela réussisse, nous comptons bien voir les boches en déroute d'ici peu. Avec l'aide de Dieu on peut tout obtenir. J'ai vu ce matin un ami, le Commandant du Boucher, du 324^{ème} qui m'a appris que Louis Courtemanche avait été gravement blessé : une balle au poumon, la balle a lésé le plexus circonflexe, faisceau de nerfs qui actionne le bras, qu'il aura peut-être paralysé un certain temps, mais pas définitivement, m'a affirmé le médecin du 324^{ème} que j'ai vu personnellement avec l'aumônier, qui a dû aller le voir tantôt à Wardusée, ambulance du front, où il est momentanément, vu la gravité de sa blessure. Décidément les Courtemanche n'ont pas de veine.

Tu ne peux te faire une idée de l'activité qui règne ici. C'est fantastique, et les boches prisonniers travaillent à nous apporter le matériel à pied d'œuvre.

Je croyais que tu devais te faire photographier avec les chéris. Je voudrais tant les avoir. Mon Mo, il ne s'est pas trop fait mal au moins, en tombant. Tu me finis ta lettre par ces mots sans me dire si c'est grave. Les crevettes sont arrivées, mais avec la chaleur ... Merci tout de même de la bonne intention. Il aurait fallu les envoyer crues, dans des herbes mouillées, en bourriche. Mais tu sais, je n'ai vu que l'intention. Envoie-moi des cigarettes Pall Mall. Surtout pas de cafard, si tu restes quelques jours sans nouvelles.

Lundi 24 juillet 1916

Je vais bien. Nous nous préparons à mener dur les boches, incessamment. Tu seras sans doute sans nouvelles, plusieurs jours. Embrasse très fort mes quatre chéris pour moi. Câline-les, entoure-les de tendresse, de conseils. C'est à la guerre qu'on se rend compte du manque de tendresse, et je veux que mes petits en aient à revendre. C'est le meilleur moyen d'en faire de chics types plus tard. Parle souvent à leur cœur.

Mardi 25 juillet 1916

J'ai été méchant, mon amour, je te demande pardon. Ne m'en veux pas, je pense sans cesse à toi, à mes quatre chéris, à notre prochaine réunion si Dieu veut. Enfin j'ai le cœur en joie, et jamais avant une attaque, je n'ai été aussi calme. Tu vois que tu n'as pas d'appréhension à avoir. Tout ira bien, avec l'aide de Dieu. Ta lettre d'hier m'a fait plaisir, par ses détails, mais je rentrais de reconnaissance et n'ai pu te mettre qu'une carte. Envoie-moi des fruits, abricots ou pêches bien emballés, et des bonbons acidulés : ☺, tu sais avec un tour en couleur, ils sont rafraîchissants. Xavier (*Perronne*) vient paraît-il dans ces parages. Le verrais-je, j'en doute, car je suis en ce moment bien près des lignes, et il faudrait un hasard pour que ce soit justement sa division qui vienne ici. Je suis navré de la mort de ce brave Cabot, écris de ma part à Jeanne (*Duquesnay*), et donne-moi son adresse.



Carte postale récupérée dans les tranchées sur un allemand

Jeudi 27 juillet 1916

Pas de lettre de toi. Songe que je suis dans un bivouac loin de tout, prêt à attaquer dans quelques jours, quelques heures peut-être, tes lettres sont mon seul bonheur. J'aime mieux te couvrir de baisers que de reproches.

Vendredi 28 juillet 1916

Reçu aujourd'hui vendredi, ta lettre de mardi. Pourquoi avoir des idées noires ? Tu sais bien que tout ce qui arrive est suivant la volonté de Dieu, et il faut à l'avance s'y résigner. Nous avons très chaud, et sommes empoisonnés de mouches dans un camp des moins confortables. Je vais bien, nous devons entrer en ligne, et il faudra bien prier pour nous. Nous avons une rude tâche. Mais c'est pour la France, et nous réussirons. Envoie-moi pastilles menthe, anglaises fortes, et couvre mes chéris de baisers. Plus que jamais, confiance en Dieu. Que les petits aillent tous les jours à l'église pour nous ; leurs prières seront écoutées. Qu'ils prient pour que j'aie la force et le courage nécessaires, l'acceptation des sacrifices, des fatigues, si dures soient-elles. Marie (*Bath*) m'écrit que Xavier (*Perronne*) a eu une permission par mois depuis plus d'un an. Tant mieux pour lui. C'est toujours des types de son genre qui en ont. On aura fait la guerre de différentes façons.

Samedi 29 juillet 1916

Pas de lettre de toi. J'espère que tes vilaines idées noires ont disparues. Il faut au contraire, être gaie et joyeuse, et te montrer femme de poilu, supérieure aux autres, entraîné et confiante. Il faut se réjouir d'avoir un poilu qui contribue à la déconfiture des boches et qui cherche à venger nos camarades, nos morts, et compatriotes des régions envahies qui tremblent encore sous la botte allemande. Je me figure la bonne mine réjouie et halée par la mer de vous tous. Donne-moi des détails. Nous attendons toujours. Le soir et la nuit, il fait meilleur.

Dimanche 30 juillet 1916

Reçu aujourd'hui ta lettre avec la pensée. Je suis enchanté, cette pensée me portera bonheur certainement au feu. Il faut prier beaucoup pour le succès de nos armées, et spécialement pour le 147^{ème}. Je suis heureux au possible, que tu jouisses de la mer, de la pêche, que les petits s'amuse. Tant mieux. Je vois d'ici ces trois chéris galopant dans les rochers. Embrasse-les fort pour moi, aussi notre fille chérie. J'ai communiqué ce matin, et ai offert au Bon Dieu toutes mes fatigues et mes misères, lui ai recommandé ma femme et mes enfants. Courage donc toujours, courage jusqu'au bout, et acceptons tout de la volonté de Dieu. J'ai voulu aller voir Louis Courtemanche, mais il est évacué sur Paris depuis hier. J'ai vu Outardel adjoint au Colonel du 324^{ème}, et j'ai poussé jusqu'à Amiens où j'ai fait une prière à la Cathédrale. Rentré au camp à midi et demi pour déjeuner, j'étais parti à dix heures trente, et nous sommes à 40 kms. Ma voiture marchait bien. J'ai fait mon petit officier d'Etat Major. Je les blague souvent, mais je reconnais qu'il en faut.

Guilbert va bien. Nous espérons beaucoup de notre prochain mouvement.

Nous nous rapprochons des lignes, cette nuit.

Lundi 31 juillet 1916

Je vais bien, nous sommes en ligne. Cela va. C'est beaucoup moins dur qu'à Verdun, mais plus chaud, par exemple. Mille tendresses.

Lundi 31 juillet 1916 19 heures

Je vais pas mal, mais notre artillerie fait un potin infernal, et je suis bien fatigué, car ces messieurs de l'Etat Major nous font faire des mouvements arabes invraisemblables, nous avons un moral excellent, mais il faudrait un peu de brise de mer. Ci-joint 200 Frs.

Du 1^{er} au 11 août, le régiment tient les tranchées situées au nord-ouest de Dompierre et nouvellement conquises.

Mardi 1^{er} août 1916 15 heures

Je t'écris en plein combat, au fond d'un gourbi boche. Tout va bien heureusement. Cette nuit le Lieutenant Colinet, mon ancien Sergent Major de Sedan, a eu la cuisse gauche fracturée et le poignet droit abimé. Mais ici, c'est nous qui faisons taire les boches, à l'inverse de Verdun, et c'est une joie de penser que nous leur imposons notre volonté. Prie-bien pour ton Ri. Je monte en 1^{ère} ligne à la fin de cette attaque.

Vendredi 4 août 1916

Bien quoique fatigué par la chaleur, les boches encaissent, c'est un plaisir.

Samedi 5 août 1916 (au crayon)

Toujours au combat, à toi de tout cœur. Ce matin, après cinq jours, j'ai pu me laver. Quelle joie.

Mardi 8 août 1916

Me voilà en réserve après un gros coup de chien sans trop de casse. Je suis dans des boyaux peu luxueux, pleins de puces, mais sans poux. Envoie chocolat, bonbons, dans boîte bois ou fer blanc. Mille bonnes tendresses.

Jeudi 10 août 1916

Toujours en réserve, je remonte en 1^{ère} ligne dans la nuit du 13, un peu à gauche. Je vais bien, moral excellent. Je n'arrête pas, ni jour, ni nuit. Le « Pôvre » est fichu, ne fait rien, et me gêne plutôt. Le Colonel d'ailleurs ne s'adresse que rarement à lui, et Ri trinque naturellement. Envoie-moi six bons crayons Conté noir, avec bon protège-pointe. Je n'en ai plus. Je perds un crayon tous les jours. As-tu fait bon voyage r.s.v.p.

Je reçois souvent de longues lettres des Wender qui sont à Plombières. Et toi comment vas-tu ? Ecris-moi de longues lettres, cela me fait tant de bien. Nous vivons dans des boyaux, et dans des pays désolés. Cela n'est pas drôle. Envoie-moi des douceurs bien emballées. Surtout n'oublie pas les chaussettes et la graisse à chaussures.

Le 11 août, le régiment est relevé dans la nuit, et va se reposer à Proyard et aux environs.

Lundi 14 août 1916

Je suis dans un village habité, au repos tout près du front, avant de remonter en ligne. Nous n'avons pas eu trop de pertes - 45 hommes et 3 officiers, le Sous-Lieutenant Van Lemmens tué venu du 147^{ème} que Maurice connaît, deux blessés graves le Sous-Lieutenant Hénon et le Lieutenant Colinet, mon ancien Sergent Major qui a la cuisse gauche cassée et deux doigts de la main droite coupée-. Il va aussi bien que possible. J'ai été le voir hier, à une ambulance du front.

As-tu des nouvelles de Louis Courtemanche ? J'avais été le voir avant de monter en ligne, mais il était parti de la veille. J'ai revu ici de Cannes qui est à l'Etat Major de la 6^{ème} Armée. Il était venu à la maison au Mans, au moment des examens de l'Ecole de Guerre. Le Général Sainte Claire Deville est venu il ya trois jours, au poste de Commandement de ma Division, et m'a demandé de mes nouvelles. Il a prié de me faire savoir que Xavier (*Peronne*) n'était pas bien, et en bonne santé. Je n'ai pas de lettre de toi, depuis la photo. Je vais communier demain matin, jour de l'Assomption et demander au Bon Dieu, de vous protéger tous les cinq, et de me ramener au milieu de vous, sain et sauf. Je voudrais que tu me fasses envoyer un tube de savon à barbe « Colgate », une demi-douzaine de lames « Gillette », une cuvette de caoutchouc assez grande, une chaise pliante de jardin, en toile avec dossier. Maintenant, si tu pouvais m'envoyer un hamac solide en cordes, cela me rendrait bien service (voir chez Williams ou Old England). En effet ici, il n'y a rien dans ces ruines, ni lit, ni sommier, ni cuvette, rien. Il fait chaud et nous sommes empoisonnés de rats et de mouches. Friquet m'a été volé la semaine dernière, mais j'espère le retrouver chez les voisins artilleurs.

Mercredi 16 août 1916

Nous sommes retirés du front pour une destination inconnue. Je vais bien malgré quelques c. dues à la chaleur. Vu hier Xavier qui va très bien. J'ai dîné avec lui et le Général Lacapelle, ils ont été charmants. Son unité vient près de notre ville ... et nous allons où ? Personne n'en

sait rien encore. J'ai reçu chaussettes, crayons, merci. Envoie chaussures et crayons pareil encore, protège-pointes. Mais les fruits sont arrivés, moitié écrasés, il faut boîtes bois ou fer.



Général Lacapelle

Jeudi 17 août 1916

Je vais bien. Je suis venu à Amiens avec mon Colonel. J'ai pris un bon bain et j'ai été à la Cathédrale prier pour vous. Mille choses affectueuses à mon Père, caresses à mes chéris.

Vendredi 18 août 1916

J'ai bien reçu tes deux paquets. Je suis revenu à 6 kms du front, dans un camp avant de recommencer. Tâche de m'envoyer des Pall Mall, en boîtes de 50 de Paris. La fumée fait partir ces sales mouches. Comble les enfants de caresses par amour pour moi.

Lundi 21 août 1916

Oui, je suis un pauvre mendiant, en quête d'une aumône. Je mendie des lettres, de bonnes lettres détaillées, de toute ta vie que je ne puis partager que comme cela. J'abhorre ces vilaines cartes lettres. Si tu pouvais te douter de tous mes élans vers toi, d'amour, de tendresse, de reconnaissance, de fierté. Certes, loin de moi la pensée de t'en vouloir. Je sais combien nos chéris t'occupent, mais mes lettres devraient être régulières. Car tu ne peux te douter de ma joie à te lire. Tu me blagues sur ma grosse correspondance, mais si je conserve mes relations par carte postale avec les uns et les autres, c'est pour le plaisir de recevoir des lettres, et qu'est ce que leurs lettres, à côté des tiennes. Bien peu de chose, un peu de curiosité, un petit souvenir, et c'est fini. Mais les tiennes, lues, relues, et gardées souvent 15 jours avant d'être brûlées. Combien de fois ai-je eu l'émotion de les relire. Tu as un Ri sensible, d'une sensibilité que tu devines, mais que tu ne connais pas, comme elle est réellement. Je t'aimais bien fiancée, je t'aimais bien jeune mariée, je t'aimais rudement tant avant la guerre. Maintenant, il me semble que je t'aime encore plus, encore mieux. Tout ce qui n'est pas toi, mes chéris, après le devoir au Pays, n'est que relatif pour moi. Je donnerais tout pour un

baiser de toi. J'avais presque envie, avec 24 heures pour Amiens, de bondir jusqu'à Melun, comme d'autres le font, si la pensée d'être en défaut ne devait pas me gâter cette joie. Alors puisque je suis loin, je serais si content de vivre un peu plus intimement avec toi par la pensée. Ainsi ta dernière lettre m'a ravi. Parle-moi de toi, de nos chéris. Comment vas-tu Il me semble que je ne t'ai pas assez aimée Embrasse bien tous mes chéris pour moi, j'en suis fier, si content, si heureux.

Samedi 22 août 1916

Rien de toi aujourd'hui. Demain peut-être deux lettres, aussi je me dis le plaisir de demain compensera la peine d'aujourd'hui. En effet, dans ce camp loin de tout, c'est mortellement triste. Nous attendons paraît-il, le moment de recommencer notre attaque. Il est question de nous faire partir vers d'autres lieux et je crois que nous allons remonter en ligne au même endroit, mais cette fois-ci pour une grosse affaire, alors « écris-moi longuement, refais une neuvaine pour ton Ri, pour les succès de nos armes, fais prier les trois petits pour que le 147^{ème} en sorte une fois de plus glorieux. Une petite lettre de Gaston Bernard et de Jacques Renaud s.v.p. que le Bon Dieu nous protège. Je vais bien malgré quelques clous dûs à la chaleur. Mon Friquet n'est pas retrouvé, ce sont des artilleurs qui l'ont pris. Sultane s'est donné un coup à la fesse et est indisponible. Chevallier a de la fièvre. Aujourd'hui il est mieux, alors je monte Roselyne, la jument boche de Belle fontaine, et la Baumontoise une petite jument pur sang de 5 ans ½ très jolie et très douce, qui est affectée à Simon. Mais il n'y a que des pistes encombrées, comme promenade, et nous sommes loin de tout site agréable. J'ai tenté de téléphoner à Xavier, mais il était en ligne, je l'avais vu avant qu'il prenne un secteur voisin du nôtre. J'avais dîné avec lui, et avec son Général Lacapelle qui avait été charmant pour moi. C'est curieux que le hasard de la guerre nous ramène tous deux, près de notre ville, et en même temps. Il avait bonne mine, et n'a pas changé. Et toi, ces vilaines idées noires, ce mauvais malaise, ont disparu je pense ? Raconte-moi tout toi, tes pensées intimes, ton physique, ton moral, tout toi, enfin tu es tout mon intérêt, tout mon idéal, ma seule raison d'être, en dehors du Pays, et je te veux mienne en pensée, par de bonnes lettres. Je voudrais tant te choyer Je remercie à l'avance le Bon Dieu, s'il est dans les desseins que je te revoie bientôt. Mets ton cœur dans la main, et écoute-le battre, tu verras mon désir de te rendre heureuse, malgré les dangers, les fatigues, les ennuis de tous les jours, de te grandir encore à mes yeux, en te faisant autre que l'ordinaire des femmes Mille baisers à mes chéris.

Mercredi 23 août 1916

Je pense bien à toi, je vais bien malgré une chaleur étouffante. Mille bons baisers aux trois chéris, et à Nicquette.

Jeudi 24 août 1916

Je suis bien content que ton voyage à Fontainebleau se soit bien passé. Tant mieux si cela t'a procuré quelque distraction sans trop de fatigue. Je veux bien de l'alcool de menthe ainsi que du papier à WC, mais en paquet (surtout pas en rouleau), enfin si tu peux trouver un petit seau en caoutchouc se tenant bien droit. Je suis retourné hier à Amiens, prendre un bon bain avec un Lieutenant de mon bataillon. Nous avons bu du bon Bourgogne le matin (Corton Romanée 1904), le soir une bouteille de Chambertin. Malgré cela nous avons été raisonnables Nous avons été sages comme des images. La débauche d'Amiens n'est pas engageante, surtout à quelques jours d'attaquer à nouveau. J'ai fait une bonne prière à la Cathédrale pour toi et les petits. Après le déjeuner, nous avons pris une voiture, avons été chez le C. Rolland qui habite Amiens, puis nous nous sommes fait traîner dans Amiens, qui n'est pas bien joli, par un vieux cocher, et nous avons pris le thé dans un salon de thé. Nous avons fait quelques emplettes de cigarettes, puis nous avons dîné au Chambertin, et après le dîner, une auto rapide nous ramenait au camp.

Ce matin grand exercice avec des avions, comme préparation.

En rentrant au camp, je vois Friquet, retourné sous un caisson du 37^{ème} d'artillerie, il m'a fait des joies. Je vais faire une reconnaissance en avion incessamment pour me rendre compte des lignes boches devant moi, mais c'est avec un aviateur épatant, très consciencieux, et excellent pilote. D'ailleurs, nous devons tous y passer successivement, cette semaine, et il fait un temps magnifique pour une randonnée dans les airs. Vu hier à Amiens Roland-Gosselin (hussard, concours hippique du Mans) qui avait des parents et amis dans cette ville. Pense à la neuvaine du Sacré-Cœur, pour que notre attaque réussisse et que ton Ri ne soit pas blessé. Embrasse les trois chéris pour leur Papa, et cet amour de Nicquette, que je voudrais bien revoir bientôt grandie et mignonne. Quand les jumelles seront rentrées, fais-moi envoyer des photos des quatre enfants et de toi. Quoique quand Ri n'est pas là pour vous poser, alors n'est-ce pas ...

Vendredi 25 août 1916

Reçu colis de Maman (*Pauline Langlois*), très bien arrivé. Mille tendresses à tous. Tout va bien.

Samedi 26 août 1916

Nous sommes dans un village tout près du front, non, loin de notre ancien camp. Je vais bien, malgré tout le travail que tu penses. Ci-joint des photos bien prises par Gobinet (le médecin qui m'avait soigné à Orléans) retrouvé ici, la baraque derrière moi, est une ambulance du front. Comment te trouves-tu ? Comme ta bonne lettre d'aujourd'hui me fait du bien. Je ne me lasse pas de la relire, et ce soir, en t'écrivant à la bougie (pendant que le Pôvre est étendu sur un matelas, nous partageons la même chambre, propre, mais petite) je pense à toi, sans être dérangé, et ardemment, pleinement heureux dans le fond de mon cœur de ta bonne lettre. Tu ne peux te faire une idée de ma joie intérieure.

Dimanche 27 août 1916 *(suite de la lettre de la veille, non terminée)*

J'ai été arrêté hier soir, car le Pôvre se retournait tellement à cause des mouches, que j'ai soufflé les bougies. Je reviens de la messe, tout va toujours bien. Je suis heureux, heureux.

Dimanche 27 août 1916

Après ta bonne lettre d'hier, datée du 23, je reçois aujourd'hui celle du 24. Tu ne peux te faire une idée de ma joie. Mais je trouve exquis, aimé de t'entendre me répéter que tu m'aimes, dis-le et redis-le tous les jours. Jamais je ne trouverai tes lettres monotones à cause de cela, au contraire. Dis-moi toute ta vie, toutes tes pensées, comme cela, je n'en vivrai que plus intimement avec toi de loin, en attendant que le Bon Dieu nous redonne encore la joie de nous réunir. Dis-moi toutes tes distractions, tu sais que je ne trouverai jamais mauvais que tu en prennes, et que je désire même que tu en aies pour compenser la rude tâche que tu assumes toute seule ; l'éducatrice des petits. Je te demande bien fort pardon de t'avoir fait pleurer..... Mais j'ai tort, je suis bien heureux, je pense avec joie à toi, qui paraît 18 ans..... Reçu chaussettes, chocolat, photos (11 seulement) savon barbe, merci. Tu pourras me renvoyer chaussettes, des Pall Mall en boîtes de 10 à 1,50, ou 50 à 4,50 Frs, quand tu iras.

Lundi 28 août 1916

Reçu aujourd'hui le hamac, bien, très portatif. Je l'essaierai aux tranchées où je monte demain soir. Fais une bonne neuvaine pour nous maintenant, sans arrêt jusqu'à ce que nous soyons revenus à l'abri. Cela va chauffer dur pour les boches, et nous y allons gaiement, certains de réussir avec l'aide du Bon Dieu. Reçues aussi la lettre du 26 et celle de Gaston Bernard et Jacques Renaud. Ils me font un énorme plaisir, ils peuvent bien, maintenant, m'écrire une fois par semaine. Je verrai leurs progrès avec plaisir. A partir de demain, je ne pourrai peut-être plus t'écrire de longues lettres, mais toi, écris-moi pour m'entretenir mon bon moral, donne-moi des tas de détails. En tous cas, je tâcherai de te mettre tous les jours un mot. Mais tu liras entre les lignes. Après la France qui compte sur nous, et a besoin de nous, tu nous suivras en pensée au milieu du danger, fière d'être femme de soldat sans peur, confiante en Dieu, et lui demandant de me donner la grâce de faire jusqu'au bout chiquement mon devoir. Songes un peu Linette, si c'était à nous, qu'était réservé le grand bonheur de forcer les boches à reculer, et à s'en aller loin. Priez donc tout le temps sans cesse, pour nous. L'effort durera peut-être dix, quinze jours pour nous. Il faut donc une dose de courage et de résistance énormes, que seul Dieu peut nous donner. Courage aussi, ma Linette, pas d'idées noires, mais de la joyeuse confiance. J'embrasse mes garçons chéris, ma mignonne Nicquette.

Le 29 août, le régiment remonte en ligne pour attaquer, mais un violent orage rend le terrain impraticable, inonde les boyaux et cause de nombreux éboulements. Le secteur est dans un état lamentable.

Mardi 29 août 1916

Je t'envoie une petite rose de par ici, qui a fleuri sur le champ de bataille. Qu'elle soit pour toi le témoignage parfumé de ma tendre affection pour toi. Je viens de communier avant de monter ce soir en ligne. J'ai demandé pardon au Bon Dieu de tous mes péchés, de toutes les peines que j'ai pu te causer, et lui ai demandé de bien vouloir veiller sur toi, sur nos petits, et sur nous. Prie bien pendant une semaine, aie confiance en Dieu, et je ne doute pas que les communiqués ne viennent t'apprendre notre victoire. Nous avons tous très bon moral, et pleine confiance, et d'ailleurs nos moyens sont illimités et formidables. Je vais bien, Chevallier, Sultane et Friquet aussi, il a pris hier 32 rats.

Je n'ai pas de lettre aujourd'hui, alors j'en espère deux demain, et la joie de te lire me fera oublier mon moment de tristesse d'aujourd'hui. J'ai reçu une lettre d'Annette Chagot, de Heilles (Oise). Que les petits prient bien, matin et soir, pour leur Papa. J'y tiens beaucoup. Je suis sûr que le Bon Dieu écoutera les prières de mes chers petits. Je vois d'ici Mo en chemise de nuit, priant à genoux pour son Père. Embrasse-les fort, fort pour moi.

Ici le canon tonne sans arrêt, le nôtre, et cela doit durer plusieurs jours. Les boches vont déguster tout cela à notre santé. Nous avons même du 400 sans compter du 274, 380, 270, etc ... Seulement, tu vois d'ici ce bruit, on est abruti et malgré cela, il y a tellement de mouches qu'on les entend bourdonner. (Envoie-moi ½ douzaine de bons attrape-mouches).

Bonjour mes chéris aimés, je vous embrasse bien fort.

Mercredi 30 août 1916 *(lettre écrite au crayon)*

Je vais bien, mais quel déluge, nous sommes dans la boue jusqu'au nombril exactement. Jamais je n'ai vu cela. Mais comme le boche est plus lourd que nous, il en a jusqu'au cou. Cela nous console.

Mille tendresses. Tout va bien. Ton Ri, mouillé par exemple, et comment !

Les troupes qui devaient attaquer, incapables d'aucun effort dans de telles conditions, sont relevées. Le 147^{ème} retourne à Proyart.

Jeudi 31 août 1916

Après une montée en ligne des plus mouvementées, par un orage trombe d'eau, nous avons été ramenés de suite à l'arrière pour nous nettoyer, et nous refaire, avant de retourner. Nous avons de l'eau jusqu'à la ceinture. Je vais bien, malgré tout. J'ai envoyé une photo à Madame Dehaut, mais en lui recommandant surtout de ne pas l'envoyer en Allemagne. Longue lettre suit avec mandat.

Vendredi 1^{er} septembre 1916

Ta bonne lettre reçue hier, m'a fait bien plaisir. Ci-joint 200 Frs. Tu toucheras bien 300 Frs tous les mois. R.s.v.p. parce que c'est ce qu'on me retient ici. Pour mes photos, je crois qu'il vaut mieux acheter un petit album que tu aurais avec toi, dans ton sac. Je vais bien, mais le temps orageux est très dur. Nous allons remonter en ligne. Nous voudrions que cela colle. J'ai reçu une charmante lettre de Jeanne Cabab à qui j'avais écrit, et une lettre de Guigui qui m'envoie des chocolats excellents, mais qui n'a pas reçu encore ma carte : « Vas-y Pépère ». Le hamac est très bien et très léger. Merci. J'attends cuvette et seau, attrape-mouches. Je n'ai pas reçu les lames de rasoir Gillette. Tu n'as pas idée comme tes bonnes lettres me font plaisir, et du bien. Continue. Je t'envoie la lettre de Jeanne Cabab à garder, car elle est épatante.

Samedi 2 septembre 1916

Je remonte en ligne ce soir, prie bien pour nous. Reçu la lettre de Gaston Bernard et ta carte postale retour de Fontainebleau. Cette pauvre Nic a mal aux dents. J'ai communié ce matin.

Le soleil a séché la boue et il devient urgent de décongestionner le front de Verdun où l'ennemi renouvelle constamment ses assauts.

Dimanche 3 septembre 1916 21h30

Nous attaquons demain. Que Dieu nous donne la Victoire. Aujourd'hui les Anglais ont été victorieux à Ginchy et Guillemont, la Division de Xavier a pris Cléry, demain nous comptons bien réussir aussi. Vive la France, et le 147^{ème}. Je vais tâcher de dormir quelques heures pour être frais et dispos. Je veux demain être digne de toi.

Dimanche 3 septembre 1916 (*dernière lettre adressée à Madeleine*)

C'est demain que nous combattons pour la France, il fait très beau. Tout va bien, et notre artillerie fait rage depuis plusieurs jours. J'ai pleine confiance, et suis convaincu que tout va marcher à souhait. On a ici l'impression d'être tellement supérieurs aux boches. Je ne sais si demain je pourrai t'écrire, mais ne t'inquiète pas, même si tu restes deux jours sans nouvelles, car les jours d'attaque, les communications ne sont pas faciles. Je vais très bien. J'embrasse bien fort mes quatre chéris et toi, ma Linette aimée, je baise tes bons yeux. A toi de tout cœur, prie bien pour ton Ri. Vive la France.



Dimanche 3 septembre 1916 (dernière carte postale, adressée à Gaston Bernard)

Mon cher petit,

Demain nous allons tâcher de faire beaucoup de mal aux boches.

Prie bien pour ton Papa et ses braves soldats.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Trott, Mo et Nicquette.

Votre Papa qui vous aime beaucoup.

Aimez bien votre Maman et soyez bien sages tous.

Signé Henri

Le 4 septembre notre offensive se déclenche sur tout le front de la Somme et le régiment attaque Berny. C'est le combat heureux, sous un soleil splendide, avec une préparation d'artillerie telle qu'elle enthousiasme les hommes, et c'est sous cette impression qu'ils partent à l'assaut, et à l'heure fixée, avec un entrain et une confiance admirables. A 13 heures les compagnies prennent leur dispositif de combat. Deux bataillons en 1^{ère} ligne (1^{er} et 2^{ème}), le 3^{ème} en réserve. A 14 heures l'attaque se déclenche. Les premières lignes ennemies sont rapidement enlevées, mais la vague d'assaut se heurte bientôt aux mitrailleuses allemandes. Quoique prises de flanc, elles n'en poursuivent pas moins la progression. Sur certains points s'engage une vive lutte à l'arme blanche et à la grenade. Elle est de courte durée. Etonné, décimé, l'ennemi finit par céder, recule et laisse entre nos mains de nombreux prisonniers.

Le 1^{er} objectif est atteint. Quelques minutes d'arrêt, le temps de remettre un peu d'ordre dans les unités, l'artillerie allonge le tir, et les premières vagues repartent dans la trace de nos projectiles. Les 2^{ème} et 3^{ème} vagues suivent dans un ordre parfait. A 15 heures toutes les positions ennemies sont enlevées et nos troupes organisent les tranchées conquises.

Dans la nuit du 4 au 5 septembre, l'ennemi bombarde violemment nos positions et déclenche de nombreuses contre-attaques, mais toutes sont repoussées. Malgré le bombardement incessant, les travaux sont poussés activement et les tranchées aménagées. Dans la nuit du 5 au 6 septembre, les bataillons de 1^{ère} ligne qui ont subi des pertes sévères sont relevés. Le 1^{er} bataillon par le 3^{ème}, le 2^{ème} par un bataillon du 120^{ème}.

C'est là que le Capitaine adjudant-major PERRONNE trouva une mort glorieuse.



Henri Perronne le 5 septembre 1916

Lundi 11 septembre 1916 courrier de Mr A. Simon

« ... notre regretté Capitaine est tombé glorieusement frappé d'un obus en pleine poitrine le 5 septembre vers trois heures du matin, à quelques mètres à l'est du village d'Estrées, dans une tranchée appelée tranchée Etévée. Il n'a pas repris connaissance et a succombé peu de temps après. Son corps, mis en bière, fut ramené dans la journée à Proyart. L'enterrement eu lieu l'après-midi du 6 dans le cimetière de cette localité. »

Mercredi 13 septembre 1916

Lettre du Colonel Bourgeois adressée à Madeleine

Le 147^{ème} Régiment d'infanterie tout entier réuni dans une pensée, dans une douleur communes, vient, en la personne de son Colonel, vous prier d'agréer l'expression respectueuse, émue, de nos condoléances les plus vives et les plus sincères.

La mort du Capitaine Perronne est un deuil pour le Régiment. Il était aimé et admiré de tous. C'est la plus belle âme de soldat que j'ai rencontré au cours de cette campagne/ Loyal, ardent, sincère, vibrant d'énergie, de patriotisme, d'entrain, et de gaîté communicative, d'une bravoure exemplaire, officier d'une haute valeur morale et professionnelle, d'un dévouement à toute épreuve.

Je l'ai eu comme adjoint à mon arrivée au Régiment, et j'avais dû m'en séparer à regret, car il était appelé à prendre rapidement un commandement de Bataillon. J'aimais à l'appeler près de moi, à causer avec lui, à lui confier des missions délicates. Je l'estimais tellement que je lui avais donné mon amitié. C'est vous dire, Madame, que j'ai pleuré quand la nouvelle m'est parvenue.

Je l'avais vu partir le 4 septembre à 15 heures devant moi, avec le Commandant Defrenne, son chef de Bataillon, et conquérir les tranchées avancées ennemies devant Berny. Il a connu l'orgueil et la joie de la Victoire, et tel que je le connais, il devait être profondément heureux du succès de son Bataillon.

Il a été tué d'un éclat d'obus le 5 septembre vers 3 heures 45 du matin. Il se trouvait à ce moment dans un petit élément de tranchée qu'il avait fait construire pour servir d'emplacement de combat au Commandant et lui. Le Sergent pionnier Souberanges était auprès de lui, achevant la tranchée. Le Commandant Defrenne se trouvait avec ses agents de liaison à peu de distance, et venait d'être averti que le poste était terminé, et qu'il pouvait venir l'occuper. L'ordonnance du Capitaine Perronne, le soldat Dentrevaux et l'ordonnance du Capitaine, porteurs de toiles de tentes se rendirent au nouvel emplacement, ils y étaient à peine rendus, quand l'obus éclatait sur la petite tranchée, tuant le Capitaine, le Sergent pionnier, le soldat Dentrevaux, le soldat Le Gall ordonnances, et blessant grièvement un agent de liaison.

Le choc a été foudroyant, et la mort presque instantanée. Il n'a pas causé, a proféré quelques plaintes inarticulées, et après quelques mouvements nerveux, est mort, après avoir ouvert grandement les yeux, souri. Sa figure reflétait le plus grand calme, et la photographie qui a été prise de lui, par le Caporal infirmier, repassé lors de son arrivée au poste de secours, est caractéristique à ce sujet.

J'ai sur moi cette photographie. Je ne vous l'enverrai, Madame, que si vous le désirez, car peut-être préférez-vous conserver votre mémoire et dans votre cœur la figure de votre mari, telle que vous l'avez vue à votre dernière rencontre....

D'après le médecin major, il a été frappé d'un éclat au cœur. Tous les soins qu'on a pu lui donner sur place (éther, etc ...) ont été vains. C'est une belle mort.

Perronne était croyant et pratiquant ; Dieu a reçu sa belle âme auprès de lui ... J'ai fait mettre son corps en bière, et transporter à l'arrière. Il est inhumé au cimetière militaire de Proyart ainsi que trois autres officiers de mon Régiment.

Ses affaires qu'il avait avec lui ont été inventoriées devant moi, et le Lieutenant Simon a dû vous les faire parvenir. Sa sellerie, ses cantines seront envoyées au dépôt et vous pourrez les faire réclamer. Les clefs vous sont envoyées directement.

Je termine, Madame, mes meilleures pensées pour ces chers enfants dont Perronne nous parlait si souvent, que nous aimions avec lui.

Je ne vous adresserai pas de consolations banales, inutiles. Perronne n'était pas à plaindre, mais à envier. Il a eu la mort glorieuse dans la Victoire, et pour la France

Le calvaire est pour vous, mais en souvenir de la vaillance de votre épreuve, vous aurez sa vaillance, il vous la lègue...

J'ai eu le cœur blessé par un deuil cruel, voilà bien longtemps déjà. Je vois toujours devant mes yeux la figure chère et souriante d'une épouse qui me cause de Là-haut, qui m'encourage, qui m'attend.....

La Prière est un baume Divin.

Daignez agréer Madame, les hommages respectueux de tout le 147^{ème} et les sentiments entièrement dévoués de son Colonel.

Signé Bourgeois



*La tombe d'Henri Perronne à Proyard
(1916)*



Madeleine avec le bonnet de veuve (1916)

Mort
pour la France

147^e Régiment d'Infanterie.

Saint-Nazaire, le 6 octobre..... 1916.

Monsieur le Maire de... Melun... (Seine et Marne)...

J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir, avec tous les ménagements nécessaires en la circonstance, prévenir M^{me} Couronne, rue St. Louis:

de la mort du capitaine Couronne Marie Charles.

Eugène Heuvel
du 147^e Régiment d'Infanterie,
fils de José Charles Gatto,
et de Eugénie Pauline Marie,
né le 5 décembre 1879 à Bourges (Cher),
tombe au Champ d'Honneur le 4 septembre 1916 à Cheruy en
Saufoye.

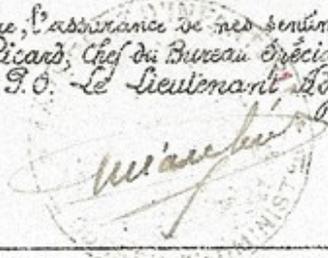
tué à l'ennemi.

survenue le

à la suite de

Je vous serais très obligé de présenter à la famille les condoléances de Monsieur le Ministre de la Guerre et de me faire connaître la voie à laquelle votre mission aura été remplie.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.
Le Capitaine Ricard, Chef du Bureau Spécial de Comptabilité
P. O. Le Lieutenant Adjoint,



Accusé de Réception.

Le Maire de : accuse réception de l'avis de décès du et fait connaître que la famille a été prévenue le à le 1916.

Le Maire,

Handwritten signature or mark.

Handwritten mark.

Lundi 11 septembre 1916 *Lettre de l'Adjudant Poulain*

Madame,

Notre Colonel ayant voulu être le premier à vous annoncer la terrible nouvelle de la mort du Capitaine Perronne, j'ai dû m'incliner. Pourtant, je ne puis oublier qu'il m'avait tant particulièrement prié de vous écrire en cas de malheur. C'est le dernier devoir que je puisse rendre à celui qui fut pour moi, non seulement un chef, mais un ami.

C'est quelques heures après l'attaque, alors qu'il aidait, avec cette gaîté et cet entrain que nous aimions tant, le chef de Bataillon à organiser le terrain conquis, qu'il a été frappé. Un obus a éclaté à côté de lui, tuant en même temps Dautrevaux, deux hommes, en blessant grièvement un autre. Il est tombé sans un cri, sans un geste. La mort a certainement été instantanée, et vous aurez du moins la suprême consolation de savoir qu'il n'a pas souffert. Je l'ai vu quelques heures après, au poste de secours où on l'avait transporté. Il était étendu sur un brancard, sa belle figure énergique était parfaitement calme, et ne reflétait aucune souffrance, mais une grande sérénité.

Je sais Madame, combien toute notre sympathie est peu de chose à côté de ce qui est irréparable, mais vous aimerez savoir, j'en suis sûr, combien le Capitaine Perronne nous était cher à tous, et que, inconnus de vous, il avait ici des amis qui partagent votre deuil.

Quant à moi, je n'oublierai jamais la bonté qu'il a eue pour moi, l'affection qu'il m'a témoigné, le réconfort qu'il m'a si souvent donné dans les heures mauvaises, et le bel et clair exemple qu'il était pour nous.

Veillez recevoir, Madame, avec l'expression de ma plus profonde sympathie, l'hommage de mes sentiments très respectueux.

Signé Poulain Adjudant 1^{er} Bataillon 147^{me} Régiment d'infanterie

Dernière citation Ordre de l'Armée N° 229

Berny en Santerre

« Officier modèle sous tous les rapports, a fait preuve au cours de l'attaque du 4 septembre 1916, des plus belles qualités de courage et d'énergie en se multipliant pour assurer son service sur un très violent bombardement. Est tombé glorieusement à son poste, frappé par un éclat d'obus »

2^e RÉGION
ÉTAT-CIVIL MILITAIRE
SECTEUR D'ALBERT
Téléphone 1^{er} 8
N^o 1092 rappeler

ALBERT LE 9 MARS 1923
L'OFFICIER CHEF DU SECTEUR D'ÉTAT-
CIVIL D'ALBERT
à
Madame M. BROSSAT
10, Quai St-Laurent
ORLEANS
(Loiret)

En réponse à votre lettre du 6 cou-
rant, j'ai l'honneur de vous faire connaître
que le corps du Capitaine PERONNE Henri du
147^{er} RI sera exhumé le 26 Mars à partir de
10 Heures.

Le corps sera transféré et reinhumé
le même jour au cimetière National d'ALBERT.

Veillez agréer, Madame, l'assurance
de ma parfaite considération.

L'Officier Chef du Service d'Etat-Civil
du Secteur d'Albert.



Corps transféré de Proyart à Albert le 26 mars 1923



Cimetière d'Albert (dans la Somme entre Amiens et Péronne) ou repose aujourd'hui Henri Perronne

Mon cher petit Gaston-Bernard,

J'ai été douloureusement surpris, quand ce matin, ouvrant ta lettre, j'y ai trouvé l'annonce de la triste nouvelle qu'elle m'apportait. Quel terrible malheur ! J'en reste tout désemparé et mon chagrin est extrême. Et si je me hâte aujourd'hui de t'écrire, c'est pour que tu saches bien vite que je partage toute ta peine, avec tout mon cœur, et que je pleure avec toi, et comme toi, ton pauvre Papa que j'aimais tant.

Je l'aimais, vois-tu, ton Papa, parce que depuis bien longtemps il était mon meilleur camarade, et mon meilleur ami, parce qu'il était bon, parce que ces sentiments étaient les plus nobles et les plus élevés qui soient, parce qu'enfin, il était un homme de bien et un homme d'honneur. Peut-être ne saisis-tu pas exactement le sens complet et précieux que j'attache à tous ces mots ; mais plus tard, quand tu seras devenu grand, tu le comprendras parce que tu sauras alors quel ensemble de qualités et de vertus s'y renferme.

Il faut que tu sois fier d'être le fils d'un homme, dont toute la vie a été faite de droiture et de bonté, et qui est mort comme il a vécu, sans peur et sans reproche. Ceci mon petit Gaston-Bernard ne l'oublie jamais. Souviens-toi toujours que ton Père a donné sa vie pour la France, souviens-toi qu'il est tombé en héros, face à l'ennemi exécré ; et que devant son nom, désormais glorieux, tout Français a le devoir de s'incliner pieusement. Et plus tard, quand toi et ceux de ta génération, vous goûterez la douceur et les bienfaits de la Paix, quand votre Pays agrandi et fortifié, s'épanouira dans la prospérité, il ne faudra jamais oublier – promets-le moi – que tout ceci, vous le devez au sacrifice sublime de ton Papa et des héros qui, comme lui, auront été les martyrs de la plus sainte et la plus noble cause.

Ton devoir maintenant, c'est de vénérer la mémoire de ton Père, et c'est aussi de t'efforcer de devenir un homme comme lui. Nul plus beau modèle ne peut être proposé ! Dis-toi bien dès aujourd'hui que tu consacreras tous tes efforts à lui ressembler, et souviens-toi toujours que tu as l'obligation morale de conformer tes actes aux siens.

Et puis il faut essayer, autant que tu pourras, de consoler ta Maman et de remplacer auprès d'elle l'affection qui vient de lui manquer.

Tu es déjà un grand garçon, et je compte que tu m'écouteras. Sois donc sage, raisonnable et travailleur, tâche par ta conduite de donner toute satisfaction, et reste courageux, loyal, droit. Soit tel en un mot, que tu le serais pour obéir, et plaire à ton pauvre Papa. Par là tu montreras que tu es digne et que tu conserves efficacement, pour toi, et pour les tiens, son souvenir vénéré.

J'espère mon cher petit Gaston Bernard que je te verrai bientôt. Dis bien à ta Maman, à qui j'ai écrit aussi aujourd'hui, que je suis de cœur avec vous tous dans votre grande douleur.

Je t'embrasse bien tristement

signé Th. de Bauffremont

Lundi 2 octobre 1916

Lettre du Caporal-infirmier Repessé-Libar

Chère Madame,

C'est avec le cœur bien tremblant que je me permets de venir vous adresser mes sincères condoléances. Je viens d'apprendre par l'ordonnance Chevallier que vous aviez appris la triste nouvelle. Je prends une vive part à votre peine, chère Madame, vous avez perdu le meilleur des maris, lui qui était si gentil envers tous, principalement avec moi qu'il connaissait depuis longtemps, et s'intéressait à ma chère femme et enfant, qui hélas, sont là-bas, en pays envahi, près de Sedan. Une journée ne se passait pas, sans que je le vis, et me traitait comme un Père traite son fils. Hélas le destin a voulu qu'il nous soit ravi, et je comprends votre grande douleur, et je plains ces chers enfants qui sont privés à tout jamais des caresses de leur Père.

Je me souviens qu'il était transporté de joie quand il m'a montré la photographie de la toute dernière, en me souhaitant de recevoir bientôt la photographie de ma chère petite qui est venue au monde pendant cette guerre. Son souhait a été exaucé, car peu de temps après, je la recevais, et il était heureux pour moi.

Le 4 septembre à midi, Monsieur Perronne me faisait appeler. J'arrivais près de lui bien ému, me demandant ce qu'il pouvait y avoir. Après avoir parlé un peu, il me confia sa musette, et me tirant à lui, m'embrassa en me disant au revoir, car l'heure approchait. A ce moment, les larmes me vinrent aux yeux. Je lui souhaitai bon courage, et bonne chance. Mais malheureusement, il n'en fut pas ainsi.

Dans la nuit, j'apprenais la triste nouvelle, dont je ne voulais pas croire. Quand j'ai eu la preuve, je ne savais plus où j'étais, j'étais tout perdu. Avant qu'on le transportât plus loin, je l'embrassai une dernière fois, en pensant bien à vous et à ses chers enfants, car moi aussi, chère Madame, suis Papa et sais la peine et la douleur que l'on éprouve dans de pareils moments – ayant perdu mon Père avant la guerre, pour qui j'avais tant d'affection - .

Comme souvenir, de votre cher mari, j'ai un petit galon d'or qui était presque décousu de sa manche, et si vous tenez à ce que je vous l'envoie, je suis prêt à vous l'envoyer. Je possède aussi quelques photos récentes dont une que vous avez déjà dû recevoir, par un de mes supérieurs, qui venait de moi, et que j'ai faite sous les obus, voulant avoir ainsi une dernière photo de mon cher et regretté Capitaine. Je vais développer aussi l'endroit où il repose, où je suis allé en cachette, car nous étions à 5 ou 6 kms de l'endroit.

Au plaisir de vous lire chère Madame, je vous souhaite bon courage, ainsi qu'une parfaite santé pour vous, et les chers enfants, et veuillez croire à l'assurance de mes sincères respects ainsi que mon entier dévouement.

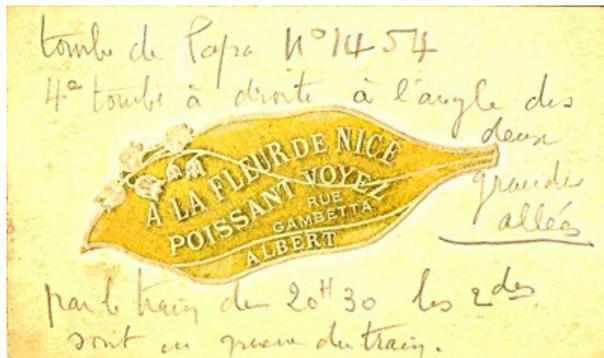
Votre dévoué

E. Repessé-Libar

Caporal infirmier 147^{ème} d'infanterie 1^{er} Bataillon

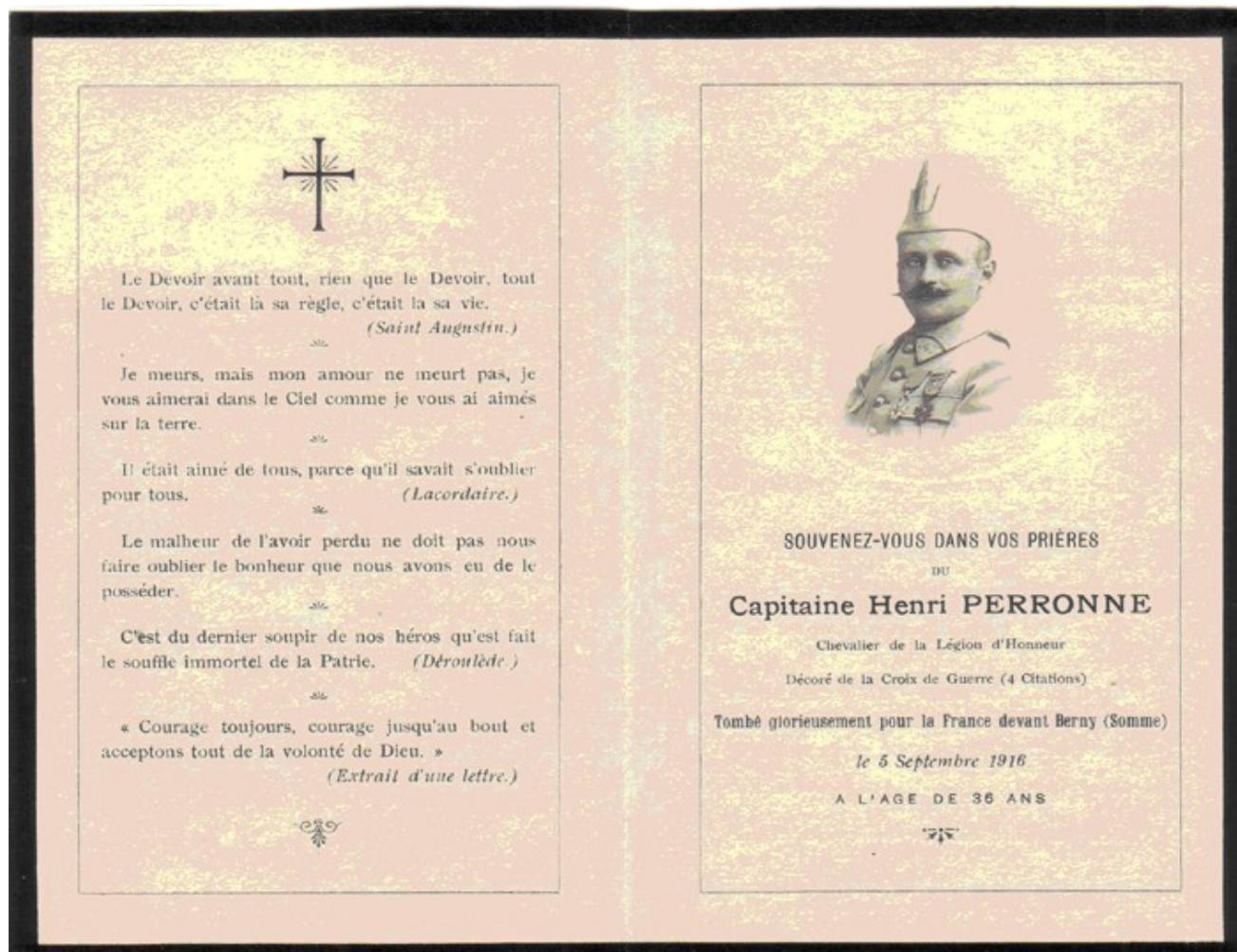


... ils n'ont plus de père !



(Gaston Bernard et Michel allaient tous les ans dans la Somme à Albert pour se recueillir sur la tombe de leur père enseveli dans l'un des cimetières Français du village d'Albert, avec un billet SNCF envoyé par le Ministère des anciens combattants, et c'était pour eux un voyage qu'ils ne voulaient surtout pas rater. Ils se logeaient au 11 grand rue à la pension Rousset 2^{ème} étage 13,50 Frs par jour tout compris)

Texte : « tombe de Papa n° 1454, 4^{ème} tombe à l'angle des deux grandes allées.
Par le train de 20h30, les seconds sont en queue de train. »



Notes prises dans le dossier N° 107.804 de notre père.
au service historique de l'Armée au Châteaux de Vincennes.

-:~::~-:

PERRONNE Marie Charles Eugène Henri, né le 5 Décembre 1879 à BOURGES à 5 h.
signalement: lm,70, sourcil châtain foncé, yeux gris
engagé volontaire le 29 Octobre 1899 à St Cyr avec le consentement de sa mère.
Admis comme pensionnaire à l'Ecole Spéciale Militaire de St Cyr le 14 Octobre
1899 avec le N° 343 au classement sur 547 élèves.

A la fin de la première année il a été classé 235ème sur 547
et à la fin de la seconde année 272ème sur 546 élèves.

-:~::~-:

A été nommé sous-Lieutenant d'infanterie au 117 RI au MANS le 24 09 1901
Promu Lieutenant le 1er Octobre 1903
Promu Capitaine au choix le 23 Mars 1914. affecté au 147 R.I. à SEDAN ^E

Appréciations de ses chefs ayant la guerre de 1914: au MANS

"Cavalier remarquable

"cité à l'ordre du IV corps d'armée le 31 Octobre 1912

"Officier excellent, compétent, ascendant sur ses hommes

"voyant très clair sur le terrain (manœuvres au camp d'AUVOURS)

"Brillant officier, mondain et distingué. Excellent tacticien.

"a fait deux très bonnes conférences, et s'est distingué comme défenseur

"d'officiers au Conseil de Guerre

A son arrivée au 147 R.I. à SEDAN le Colonel PICHAT du 147 R.I. en Mai 1914

"Officier de grande valeur, serait capable de commander un bataillon

Durant son séjour au MANS très bien noté à son arrivée au 117 R.I.
a été opéré de l'appendicite en 1910 (3mois de convalescence)

1915 Officier instruit, intelligent, commande sa compagnie d'une façon
parfaite.

3 blessures:

le 13/8/14 blessure dorsale, éclat d'obus au Bois de la GRURIE combat (de Joucq)

le 01/03/15 " combat du Bois TRAPEGE (Mesnil les Hurles)

le 05/04/15 " blessure musculaire au bras droit, attaque de NOUE

Cité à l'ordre de l'Armée le 26 Avril 1915, car il avait dû prendre le

18 Avril 1916 le commandement du 1er bataillon dont le Commandant avait
été tué.

Croix de guerre avec 3 palmes plus une étoile d'argent et une de bronze.

Muté en Juillet 1915 au 328 R.I. comme Capitaine Adjudant-Major au 1er
bataillon, puis le 12/11/16 comme commandant du 5ème bataillon

A eu pour mission de remplacer le 30 R.I. de NARBONNE qui avait foule
le camp. (ceci figure dans une lettre de Papa à Maman) Il attaqua l'ennemi
les 30 & 31 Octobre 1915 à TAHURE, stoppa l'avance ennemi, fit 400 pri-
sonniers et reçut sa Légion d'Honneur le 30 Octobre 1915. (J.O. du 30 Oct)

Aux combats de Tahure, il avait été appelé d'urgence dans la nuit pour
prendre le Commandement du 5ème bataillon car le colonel et deux commandants
avaient été blessés. Il a assumé avec courage le commandement du Régiment.

A été cité à l'ordre du régiment N° 157 le 15 Mars 1916, comme capitaine
Adjudant-Major du 1er Bataillon.

Mort pour la France le 5 Septembre 1916 durant l'attaque de HERNY en SANTERRE
(somme) d'un éclat d'obus, comme Capitaine Adjudant-Major du 147 R.I;

Le colonel BOURGEOIS commandait le 147 R.I.
Inhumé à PROYART.

Le corps a été transféré au cimetière militaire d'ALBERT le 26 Mars 1923
tombe N° 1454 (huitième rangée à droite en entrant dans le cimetière)

L'acte de décès a été transmis et transcrit à la Mairie du 7ème arrt de
PARIS car il est mentionné; à la date du 27 Nov 1916, que le défunt est
domucilié à PARIS 7ème et non à MELUN, et, que son épouse n'y est pas domi-
ciliée 6 rue St Louis comme il y est dit. (Ministère de la Guerre!)

PARIS le 16 Juin 1985

Mon cher Michel et chère Nicole,

Je vous adresse cette lettre collective pour vous dire que nos travaux de généalogie avancent, et que Dominique a absolument me faire faire le tour des champs de batailles de la Somme. D'après la carte, pour aller à Berny en Santerre nous sommes sortis de l'autoroute à Estrées (direction Péronne) Le village qui avait été en partie détruit a été reconstruit, mais ne présente aucune allusion à la guerre de 14/18. De là nous partis vers PROYART, et tout à fait par hasard Dominique s'est arrêtée au croisement de la route venant d'Amiens et de Proyart, à l'endroit précis où maman Renaud et moi avions été déposés en Juillet 1918 par un camion militaire Australien qui transportait des planches. J'ai reconnu l'endroit mais avec en moëns les fils de fer barbelés et les tas d'obus. Il y avait un routier où nous avons déjeuné, et de là nous sommes allés à Proyart qui est à 1km 500 du carrefour. Petit village coquet et tout reconstruit, mais aucune trace de l'auberge CORDIER où nous avions couché. Nous avons pris de photos. Ensuite nous sommes allés à ALBERT, et je dois dire que Jacques et Dominique ont été très émus de voir cet immense cimetière. Ensuite Dominique a absolument voulu me montrer le cimetière Australien de VILLERS BRETONNEUX où 130.000 pauvres types non entraînés et à peine débarqués avaient été envoyés dans la bataille par l'Etat-Major Anglais, et ils presque tous été tués le premier jour!!! De là nous sommes allés jusqu'à Villers-Bretonneux qui avait été presque entièrement détruit et a été reconstruit grâce à des dons importants des familles Australiennes. L'école a été reconstruite avec les petites économies d'enfants des malheureux tués Australiens, et cette petite ville est jummée avec ROBINVALE (Etat de Victoria) Australie.

Je suis retourné à Vincennes au service historique de l'armée et me suis fait communiquer les J.M.O. du 147 et du 328 Je me suis contenté de lire les P.V. concernant TADURE en Octobre 1915 et BERNY en SANTERRE pour les 4 et 5 Septembre 1916. C'est ainsi que j'y ai lu pour le 30 Octobre 1916 "Dans la nuit, le Capitaine PERRONNE apris le commandement du 5ème bataillon du 328 pour arreter l'avance Allemande qui avait enfoncé nos lignes abandonné par le 80ème R.I. Grâce à sa ténacité le Capptaine P. a réussi à stopper les Allemands fait plus de 360 prisonniers dont 3 officiers"

Pour les combats de BERNY il y eu 2 officiers tués dont PERRONNE à 3h45 du matin (comme Capitaine Adjudant-Major au 1er bataillon)

Le Lt Colonel BOURGEOIS qui commandait le 147 a écrit: "La perte du Capitaine Adjudant Major PERRONNE est particulièrement cruelle. Officier d'une ^{très} haute valeur morale et professionnelle, d'une bravoure magnifique, plein d'entrain et de gaité communicative, aimé et admirés par tous. Le Capitaine PERRONNE avait une belle âme de soldat. Il avit fait toute la campagne avec le 147, son régiment qu'il aimait profondément. Ce dernier le pleurera sincèrement et conservera son souvenir"

Suivait un plan des oprérations à cette date, où l'on voit que la tranchée située au sud-est de Berny porte le nom de "Tranchée PERRONNE"

Devant l'heure tardive et le fait qu'il faut compter 45 minutes de métro, je n'ai pas pu tout lire. rien que pour le 147, il y a 2 gros volumes de P.V. mais je compte demander une photocopie du petit plan. Mais c'est plus compliqué maintenant pour avoir des renseignements car ce n'est plus le Col de VILLELE qui est conservateur, mais un petit pékin pas très fûté.

Le 147 a été durement éprouvé car dès le 28 Août 1914 il avait eu 2 Officiers tués et 14 blessés et dans la troupe 29 tués 483 blessés et 187 disparus!!!

234 lettres ou cartes postales

1^{ère} partie 2 août 1914 au 17 mai 1915

Montmédy, Longuyon

Bataille de Yonck (éclat d'obus aux reins)

Ste Menehould

Vitry le François (blessé)

Bataille des Eparges (blessé balle mitrailleuse épaule droite)

Citation Ordre de l'Armée n°158 (Croix de guerre)

2^{ème} partie 26 juin 1915 au 15 octobre 1915

Verdun

Légion d'Honneur

3^{ème} partie 17 octobre 1915 au 14 juillet 1916

Bataille de Tahure

Citation à l'Ordre de la Division

Proposition pour Commandant

Naissance de Nicole

Citation à l'Ordre du Régiment

Forêt de la Gatinerie

4^{ème} partie 15 juillet 1916 au 3 septembre 1916

Environs d'Amiens

Berny en Santerre

Mort par éclat d'obus

5^{ème} partie

Cartographie

Descriptif

Etat Major

Que sont-ils devenus ?

Colonel REMOND puis BOURGEOIS
 Capitaine JEANNELLE adjoint au chef de corps
 Lieutenant GIRARDIN officier de détail

Médecin major de 1^{ère} classe MIALARER
 Chef de musique LEGRIS

Lieutenant SPACENSKI commandant la 1^{ère} section de mitrailleuses

Lieutenant RIGAULT commandant la 2^{ème} section de mitrailleuses

Lieutenant CORRET commandant la 3^{ème} section de mitrailleuses

Sous-Lieutenant ARDANT DU MASJAMBOT chargé du service téléphonique

1^{er} Bataillon**Commandant BRION**

Médecin aide-major de 2^{ème} classe LECOMPTE

1^{ère} Compagnie

Capitaine DELPUCH DE LOMEDE

Lieutenant GUEPIN

Lieutenant GUICHARD

2^{ème} Compagnie

Lieutenant DUCROT

Sous-Lieutenant DELEPINE

3^{ème} Compagnie

Capitaine GODIN

Sous-Lieutenant PRIGNON

4^{ème} Compagnie

Capitaine PERRONNE

Sous-Lieutenant DUMAINE

Sous-Lieutenant LAVAL

2^{ème} Bataillon**Commandant SAGET**5^{ème} Compagnie

Capitaine AUBRUN

Lieutenant MAISONNEUVE

Sous-Lieutenant LAMBERT

6^{ème} Compagnie

Capitaine CLAIRE

Sous-Lieutenant CADOT

7^{ème} Compagnie

Capitaine LAMMURIER

Sous-Lieutenant GRANDVIENNOT

Sous-Lieutenant DOMINE

8^{ème} Compagnie

Capitaine SENECHAL

Sous-Lieutenant PEQUIN

3^{ème} Bataillon

Commandant DUMON

9^{ème} Compagnie

Capitaine TASSON

Lieutenant MAUCHERT

Sous-Lieutenant PAULUS

10^{ème} Compagnie

Capitaine PELTIER

Lieutenant WERNER

11^{ème} Compagnie

Capitaine LOUIS

Sous-Lieutenant NYSSON

Sous-Lieutenant BILLAUDELLE

12^{ème} Compagnie

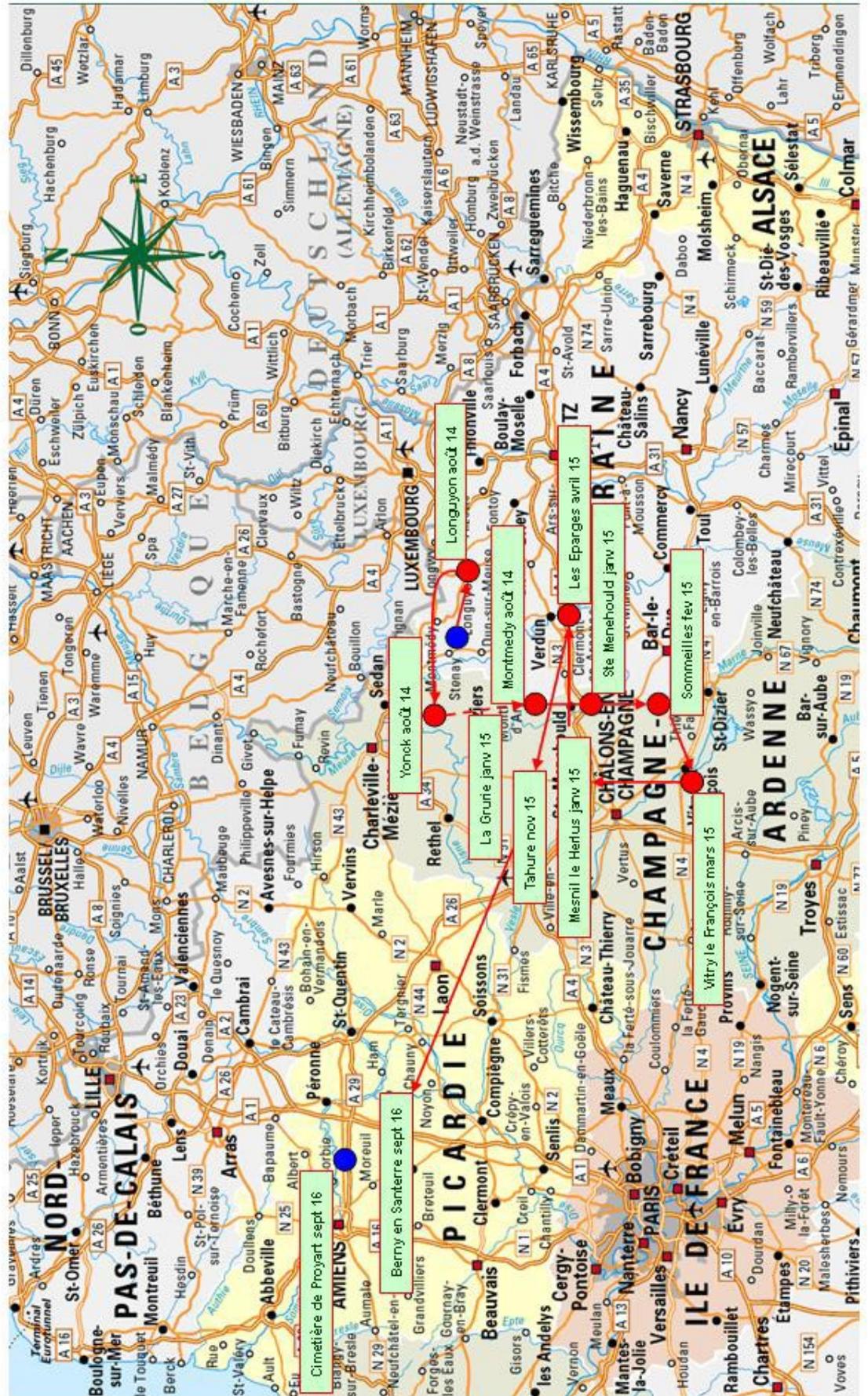
Capitaine LE MARECHAL

Sous-Lieutenant MERSMANN

Sous Officiers, hommes de Troupe : 2187

Chevaux : 84

Parcours d'Henri PERRONNE et du 147ème août 1914 à septembre 1916



Que sont-ils devenus ?

Madeleine (Line)



Madeleine Perronne au Maroc en 1930 dans son salon

Mamie, veuve à 31 ans de Henry Perronne mort au combat le 5 septembre 1916. Elle vit chez son père Maître Albert Chagot, notaire à Melun. Ses enfants, Gaston Bernard, Renaud, Michel et Nicole, étaient scolarisés à Saint Aspais, collège religieux de Melun.

Elle s'est remariée à Melun le 24 avril 1920 avec Monsieur Marc Brossat, bel officier de Spahis que lui avaient présenté ses cousines Huguenot.

Elle s'est appelée successivement Brossat de Zeppenfeld puis Princesse Pignatelli d'Aragon à partir de 1937, date de l'adoption de Marc Brossat par le Prince Jean Joseph Pignatelli d'Aragon.

Les garçons, pour leur plus grand malheur, ont été mis en pension au Lycée Montaigne à Paris car le 2^{ème} mari de Mamie ne voulait pas d'enfants dans ses parages. Etait-elle heureuse ??? C'est la question que l'on s'est toujours posée. Peut-être l'était – elle au début.

Elle écrivait :

« Marc avait un grand amour pour moi, plus que moi pour lui, cela a changé par la suite. »

Elle voulait à tout prix avoir un enfant de lui « afin qu'il puisse aimer les miens ». Mais il avait « une répulsion pour les enfants »

Le ménage vivait à Fontainebleau et venait toutes les semaines à Paris voir ses parents à lui qui vivaient sur la fortune de Mamie. Mais elle n'avait pas le droit de voir ses propres parents.

Elle a passé la 2^{ème} guerre au Maroc où elle a mené une vie agréable et est revenue en France définitivement, et plus spécialement à Compiègne, en octobre 1945.

C'est une époque difficile pour tout le monde, car le Prince, qui vivait sur la fortune de sa femme et qui entretenait forces maîtresses lui menait la vie dure.

Enfin après moult péripéties il décéda avant elle le 15 juin 1970 et Mamie s'éteignit chez sa fille le 7 novembre 1970 en Anjou.

.... Paradoxe étonnant, ses enfants ne lui en ont pas voulu de les avoir abandonnés. Ce fut pour elle une certaine chance

Pap (Gaston Bernard) 8 janvier 1908 - † 6 octobre 1994



« Le soleil s'est couché lorsque j'avais 8 ans »

Quelle aurait été la vie de ses enfants si leur père n'était pas mort si tôt? .. Je pense qu'ils en ont tellement souffert qu'ils n'arrivaient pas à en parler et peut-être étaient-ils trop jeunes pour l'avoir bien connu. De plus leur mère s'est remariée et le beau père ne voulait pas entendre parler d'enfants. Ils ont été mis en pension et, pour les vacances scolaires, ils étaient envoyés chez leurs tantes. C'était pour eux une grande souffrance.

Je n'oublierai jamais ces paroles que mon père m'a dites un jour: «le soleil s'est couché lorsque j'avais 8 ans ».

Il m'a également dit que lorsqu'il est allé avec sa mère à Proyart sur la tombe provisoire de son père, c'était un camion « australien » qui les a emmenés à proximité. Pour lui c'était «déjà un signe du destin ».

En effet, c'est en 1933 que mon père est parti en Australie après avoir fait des études de comptabilité en Angleterre, grâce à l'oncle Louis Rouquairol. Comme il parlait l'anglais couramment et qu'il maîtrisait la comptabilité anglaise, la CNEP lui a proposé une situation soit à Bombay, soit à Sydney en Australie. Il a choisi l'Australie et il est donc parti à l'autre bout du monde en bateau puisque personne ne l'attendait en France. Il n'avait que 25 ans. Le voyage a duré plus d'un mois et demi; et il n'y avait pas de téléphone pour dire « allo Maman je suis bien arrivé ».

Il est revenu en 1936 en vacances. Il avait écrit à toutes ses tantes et connaissances qu'il voulait se marier avec une Française et repartir avec elle. Ce qu'il a fait. Mais malheureusement la guerre de 1939-1944 a été déclarée, ce qui les a coupés de leurs familles respectives en France.

Ils ont eu 6 enfants là bas et a mené une vie très heureuse au grand air avec beaucoup d'amis qu'il considérait comme sa propre famille. Cela ne l'a pas empêché de s'engager pendant la guerre dans la Croix Rouge et de mener plusieurs actions humanitaires.

Mon père est rentré en France les bras chargés de cadeaux pour son frère et sa sœur et leur famille. Il avait parfaitement conscience qu'il avait eu de la chance de ne pas avoir connu la guerre, car loin des dangers et des restrictions. En 1955 il rejoignit sa femme et ses enfants qui étaient déjà rentrés en France depuis 1953. Il a réintégré la CNEP (devenue la BNP. par la suite) où il est resté jusqu'à sa retraite. Il a eu un 7^{ème} enfant, Christian, qui est le seul de la famille à être né en France (1955).



Gaston Bernard et Marguerite à Melbourne



La Houssaye en 1949 avec

*Mamie, Nicole, Loulou, Marguerite, Michel,
Christiane (François dans ses bras),
Gaston Bernard tenant Marie-Claude, Odile,
Roselyne, Claude Benoist, Dominique, Catherine,
Alain, Benoist, Philippe, Didier et Annick Benoist*

Marie Dominique Pousset

Trott (Renaud)



Renaud Jacques Marie Jean Simon Roland Séréné, né le 29/08/1909 et décédé le 21/05/1921 à l'hôpital Pasteur.

Renaud était le frère le plus proche en âge de Gaston Bernard et ils formaient une joyeuse équipe de jeux et surtout pour les bêtises.

Papa racontait souvent les tours qu'il faisait avec son frère Renaud, notamment en faisant dérailler le tramway qui passait devant chez eux en faisant pipi sur les rails en hiver. Il fallait une demi-journée au conducteur pour tout remettre d'aplomb. Il râlait contre ces « chenapans » qui lui jouaient ces tours et qui lui faisaient perdre son temps. Ils leur arrivaient aussi de mettre des pièces de monnaies, que le passage de tramway aplatissait.

Pour notre père c'était un formidable compagnon de jeux.

Sa mort a été très dure pour eux tous. Il est mort des complications d'une rougeole qu'il avait contractée alors qu'il était pensionnaire au Lycée Montaigne à Paris. Il est mort pratiquement seul à l'hôpital Pasteur, puisque sa mère, qui était à Fontainebleau n'avait pas l'autorisation de son mari pour venir à son chevet. Ce que ses belles-sœurs lui ont beaucoup reproché.

Nic (*Nicole*)



« ... Donner vie à ce père, si trop vite disparu »

REGARD D'UNE PETITE FILLE SUR SA GRAND MERE

Durant toute sa vie, Nicole n'aura de cesse de parler de son père, inlassablement, en des termes toujours plus beaux, à ses enfants et petits enfants, avec des mots empreints d'admiration et de symboles pour ce père qu'elle n'aura pas connu, mais qu'elle côtoiera toujours par la pensée.

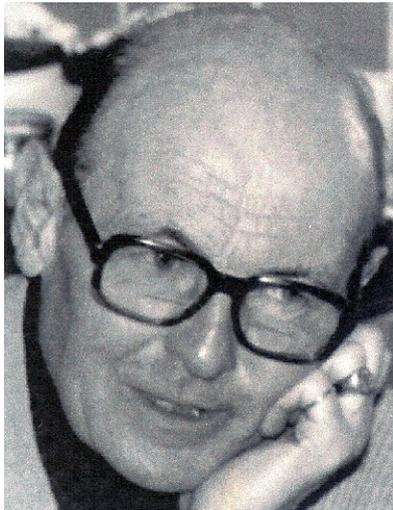
Elle fera revivre son souvenir par ses actions. En effet, l'envergure et le courage de ce père inconnu lui permettra d'animer et d'enrichir sa vie de femme, d'épouse, de mère et de maire, avec toujours cette conviction incroyable de pouvoir aller toujours plus loin tout en se souciant des autres et surtout en conservant sa dignité de femme, respect qu'elle s'imposait et qu'elle transmettait aux siens.

Chacune de ses discussions était pour elle le moyen d'imposer l'image de son père et ainsi lui redonner vie. Nicole, femme de combat et résistante à souhait, mère comblée de cinq enfants conçus avec Jacques son époux qu'elle chérira jusqu'à son dernier souffle. Nicole, grand-mère de vingt deux petits enfants qui lui reconnaîtront un caractère bien trempé et une poigne de fer. Nicole, femme tenace et téméraire, souvent contestataire mais reconnaissante de la valeur d'autrui.

Nicole est décédée en 2005 à l'âge de 89ans.

Carole

Mo (Michel)



*Michel Perronne
(4 octobre 1912 – † 2 mai 2000)*

« ... au soir de sa vie, petite fleur qui s'éteint, il y eut un soir, il y eut un matin »

Il y eut un soir,
il y eut un matin

Et Dieu vit que cela était bon.

Ces quelques mots de la Genèse reflètent bien l'existence de la vie de Michel, un père, un grand-père, un ami.

Il y eut un soir.

Le soir, c'est l'instant de l'ombre, où l'intensité de la vie diminue. On aspire naturellement à retrouver la clarté du lendemain, espaces que l'on ne maîtrise pas, surtout, contrairement à ceux que l'on connaît, lorsqu'ils arrivent sans prévenir. Ce sont alors des soirs que l'on ne comprend pas.

Ces soirs là, il y en eut dans sa vie, beaucoup, trop peut-être. Perte de son père quand il avait 4 ans ... il en parlait souvent. Qu'est-ce qu'une famille sans un père ? Qu'est-ce qu'une vie sans famille ? ... premier soir.

Pleurésie dans son adolescence, moment de la vie où tout doit être beauté, joie, partage, transformé pour quelques années en souffrance et isolement..... un autre soir.

Construire un foyer, parfaire la vie de couple par la venue d'un enfant, préparer à deux cette notion de la famille, c'était leur attente. Mais découvrant que cet enfant n'arriverait pas des autres soirs.

On pourrait en citer bien d'autres : Dureté de la vie professionnelle, solitude après le départ de maman ... il y eut un soir ... il devait y avoir un matin.

Oui, combien de matins ont ensoleillé son existence !

Sa rencontre avec Christiane, elle était la réponse ensoleillée à l'ombre du début de sa vie d'enfant et d'adolescent.... il y eut un matin.

Aux interrogations de la vie, les réponses se trouvaient pour eux dans la recherche spirituelle. La rencontre du Seigneur dans la vie de tous les jours dans celle de l'Eglise. Pour eux, le Seigneur était en l'autre, on ne pouvait vivre sans. Il fallait traiter son voisin comme tel. Quelle leçon du visage humain ! Il me rappelait souvent cette parole de l'évangile : « J'avais soif et tu m'as donné à boire ... » ou encore : « ... Le royaume des cieux, le reste vous sera donné par surcroît ... ».



Christiane et Michel en 1940

Avec eux, il y eut bien d'autres matins.

Moment de l'adoption, là où la Famille prend tout son sens. Sa Famille, il l'a espéré, il l'a obtenu, il l'a réussi. Avec Christiane, quel tandem ! En 43 ans de vie commune, il n'y eut jamais entre eux l'ombre d'un soir. Leur vie était clarté, leur vie était spiritualité. Comme Christiane, richesse du partage, de l'écoute, vie tournée vers les autres, vie d'Espérance, l'Espérance de Dieu : Dieu, il l'avait rencontré, ... et il savait le partager. Pour lui, tout avait réponse dans l'Évangile. Si vous saviez combien il vivait sa Foi ! *(ce qu'espérait Henri, son père)*

Oh, sans fioritures, tout simplement, en prenant le temps de la prière, en silence, dans un coin pour ne déranger personne. Mais là, il était heureux...

Dans les moments difficiles, la prière devenait nécessité car elle était signe de paix.... et Dieu voyait que cela était bon.

Ces matins enchantaient son cœur, homme d'une simplicité déconcertante, d'une sagesse et d'une richesse de l'âme à en faire pâlir plus d'un. Un rayonnement qui touchait tous ceux qui l'approchaient, surtout ceux qui s'y attendaient le moins. Je revois encore cet interne de l'hôpital qui était tout « retourné » par son apostolat.

Au regard de cette vie, nous sommes interpellés par ce paradoxe : L'homme est fait pour être libre mais peut-il le rester autour de tant d'épreuves ? Michel a su donner une valeur à sa souffrance, il l'a prise en mains, il l'a acceptée, il l'a offerte, il l'a transformée en regard de confiance et d'amour. Et ce « oui », témoin de sa foi fut pour lui sa réponse. Pour Michel, certains diront « humanité ou spiritualité », ne faut-il pas plutôt y voir l'humanité par la spiritualité.

..... Lui qui vivait l'Espérance, l'Espérance de Dieu ... au soir de sa vie, petite flamme qui s'éteint, il y eut un soir, il y a un matin,

... et Michel voit maintenant que cela est bon.

François Perronne



Michel et Nicole à La Houssaye Saint-Augustin des Bois près d'Angers en 1997

A nos frères et sœurs, enfants, petits-enfants

Marie-Dominique, Annick, François

Marseille le 17 mai 2009